Autobiographie

Ce dont je me souviens

Par Léonard Bédard

C'est avec beaucoup de plaisir et souvent, avec beaucoup d'émotions que j'ai copié les textes écrits par mon père et qui constituent ses mémoires. En me remettant son manuscrit, il m'a expressément demandé d'attendre son décès avant de vous en remettre à chacun et chacune, une copie.

Antoine Bédard

Cher papa,

On vous a quelques fois offert des livres à lire. Aujourd'hui c'est un livre à écrire que je me permets de vous donner.

Alors, avec l'année 1989, si le coeur vous en dit vous pourriez peut-être mettre par écrit vos souvenirs.

C'est un simple désir que j'exprime. Vous n'êtes pas obligé de l'accomplir. Cependant, si vous vous y mettez, je vous souhaite de bons moments de loisirs pour revivre par la pensée une vie pleine.

Vous aurez aussi, sans aucun doute la joie de découvrir que le Seigneur a été là, même avant le début de votre vie et qu'Il vous a accompagné minute par minute dans tous les événements, heureux ou malheureux.

Donc, laissez parler votre coeur et...
bons souvenirs !...

Votre fille qui vous aime

Madeleine

Hommage à Celui qui sait tout

Psaume 139

Yahvé tu me sondes et me connais;
que je me lèves ou m'assoie tu le sais,
tu perces de loin mes pensées;
que je marche ou me couches, tu le sens,
mes voies te sont toutes familières.

C'est toi qui m'a formé les reins,
qui m'a tissé au ventre de ma mère
je te rends grace pour tant de mystères;
prodige que je suis, prodige que tes oeuvres.

Mon âme, tu la connaissais bien,
mes os n'étaient point cachés pour toi
quand je fus fait dans le secret,
brodé au fond de la terre.

Mes actions tes yeux les voyaient toutes,
elles étaient sur ton livre
mes jours inscrits et définis
avant que pas un d'eux n'apparut.

Que tes pensées, ô Dieu sont difficiles,
incalculable en est la somme !
Je les compte et il en est plus que sable,
Ai-je fini, je te retrouve encore.

Sonde-moi ô Dieu, connais mon coeur.
Scrute moi, connais mon souci;
vois que mon chemin me sois fatal
conduis-moi sur le chemin d'éternité.

Chère Madeleine,

C'est la première fois de ma vie que je me fais offrir un cadeau de cette nature : un livre à écrire.

Je m'y mets avec plaisir mais je te demande d'avance d'excuser les lacunes qui vont surement s'y trouver. Je n'ai pas d'expérience en littérature et à aucune époque de ma vie je n'ai écrit mon journal.

René Levesque, avant de mourir, a écrit ses mémoires et le titre de son livre a été : "Attendez que je me souvienne" Je pourrais donner au mien le titre suivant : "Ce dont je me souviens" ; tout en demandant au Seigneur de réveiller mes souvenirs et de m'inspirer la bonne manière de les raconter.

Table des matières (première partie)

Le temps de mon enfance.

Pour commencer par le tout début, je suis né le 19 décembre 1906. De ma naissance jusqu'a l'âge de 5 ans, je n'ai aucun souvenir précis mais on m'a raconté des choses dont je me souviens. Quand je suis né, mes grands-parents Bédard vivaient encore et étaient les propriétaires de la ferme que mon père cultivait. Je n'ai pas connu mon grand-père, mais mon père m'a raconté que quelques jours avant sa mort, quoique malade il se levait encore de son lit seul, chaque jour. Une fois qu'il était dans sa chaise, moi, en me trainant à quatre pattes, je me suis approché de lui. Je me suis agrippé à son pantalon et je me suis levé debout par moi-même pour la première fois. Il parait que ce fut un événement mémorable dans la famille. Ce même jour mon grand-père s'est couché pour ne plus se lever. Il est décédé quelques jours après à l'âge de 72 ans. J'avais alors 9 mois.

Le nom de mon grand-père était Jean-Baptiste. L'ancêtre commun de tous les Bédard du Québec et même de l'Amérique est Isaac Bédard né en France vers 1616, marié à Larochelle en France à Marie Girard et arrivé à Charlesbourg avec sa famille vers 1660. Mon grand-Père fait partie de la septième génération parmi les descendants d'Isaac. Les deux premiers se nommaient Jacques et les 5 suivants portaient tous le nom de Jean-Baptiste. Mon grand-père était donc le 5ième de ce nom. J'ai puisé ces renseignements dans la "Généalogie des Bédard du district de Québec" par Omer Bédard édité en 1946. Je pense qu'ils sont exacts.

Le nom de ma grand-Mère est Rose de Lima Coté. Je ne connais pas la généalogie des Coté mais tout le monde sait qu'il y a beaucoup de Coté dans notre belle province. Je me souviens de ma grand-mère. Elle est décédée au mois d'aout 1914. j'avais 7 ans et 8 mois. Du coté maternel, j'ai à peine connu mon grand-père. Quand il est décédé j'avais 6 ans. Son nom est Lazare laroche. Ce dont je me souviens de lui, c'est qu'il avait une belle barbe blanche et qu'avant de mourir vers l'âge de 80 ans, il était devenu aveugle.

Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle. Elle est décédée quelques années avant ma naissance. Son nom de fille était Adélaide Chainé. Eh bien ! les Bédard, les Coté, les Laroche et les Chainé sont les quatre lignées dont nous descendons, mes frères, ma soeur et moi-même. Ce sont quatre bonnes et anciennes familles canadiennes-françaises pure-laine; des gens honnêtes, bons travailleurs, peu instruits mais débrouillards.

Mes parents ont hérité de la ferme paternelle et ancestrale mais avec l'obligation de prendre soin de mes grands-parents dans leur vieillesse et aussi de l'une de mes tantes, soeur de mon père. Elle n'était pas assez douée pour gagner sa vie à l'extérieur mais elle savait tout de même se rendre utile à la maison. Elle est demeurée célibataire. Mes grands-parents ont vécu pauvrement mais sans jamais s'endetter. Au début, mes parents ont adopté le même système. A cette époque la plus grande partie des besoins d'une famille de cultivateurs en nourriture, habillement etc. provenait de la ferme.

C'était l'époque ou le cultivateur était roi et maitre sur sa ferme. S'il n'avait pas de dette, il ne dépendait de personne. L'argent était rare mais on s'organisait autrement. Le confort était inconnu mais on n'en souffrait pas trop. Cependant, peu à peu le niveau de vie s'améliorait dans les campagnes.

A l'été 1909, mon père a remplacé sa vieille grange, devenue trop petite et qui menaçait de tomber en ruine, par une neuve. J'avais alors deux ans et demi. Evidemment je ne m'en souviens pas mais on m'a raconté que j'aurais bien aimé aller visiter tous les jours le chantier de construction mais on m'en empêchait a cause du danger. Le charpentier que mon père avait engagé pour construire cette grange c'était mon oncle Edmond Laroche qui demeurait alors voisin de chez nous. Il le payait $1.00 par jour. Sa journée de travail était d'environ 12 heures. Cela ne faisait pas bien cher de l'heure !

Les dimensions de la nouvelle grange étaient de 60 pieds de longueur par 30 pieds de largeur et 16 pieds de hauteur pour le carré. Pour l'époque c'était une belle construction qui faisait l'admiration du voisinage. C'était l'une des premières granges de la paroisse pourvue d'une montée. Pour amener l'eau à l'étable, une pompe à bras a été installée dans l'étable. C'était nouveau chez nous. Dans l'ancienne étable, il fallait aller puiser l'eau dans le puits avec une chaudière au bout d'un crochet de bois. C'était la façon ordinaire de puiser l'eau à cette époque.

A partir de ce moment là, j'essaie de me souvenir de mes premières découvertes; le jardin, les champs, les animaux etc, tout était merveilleux. J'avais aussi beaucoup d'admiration pour mon père, lui qui savait tout et qui était très fort, et aussi pour ma mère qui avait la solution à tous les problèmes et le remède à tous les bobos. Quand j'étais avec eux, je me sentais en parfaite sécurité.

A l'âge de 7 ans, il m'ont envoyé à l'école du rang. Les enfants de mon âge dans le rang de La Plaine avaient commencé un an avant moi mais je les ai vite rejoint parce que mes parents m'avaient montré mes lettres et mes chiffres et aussi mon petit catéchisme pour ma première communion. L'école était située au même endroit ou vous tous mes enfants êtes allés, à l'exception de Paulin. Mais la vieille école que j'ai fréquentée pendant 5 ans a été remplacée par une neuve; celle que vous avez fréquentée. C'était une bonne marche à faire matin et soir. A l'école, je n'étais pas plus studieux qu'il ne faut mais heureusement j'avais assez de facilité pour apprendre. Je garde un assez bon souvenir de cette époque et de la première institutrice qui m'a enseigné. C'était une bonne maitresse comme on disait alors. Il y a tout de même une chose que je n'aimais pas d'elle: elle avait une préférence marquée pour les filles. Je me souviens encore de certaines circonstances ou des gamins indisciplinés avaient fait des mauvais coups. Comme personne ne voulait déclarer les coupables, tous les garçons sans exception étaient punis Pour ma part, j'avais bien conscience d'avoir gardé une bonne conduite mais j'étais puni comme les coupables.

J'ai bien vite compris que c'était inutile de protester de mon innocence, cela n'aurait servi qu'a me faire ridiculiser par les autres et par la maitresse elle-même. A partir de là, j'ai réalisé qu'il valait mieux pour moi demeurer solidaire du groupe. Je me suis dit: il ne sert à rien d'essayer de faire mieux que les autres si on le fait dans le but de voir notre mérite reconnu. Si j'ai toujours gardé une assez bonne conduite c'est parce que je savais que mes parents étaient exigeants sur ce point là.

J'ai quitté l'école à l'âge de 12 ans avec un bagage de connaissances élémentaires assez limité, mais au moins je savais lire, écrire et compter. Je savais aussi mon catéchisme et j'avais le goût de la lecture. Il n'a pas été question pour moi de poursuivre plus longtemps mes études. j'étais l'ainé de la famille et c'était la coutume dans notre entourage de nous mettre à l'ouvrage sur la ferme en sortant de la petite école, à moins de manifester un goût prononcé pour l'étude ou encore l'idée de devenir prêtre ou religieux enseignant. Donc, petit à petit, j'ai fait l'apprentissage du travail manuel.

Vers 1910, mon père avait acheté une pièce de terre non défrichée située au bout de sa terre. Il l'avait payée un prix dérisoire mais pour la mettre en valeur il fallait la défricher. Les bulldozers n'étaient pas connus alors et le défrichement devait se faire de l'ancienne manière. Arracher les souches d'arbres avec des chevaux ou des boeufs, les ramasser par tas pour les bruler, enlever les pierres et faire un premier labour.

Nous avons fait ce travail dans les années 20 et 21. Cela ajoutait 10 arpents de bonne terre à notre ferme qui avant cela, était trop petite Dans les années 1913-14, mon père avait comme projet de remplacer sa vieille maison par une neuve. Cela devenait de plus en plus urgent et il se préparait en conséquence. Au printemps 1915, une occasion inattendue se présente: une maison inhabitée mais encore très bonne est à vendre. Cette maison avait été construite par mon arrière grand-père vers 1850 ou même avant. Elle avait donc en 1915 au moins 65 ans. C'est une maison d'un étage et demi, de 36 pieds de long par 25 de large. Si mon père l'achète, il devra la faire transporter sur une distance d'environ 2000 pieds mais comme le prix n'est pas exagéré, il l'achète pour $300.00.

Aujourd'hui, pour transporter une maison de cette dimension, on utilise un camion-remorque mais en 1915 ces camions n'existaient pas. Il fallait donc utiliser la technique connue dans le temps, aussi efficace mais beaucoup plus lente et beaucoup plus onéreuse surtout en main d'oeuvre. Il s'agissait de tirer la maison pouce par pouce au moyen d'un cabestan. Pour cela il fallait d'abord soulever la maison après l'avoir solidement placée sur deux gros longerons de bois de 9 pouces carrés et de même longueur que la maison. Il fallait ensuite construire les rails sur les quels la maison devra rouler. La distance entre les deux rails devra être la même que celle entre les deux longerons, c'est à dire vingt-quatre pieds.

En dessous de chacun des deux longerons et aux deux bouts de la maison, il faut fixer un madrier de 3 pouces d'épaisseur et de 5 pieds de long. Il faut donc quatre madriers en tout sous les longerons. Il faut aussi 3 rouleaux en bois dur de 5 pouces de diamêtre et de 3 pieds de long à chaque coin de la maison, donc 12 rouleaux en tout. Il faut ensuite encercler la maison avec un bon câble d'acier qui ira se rattacher au cabestan qui tire la maison et l'entraine. Quand la maison sera en marche, tirée par le cabestan, elle roulera sur les 12 rouleaux placés entre les rails et les madriers . Ces madriers sont placés sous les longerons afin de permettre aux rouleaux de s'engager et de se dégager à mesure que la maison avance . Un homme est placé à chaque coin de la maison pour surveiller les rouleaux et les replacer en avant chaque fois qu'il y en a un qui se dégage en arrière.

D'après la définition du dictionnaire, le cabestan est un "treuil à arbre vertical sur lequel peut s'enrouler un câble" . Mais pour que le câble s'enroule, il faut que l'arbre vertical tourne. Pour cela, on attelle un cheval ou un boeuf à une perche solidement fixée à l'arbre. L'animal en tournant autour du cabestan fait tourner l'arbre auquel le câble s'enroule. A mesure que la maison avance, il faut défaire les rails de bois à l'arrière de la maison pour les refaire en avant afin que la maison puisse continuer d'avancer. Le transport de la maison a nécessité le travail d'un groupe de bénévoles d'environ 20 hommes pendant 4 jours . Il fallait aussi des chevaux pour transporter le bois des rails de l'arrière à l'avant.

Cette équipe était dirigée par un charpentier habile en transport de bâtiments. à cette époque et encore longtemps après, l'entraide était une chose courante dans notre canton et dans les campagnes en général. Quand un cultivateur entreprenait une construction ou un travail important , tous les hommes des environs se faisaient un plaisir de répondre à son appel pour une journée ou plus de travail bénévole. Celui qu'on aurait oublié ou négligé d'inviter se serait senti rejeté et en aurait été bien mécontent.

Cependant, celui qui dirigeait les travaux n'était pas un homme du canton, mais comme sa compétence était néces saire pour ce travail, il fallait bien utiliser ses services et lui donner le salaire qu'il méritait. $4.00 par jour était un très gros salaire en 1915. C'est ce que mon père a donné à Joseph Boucher pour diriger les travaux. Il faut dire qu'il méritait bien son salaire; il n'avait pas son pareil à plusieurs milles à la ronde pour diriger une équipe de travailleurs quand il s'agissait d'exécuter un travail difficile.

La nouvelle maison rendue en place n'était pas habitable immédiatement. Il fallait faire le solage et rénover l'intérieur et l'extérieur. Ces travaux ont duré quelques semaines. Pendant ce temps nous avons habité une maison voisine de chez nous et qui était libre. Notre vieille maison avait été démolie pour faire place à la nouvelle et aussi pour fournir le bois nécessaire à la construction des rails sur lesquelles la nouvelle maison a roulé.

Les murs de ces vieilles maisons étaient faits de pièces de bois équarries à la hache et placées l'une sur l'autre jusqu'a la hauteur désirée, environ 10 pieds. Les poutres qui supportaient le plancher étaient souvent de bois rond d'environ 12 pouces de diamêtre, équarries sur une seule face, mais celles qui supportaient le plafond étaient équarries sur les 4 faces et d'environ 8 pouces sur 9 pouces .

Toutes ces pièces de bois de la vieille maison ont été utilisées pour construire les rails sur lesquelles la maison nouvelle a roulé. Aujourd'hui on peut se demander comment il se fait qu'au début du siècle il existait dans nos rangs des maisons inhabitées comme celle que mon père a achetée et aussi comme celle que nous avons habitée temporairement.

La chose peut s'expliquer en partie par le fait que quand nos terres ont été arpentées et cadastrées, chaque colon s'est vu concéder une terre en bois debout de un arpent et demi ou deux arpents de large par 30 ou 40 arpents de long. Ceci a donné des terres plutôt petites et des voisins rapprochés. Ensuite, deux phénomènes ont fait que dans nos rangs les terres se sont agrandies, que les voisins ont été plus éloignés les uns des autres et qu'il s'est trouvé des maisons inhabitées.

Premièrement, à la fin du 19e siècle et au début du 20e, l'argent était râre et plusieurs familles sont allées aux États-Unis pour se gagner un peu d'argent. Quelques unes de ces familles sont revenues après quelques années mais pas toutes.

En second lieu, au début du siècle, la mécanisation commençait à apparaitre et les cultivateurs qui étaient demeurés sur leur terre voyaient la possibilité d'améliorer leur affaire en agrandissant leur domaine. Quand pour une raison ou l'autre une terre était à vendre, un voisin l'achetait et l'annexait à la sienne et une maison devenait libre.

Donc, quand la nouvelle maison fut rendue en place, il fallait la rénover pour la rendre habitable mais un contretemps s'est produit. C'est ma mère qui a été atteinte d'une pneumonie qui a failli l'emporter. Dans le temps, j'avais 8 ans, je ne me rendais pas tellement compte des embêtements et des inquiétudes que cette maladie devait causer à mon père; je l'ai réalisé après. Le premier médecin que mon père est allé chercher pour la soigner manquait certainement de compétence; pendant qu'il l'a eu en soin, son état n'a fait qu'empirer. Voyant cela, mon père a eu recours à un autre médecin. Ce dernier a su appliquer le bon remède avant qu'il ne soit trop tard. Elle s'est relevée assez rapidement mais sa convalescence a pris quelques semaines.

Malgré cela, les travaux de restauration de la maison se sont continués pendant l'été et à l'approche de l'automne, nous sommes entrés dans la maison neuve. Ce sont là les événements dont je me souviens le mieux du temps de mon enfance. J'ai continué de fréquenter la petite école jusqu'a l'âge de 12 ans. Maria, Jean-Baptiste et Gérard sont venus m'y rejoindre chacun leur tour.

Parmi les grands événements qui ont marqués cette époque, il y en a deux principaux que je veux mentionner. Premièrement, c'est la fin de la première grande guerre mondiale, survenue le 11 novembre 1918. Malgré qu'ici au Québec et au Canada, nous n'ayons pas eu à en souffrir directement comme les pays d'Europe ou elle s'est déroulée, tout le monde a poussé un soupir de soulagement. Cette guerre nous a causé plus d'inquiétudes que de souffrances réelles. Ce qui a causé le plus de mécontentement et d'inquiétude c'est la conscription établie par le gouvernement Borden en 1917.

Cette loi obligeait tous les hommes d'environ 20 à 25 ans à s'enroler dans l'armée canadienne et d'aller participer à la guerre en Europe. Cependant il y avait des exemptions pour ceux par exemple qui avaient un travail ou qui occupaient un emploi considéré comme utile à l'effort de guerre du pays. Un fils de cultivateur était exempté si son travail sur la ferme était nécessaire ou utile à la production agricole. La production d'aliments pour nourrir l'armée et la population était considérée comme aussi nécessaire que les soldats qui allaient se battre, et c'était vrai.

L'autre événement que je veux mentionner c'est l'épidémie de grippe "espagnole" ou "influenza" de l'automne 1918 qui s'est étendue au monde entier. On nous a dit que cette grippe avait causé plus de mortalités en 3 mois que la guerre de 4 ans qui venait de finir. Dans la paroisse de St-Antoine, je ne me souviens pas du nombre de personnes de tout âge qui sont décédées de la grippe cet automne là.

Dans le plus fort de l'épidémie, l'église, les écoles et tous les endroits publics ont été fermés par ordre des autorités. Tout le monde était dans la crainte. Les corps des personnes décédées étaient tout de suite dirigés vers le cimetière sans passer par l'église. Les glas n'étaient même pas sonnés pour ne pas apeurer inutilement la population.

J'avais alors 12 ans. C'est l'âge ou les jeunes d'aujourd'hui ont encore devant eux de nombreuses années d'études à continuer. Pour moi comme pour la plupart de ceux de mon temps, le temps des études était bel et bien terminé. Les livres d'école étaient rélégués au grenier et on les oubliait là.

On avait hate de grandir, de devenir adulte pour se valoriser. On n'était plus des enfants puisqu'on n'allait plus à l'école. On n'était pas encore des adultes mais on était dans une période neutre ou on avait l'impression que personne ne s'intéressait à nos petites personnes sauf nos parents.

Devenir adulte

Jusqu'a l'âge de 19 ans, j'ai travaillé avec mes parents sur la ferme. Cependant, quand l'occasion s'est présentée et quand le travail était moins pressant, j'en ai profité pour gagner quelques dollars à l'extérieur. A l'été de 1924, la route 3 (aujourd'hui la 132 ou Marie-Victorin) à été construite pour la partie qui traverse la paroisse de St-Antoine. J'avais alors 17 ans. La Cie Rousseau avait le contrat pour notre paroisse. Comme les travaux de construction de routes étaient beau coup moins mécanisés que maintenant, il fallait plus de main-d'oeuvre. Entre le temps des semences et le temps des foins, l'occasion était bonne d'aller gagner un peu d'argent. J'ai demandé du travail. J'ai été embauché et j'ai travaillé là jusqu'au temps des foins. Après les foins terminés j'y suis retourné pour une autre période. J'ai travaillé là 8 semaines. Mon travail consistait à charger de la pierre à la main dans des voitures trainées par des chevaux. Il y avait toute une équipe d'hommes occupés à ce même travail. Cette pierre provenait en partie des champs des cultivateurs et en plus grande partie d'une carrière située dans le rang Bois-Clair. Elle avait été transportée l'hiver précédent et déposée en 5 gros tas le long de la route à construire. Le premier, à l'est de la paroisse était placé sur la terre de Samuel Rousseau dont son fils Henri est aujourd'hui propriétaire. Un deuxième sur le terrain de Herménégilde Dubuc appartenant maintenant à J.J. Villeneuve. Le troisième, au village sur la terre dont André Lambert est maintenant propriétaire.

Le quatrième sur la terre dont Michel Carré a été propriétaire pendant quelques années et qui appartenait alors à Gabriel Tanguay. Le cinquième sur la terre qui appartient maintenant à J.P.Gagnon et dont Amédée Coté a été propriétaire. Auprès de chaque tas de pierre étaient installés deux concasseurs de pierres actionnés chacun par un moteur à vapeur. On introduisait dans le concasseur des pierres ou des morceaux de pierre de différentes grosseur, mais pour que les puissantes machoires d'acier puissent les avaler, elles ne devaient pas dépasser environ 10 pouces sur le sens de l'épaisseur, mais sur le sens de la longueur elles n'étaient pas limitées. La pierre qui sortait broyée du concasseur était composée de morceaux de toute grosseur, d'environ 3 pouces jusqu'a la plus fine poussière. La pierre concassée était transportée sur la route à construire par des voitures trainées par des chevaux et déposée là par couches successives, commençant par la plus grosse dans le fond et la plus fine pour finir en passant par les grosseurs intermédiaires. Quand la dernière couche était en place, elle était foulée par un très lourd rouleau compresseur et en même temps arrosée. Il ne manquait plus que l'alsphalte. Ce n'était pas encore les autoroutes d'aujourd'hui mais c'était déja une grosse amélioration sur les chemins de terre qui existaient avant. Cette route a été construite aux frais du gouvernement en 1924 et sa confection avait été décidée l'année précédente. Le gouvernement offrait aux municipalités concernées de construire à ses frais cette route mais à la condition que la municipalité s'engage à lui payer pendant 40 ans une rente de 3% du cout de la construction.

Les municipalités voisines acceptaient ces conditions mais dans la municipalité de St-Antoine, une partie de la population s'opposait fortement à cette dernière condition, disant: ça va nous ruiner ! Il appartenait au conseil municipal de décider mais comme les contribuables étaient fortement divisés, les conseillers ont décidé de tenir un référendum. Mon père était conseiller dans le temps et c'est lui qui a proposé le référendum.

Contrairement au référendum sur l'indépendance du Québec, les partisans du "oui" l'ont emportés ...par 30 voix. Quand la route a été terminée, tout le monde était content, même ceux qui s'y étaient le plus fortement opposés. Quelques années après, à l'approche d'une élection, la rente de 3% que le gouvernement exigeait a été abolie.

En 1924, les salaires et les conditions de travail étaient bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. La semaine de travail était de 60 heures. (6 jours de 10 h.) Les travailleurs manuels ordinaires gagnaient $0.25 sous l'heure. Ceux qui cassaient de la pierre avec une masse avaient $0.30 sous l'heure. Les contremaitres et les travailleurs plus spécialisés comme par exemple les chauffeurs des chaudières à vapeur avaient un salaire pluş élevé, peut-être jusqu'a $5.00 par jour. Il faut dire qu'un dollar avait un plus grand pouvoir d'achat qu'aujourd'hui mais aussi que le salaire d'un journalier en 1924 lui donnait tout juste le nécessaire pour lui et sa famille.

Même en travaillant 10 heures par jour et 300 jours par année, il ne pouvait se payer aucun luxe. Bien des choses, devenues indispensables aujourd'hui étaient alors inconnues. Les autos étaient connues mais seulement les plus fortunés pouvaient en avoir. Les radios , les télévisions, les appareils électro-ménagers étaient inconnus dans les campagnes. l'électricité n'était disponible que dans les villes.

Dans les années qui ont suivi la construction de la route, j'ai travaillé ici et là, soit chez des cultivateurs ou à la voirie ou dans un moulin à scie. A l'automne 1926 je suis allé travailler à Cap-Santé chez un cultivateur. Le salaire ordinaire d'un garçon de ferme était de $30. par mois, logé et pensionné. Alfred Piché chez qui je suis allé m'en offrait $40. à mes frais pour la nourriture et logé dans une maisonnette près de sa maison. Ces conditions ne me convenaient pas mais comme il avait besoin d'un homme et qu'il avait de la difficulté à en trouver à ses conditions, il a accepté de me pensionner et de me donner $30. par mois.

Je me suis rendu à Cap-Santé au début de novembre et j'y suis resté jusqu'au jour de l'An. Le 31 décembre, comme je me préparais à venir passer le jour de l'An chez nous, il m'a de nouveau offert $40. par mois à mes frais quand je reviendrais au début de janvier. Comme j'ai de nouveau refusé, il n'était pas du tout content et il m'a dit de ne pas revenir. Il avait un fils de 16 ans qui étudiait au collège de Donnacona. Il l'a retiré du collège pour me remplacer. Le garçon lui était bien content, il n'aimait pas l'étude.

A mon retour de Cap-Santé, j'ai vu dans le journal une invitation de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière aux fils de cultivateurs pour un cours de deux ans. Ce cours était subventionné par le ministère de l'agriculture. Celui qui voulait en profiter n'avait à payer que $5.00 par mois pour sa pension en plus de son entretien. J'avais alors 20 ans. J'avais un petit compte en banque. J'ai pensé que l'occasion était bonne d'améliorer au moins un peu mes connaissances sans avoir à demander d'argent à mon père.

En plus des matières agricoles, il y avait aussi au programme des cours de français, de mathématiques et de religion. Je me suis donc inscrit et j'ai suivi en entier le cours de 2 ans. j'estime que ce cours m'a été profitable en tous points. Les matières agricoles surtout m'ont intéressé, mais en même temps j'ai revu et amélioré un peu mon français et mes mathématiques. J'ai aussi apprécié le cours de religion.

Les professeurs de l'école de Sainte-Anne se trouvaient être des professeurs d'université car l'école d'agriculture était affiliée à l'université Laval pour le cours agronomique. Les élèves du cours de 2 ans profitaient donc de l'enseignement de professeurs qualifiés pour enseigner aux étudiants en agronomie. Parmi ces professeurs que j'ai bien appréciés, je veux mentionner surtout M. Adélard Godbout qui est devenu par la suite député du comté de L'Islet puis ministre de l'agriculture et enfin, premier ministre du Québec.

Je pense qu'il n'est pas utile que j'énumère tous les professeurs que j'ai connu à Sainte-Anne mais je ne veux pas omettre le directeur de l'école, l'abbé Noel Pelletier. C'était un homme respecté de tous. Son autorité ne faisait pas de tapage inutile mais personne n'aurait osé la contester. A l'école d'agriculture, l'année scolaire commençait au début de février et se terminait vers le 20 décembre. La première année on avait un mois de vacances l'été, le mois d'aout et un mois l'hiver, le mois de janvier. La 2e année, les mois de juillet et d'août étaient des mois de stage sur une ferme, soit la ferme paternelle ou une autre. Au retour à l'école en septembre, il fallait faire un rapport de notre stage. Une description de la ferme que nous avions choisie, avec nos suggestions pour les améliorations qu'il conviendrait de lui apporter etc.

La fin de l'année 1928 amenait la fin de mon cours. J'étais bien content de le terminer. J'étais bien content surtout de l'avoir suivi. C'était pour moi comme une sorte de rattrapage pour les années d'étude que j'aurais pu avoir dans mon adolescence et que je n'avais pas eu. Il me fallait maintenant penser plus sérieusement à mon avenir. Les différentes matières du cours m'avaient toutes intéressé et m'avaient suggéré bien des idées. Sur la ferme de l'école même, on m'offrait un emploi à $50. par mois pensionné et logé pour aussi longtemps que je serais célibataire. En me mariant j'aurais eu droit à un logement et peut-être une augmentation de salaire mais j'aurais perdu ma pension. C'était une offre raisonnable pour le temps et cela me souriait.

Cependant j'avais le goût de revenir à St-Antoine, d'autant plus que mon frère Jean-Baptiste, de 3 ans plus jeune que moi, était parti pour se faire religieux; il ne restait plus à la maison qu'un seul garçon, Gérard alors âgé de 15 ans. Mon père m'invitait à revenir et m'offrait en même temps de m'aider à m'établir sur une ferme. Cela correspondait à mes goûts. Presqu'en même temps et avant la fin de l'année, une terre devînt à vendre à un mille de chez nous. Mon père m'en a parlé. j'ai été d'accord pour l'acheter et le marché a été conclu. Le prix n'était pas dans les 6 chiffres comme aujourd'hui, loin de là. Mon père l'a payée $2000.00 sans animaux ni machineries. Il me semblait que l'avenir me souriait. Ses bâtiments avaient besoin de réparations et la terre était négligée mais au moins j'avais un point de départ. D'ailleurs les fermes en bon état étaient rarement à vendre en 1928.

Une chose que ni moi ni mon père ne prévoyait, mais que le "krach" de la bourse de l'automne 1928 laissait présager, c'est la grande crise économique et financière des années 30. Dès l'année 1929 la récession se faisait partout sentir. Les pertes financières et les faillites d'entreprises de toutes sortes se multipliaient. Le chomage augmentait et au commencement des années 30, il a atteint un pourcentage inoui. L'assurance chomage n'existait pas encore, ni aucune loi sociale, les pensions de vieillesse, le bien-être social etc. On a vu des chefs d'entreprise réduits presque à la mendicité après une faillite, mais la classe la plus durement touchée a tout de même été la classe ouvrière.

Pour empêcher les familles de mourir de faim le gouver nement a organisé le secours direct. C'était une aide qui consistait en bons d'achat valables pour de la nourriture et autres nécessités de la vie. Pour les chomeurs célibataires de la ville, il y a eu le placement par le gouvernement chez les cultivateurs. Certains cultivateurs pouvaient accueillir un chomeur et avaient du travail à lui donner mais ne pouvaient pas le payer en raison du manque de revenu.

Ils pouvaient tout de même le loger, le nourrir et l'entretenir. Le gouvernement donnait $5.00 par mois à un garçon placé chez un cultivateur. On a vu des gars épargner sur leur $5.00 mensuel après avoir gagné et tout dépensé des salaires relativement élevés qu'ils avaient dans les bonnes années d'avant la crise.

Il y a eu aussi les camps de chômeurs. Ainsi le camp de Valcartier est devenu l'un de ces camps. Encore là, les chômeurs rassemblés dans ces camps recevaient $5.00 par mois et étaient logés et nourris aux frais du gouvernement. Les gouvernements du temps ont beaucoup encouragé la colonisation dans le but de diminuer le chomage, en permettant à quelques familles de s'établir sur des lots de colonisation. Cette politique a favorisé la fondation de deux nouvelles paroisses dans le comté de Lotbinière. Ce sont Val-Alain et Joly. Plusieurs nouvelles paroisses ont ainsi été fondées dans d'autres régions comme la Gaspésie et l'Abitibi.

Quelques unes de ces paroisses se sont bien développées et on prospéré par la suite mais pas toutes. Parmi celles qui étaient trop défavorisées par le climat, la pauvreté du sol ou le manque de communication, quelques unes se sont dépeuplées quand la prospérité est revenue ailleurs. Elles sont aujourd'hui fermées. Une autre particularité du temps de la crise a été la pénurie de mariage pendant les premières années. Le manque d'argent et les perspectives d'avenir plutôt mauvaises en ont été la cause. Les années suivantes, les gens commençaient à s'habituer à la pauvreté et comme on pouvait penser que cela devait durer longtemps, le mariage est revenu peu à peu à la mode. Dans les campagnes, il y a eu beaucoup de privation, mais tout de même, la petite ferme a été la planche de salut pour plusieurs.

La crise économique et financière n'a pas empêché le soleil de donner sa lumière et sa chaleur et la pluie d'arroser la terre. Toutes les plantes ont continué de pousser dans les jardins et dans les champs pour nourrir les hommes et les animaux. Le boisé de la ferme a continué de fournir le bois de chauffage et le bois de construction. Pour les cultivateurs qui n'avaient pas de dettes quand la crise a commencé, les difficultés n'ont pas été insurmontables. Quant à ceux qui s'étaient endettés avant la crise pour l'achat ou l'améli oration de leur ferme, plusieurs se sont trouvés en mauvaise posture. Le créancier qui détenait une hypothèque réclamait ce qui lui était dû mais le cultivateur ne pouvait pas toujours faire ses paiements en temps.

Pour éviter qu'un trop grand nombre de faillites se produisent, les deux gouvernements ont passé chacun une loi pour protéger au moins temporairement les cultivateurs trop endettés. Le gouvernement provincial a voté la loi du moratoire qui accordait un délai au débiteur. Le fédéral a passé la loi du concordat qui obligeait le créancier à remettre à son débiteur une partie de sa dette. Cette opération c'était ni plus ni moins que le fait de ramener le chiffre de la dette à un montant correspondant aux conditions nouvelles créées par la crise. C'était, si on veut, l'indexation à la baisse, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui c'est à dire l'indexation à la hausse. Ces deux lois ont contribué à éviter plusieurs faillites mais en même temps, elles ont ruiné le crédit des cultivateurs en général. Les prêteurs se sont dit: Si nous prêtons à un cultivateur, nous courons le risque de perdre notre argent. Les gouvernements les protègent et nous empêchent de réclamer ce qui nous est dû. De là est venu la nécessité pour le gouvernement provincial d'instituer le crédit agricole. La loi du crédit agricole provincial a été votée en 1936. Le crédit agricole fédéral existait avant, mais il n'était pas adapté aux besoins des cultivateurs du Québec. Il convenait surtout aux agriculteurs de l'ouest pour qui il avait surtout été institué. Il a été amélioré par la suite. Avant la crise, un cultivateur qui avait besoin d'emprunter s'adressait le plus souvent à quelqu'un de son entourage qui avait réussi à amasser un petit ou moyen capital et qui voulait le faire fructifier.

Le crédit agricole n'existait pas, les banques n'aimaient pas prêter aux cultivateurs et les caisses populaires n'étaient pas encore assez répandues dans les campagnes pour répondre aux besoins de crédit. Pendant les années 1929,30,31, en plus des travaux ordinaires de la ferme, nous avons travaillé ensemble, mon père, Gérard et moi à remettre en bon état les bâtiments et les champs de cette ferme que mon père avait acheté pour moi. Malgré les temps durs à cause du manque d'argent, je gardais l'espérance en des jours meilleurs. En 1932, Gérard se sentant appelé à la vie religieuse décide d'aller rejoindre Jean-Baptiste chez les jésuites pour devenir lui aussi frère convers. Cela changeait nos plans. Mes parents comptaient sur Gérard pour demeurer avec eux et cultiver la ferme paternelle quand moi j'aurais pris possession de la ferme qui m'était destinée.

Nous avons donc pensé que nous avions une ferme de trop et nous avons mis en vente celle qui m'était destinée. Nous l'avons vendue au printemps 1933, le même prix que mon père l'avait payée à l'automne 1928 mais avec les bâtiments réparés et les champs en meilleure condition. Le travail d'amélio ration qu'on y avait mis se trouvait en partie perdu mais c'était tout de même une solution au problème causé par le départ de Gérard. A cette époque, les pensions de vieillesse n'existaient pas. Les cultivateurs âgés, pas très riches et qui n'avaient pas un fils ou une fille pour continuer à cultiver la ferme paternelle étaient obligés de vendre leur terre.

Ils devaient terminer leurs jours avec le produit de cette vente et les quelques centaines de dollars amassés pendant leur vie active. Plusieurs de ceux-là vivaient leur vieillesse dans la pauvreté et l'insécurité. Pour ceux qui pouvaient compter sur un fils ou une fille pour les aider dans leur vieillesse, c'était plus sécurisant. En compensation, le fils ou la fille qui restait avec ses parents héritait de la ferme. l'héritier ou l'héritière pouvait se marier quand même et élever ses enfants en compagnie de ses parents. Cette situation n'était pas l'idéale mais elle avait ses avantages comme ses inconvénients. Donc en 1932, mes parents et moi, nous nous trouvions devant cette alternative. Cette année là, je fréquentais celle que j'aimais et que j'aime encore.

Nous nous sommes mariés au mois d'août 1933. Nous avons habité avec mes parents jusqu'a leurs décès. Cela ne nous a pas empêché d'élever 12 enfants. Nous avons toujours mis notre confiance dans le Seigneur. Il faut dire que dans les années ou nous avons élevé nos enfants, la fécondité n'était pas considérée comme une infirmité. Au contraire, les familles nombreuses étaient à l'honneur. Pendant les années 30 à 39, les progrès ont été lents, pour ne pas dire nuls en agriculture. Nos produits comme le lait, la viande, les oeufs et les patates, etc. rien ne se vendait à un prix qui pouvait laisser un profit raisonnable. Ce n'était pas le temps de s'endetter et d'investir pour améliorer notre production. On était tout de même heureux de pouvoir produire la majeure partie de ce...

...qu'il nous fallait pour nous nourrir et en grande partie pour nous vêtir. Nous avions la laine de nos moutons que les femmes filaient, tissaient ou tricotaient. Quand à l'automne, on abattait un animal pour avoir de la viande, la peau était envoyée à une tannerie pour en faire du cuir qui servait à confectionner des chaussures pour les petits et les grands et aussi à réparer les harnais des chevaux.

Nous n'avions pas l'électricité dans les rangs et nous n'avions même pas l'espoir de l'avoir bientôt. Quand nous nous sommes mariés en 1933, Germaine qui avait connu la commodité de l'électricité qui était rendue au village et au rang du bord de l'eau depuis quelques années, en a senti la privation plus que nous. Malgré tout nous étions heureux. C'est pendant ces années que nos quatre aînés sont nés.
Antoine le 24 octobre 1934; Madeleine le 29 mai 1936;
Gilles le 1er septembre 1937; Annette le 18 Décembre 1938.

A l'automne 1933, mon père qui était directeur de la chorale de l'église , s'occupait de recruter des jeunes pour leur enseigner le chant grégorien qui était alors en usage partout dans l'Église. Ces jeunes venaient chez nous certains soirs de la semaine pour pratiquer et moi, sans y avoir pensé aupa ravant, je me suis joint à ce petit groupe et c'est ainsi que je suis venu à faire partie du choeur de chant. J'ai bien aimé le chant grégorien. Je l'ai chanté à l'église jusqu'en 1965, date ou il a été remplacé par le chant liturgique en français avec la note musicale. J'ai continué à chanter à l'église jusqu'en 1988, donc 55 ans en tout.

Je m'aperçois que je viens de faire un pas de géant, un pas de 55 ans. Je retourne donc en arrière pour résumer au moins un peu les principaux événements qui ont marqués notre vie de famille pendant cette période et aussi raconter brièvement les événements qui se sont déroulés dans notre entourage et dans le monde. Donc, de 1934 à 1938 nos quatre ainés sont nés et nous avons eu le bonheur de les voir grandir et se développer. Mais ce n'était que le début.

Dans les années qui ont suivi, il nous en est né 9 autres:
Jean le 19 aout 1940; Laurent le 24 janvier 1944;
Pierre le 5 juillet 1945; Dominique le 24 janvier 1947;
Edmond le 23 février 1948; Hilaire le 15 juin 1949
Bibiane le 30 novembre 1950; Marie en janvier 1952, décédée le lendemain et Paulin le 18 décembre 1958.

Vu de loin, cette période me semble la plus belle de notre vie. En réalité, élever ces 12 enfants, cela ne s'est pas fait sans fatigue et sans inquiétude mais, avec la grâce de Dieu, nous l'avons traversée heureusement. Aux yeux de la génération actuelle, cela peut sembler un exploit formidable ou peut-être une folie. Dans le contexte actuel, cela semble impossible à réaliser malgré les commodités et le confort moderne que nous n'avions pas dans le passé. On nous a déja posé la question suivante: Est-ce que tous vos enfants ont bien été désirés? Je ne me souviens pas de la réponse que nous avons donné à cette question imprévue mais si la même nous était posée aujourd'hui, j'aurais deux réponses possibles.

1.- Si chaque enfant qui nous est né n'a pas été expres sément désiré, il a été accepté comme un cadeau de Dieu. Germaine a dit plus d'une fois, "A la naissance d'un enfant nous ne nous sommes jamais demandé: Allons nous avoir le moyen de l'élever convenablement, de lui donner le nécessaire". On a toujours pensé que si Dieu nous donne des enfants, il va nous donner en même temps ce qu'il faut pour les élever.

2.-Le jour de notre mariage, Germaine m'a dit : Moi je veux une belle famille, je veux douze beaux enfants. (Est-ce que c'était de la témérité?) Je lui ai répondu : Je n'ai pas d'objection mais un à la fois. Nous verrons au fur et à mesure ce qui sera possible. Son désir a été exaucé. Au moment ou elle a exprimé ce souhait, pensait-elle à tout le travail et à tout le renoncement que cela comporterait tout au long de sa vie? Quoi qu'il en soit, elle n'a pas renoncé à son rève.

Et lors de nos noces d'or, elle m'a avoué que pendant la messe d'action de grâces, elle a vécu quelques moments d'allégresse intérieure intenses et indicibles, comme un mélange d'amour et de reconnaissance envers Dieu dabord et aussi envers tous ses enfants qui avaient organisé cette belle fête. Il y avait aussi sans doute la satisfaction du devoir accompli, avec la grâce de Dieu. Cette belle aventure, nous l'avons vécue ensemble une journée à la fois. Maintenant que tout cela est passé, si on se retourne pour regarder en arrière, on a une impression qui doit ressembler à ce que ressent un alpiniste qui vient de gravir une montagne très haute...

...et qui se retourne pour regarder le chemin parcouru pour arriver au sommet. D'un seul coup d'oeil on voit l'ensemble du trajet mais on ne peut voir en même temps tous les problèmes rencontrés en cours.de route. Cela serait bien inutile d'ailleurs, car le temps passé est bien passé et on ne peut rien y changer. Si nous avons fait le bien, c'est avec la grâce de Dieu, mais si nous avons commis des erreurs, nous pouvons toujours compter sur son infinie miséricorde.

Pendant toutes ces années, les événements continuaient de se succéder dans le monde. A la fin de l'été 1939, la seconde guerre mondiale a éclaté. Hitler, le dictateur de l'allemagne nazie, était au sommet de sa puissance et se pensait qualifié pour dominer le monde entier. Son orgueuil démesuré a été la cause principale de cette guerre qui a entrainé la mort de millions d'êtres humains; des militaires mais aussi des civils, des femmes et des enfants. Les pertes matérielles ont été énormes et les souffrances engendrées par cette guerre sont impossible à décrire. C'est surtout l'Europe qui a été la plus touchée. Ici au Canada, elle a eu des répercussions , mais rien de comparable à ce qui est arrivé ailleurs. Il y a eu le service militaire qui a enrolé des volontaires au début de la guerre mais comme elle se plolongeait, le service militaire obligatoire a été établi en 1942. Un grand nombre de nos jeunes ont pris part à la guerre sur les champs de bataille. Plusieurs ont été tués, plusieurs ont été blessés. Parmi ceux qui sont revenus, quelques uns sont demeurés invalides et ont été entretenus au frais de l'état.

Par contre, cette guerre a eu pour effet de mettre fin au chomage dans les villes et aussi à la mévente des produits agricoles. Le prix de tous les aliments et autres produits de consommation s'est mis à monter. La prospérité semblait revenue pour les cultivateurs. Sur la fin de la guerre, nous avons eu le rationnement de certains produits alimentaires comme le beurre, le sucre, le thé et le café. En même temps, le gouvernement a établi " le controle des prix en temps de guerre" afin d'empêcher l'inflation. Ces deux mesures ont eu un effet secondaire imprévu. C'est le marché noir des produits rationnés. Ces produits étaient sur le marché régulier en quantité limitée, mais pour se les procurer, il fallait bien sûr payer le prix établi par la loi, mais en plus il nous fallait des coupons que le gouvernement fournissait aux consommateurs en quantité limitée à tant par tête. Ces coupons étaient bons pour un temps déterminé. Il arrivait parfois que la période désignée n'était pas terminée mais que la provision de coupons était épuisée Il fallait alors attendre le début de la période suivante, avec l'arrivée des nouveaux coupons avant de pouvoir se procurer le produit demandé. Ou bien alors essayer de s'en procurer sur le marché noir. C'était beaucoup plus cher mais cela permettait d'en avoir suffisamment. Cependant il y avait une condition, il ne fallait pas se faire prendre par la police car les sanctions étaient très sévères.

Enfin au printemps 1945, la guerre s'est terminée par la défaite complète de l'allemagne nazie. Hitler qui avait terrorisé le monde entier était disparu, on ne le retrouvait pas. On a appris par la suite qu'il s'était suicidé.

Pendant que cette guerre ravageait l'Europe, le Japon de son coté en a profité pour attaquer la flotte de guerre américaine dans le pacifique, laquelle était rassemblée à Pearl Harbor, une bâse navale des États Unis près de Hawai. Elle a été attaquée par surprise et sans déclaration de guerre, par l'aviation japonaise. elle a été presque complètement détruite, le 7 décembre 1941. Le Japon, l'allemagne et l'italie avaient formé une alliance qu'on appelait l'axe. Après l'attaque sournoise de Pearl Harbor, les États-Unis se sont réveillés. En déclarant la guerre au Japon, automatiquement ils se trouvaient en guerre contre l'Allemagne, à coté de la France, de l'Angleterre ainsi que tous les petits pays déja envahis par l'Allemagne. Les américains avaient perdu leur flotte de guerre du pacifique mais le pays n'était pas écrasé. Ils se sont organisés et peu à peu ils ont repris le dessus. En 1945 par contre, le Japon tenait encore mais il faiblissait. Ce qui a mis fin pour de bon à la guerre du Japon c'est la bombe atomique que les États-Unis avaient inventée. Ils en ont laissé tomber deux sur le Japon, la première sur Nagasaki et l'autre sur Hiroshima. Les deux villes ont été complètement détruites à quelques jours d'intervalle. Sans ces deux bombes, le Japon aurait pu tenir encore longtemps peut-être mais après ce désastre, il a jugé bon de capituler immédiatement. La deuxième guerre mondiale était terminée pour de bon cette fois mais cela ne signifie pas que la paix a régné partout depuis ce temps là. Au contraire, il y a toujours eu quelque part des troubles, des guerres ou des menaces de guerre, de la peur et des dépenses énormes pour des armements pour essayer de surpasser les autres pays en cas de guerre toujours possible.

Nos enfants grandissent
et quittent la maison paternelle.

Pendant qu'a l'extérieur les événements heureux se déroulent, dans notre maison nos enfants grandissent et se développent sans s'inquiéter de ce qui se passe dans le monde. J'ai déja noté la date de naissance de chacun de nos enfants. Je regrette de n'avoir pas noté aussi, dans le temps, les différentes dates qui ont marqué leur enfance et leur adolescence. A quelle date exacte chacun a-t-il commencé à aller à l'école; quand a -t-il fait sa première communion? Et ainsi de suite pour le reste. Je vais donc procéder seulement de mémoire et s'il se glisse des erreurs, on sait que la mémoire est une faculté qui oublie. Je prie ceux qui vont peut-être me lire quand je ne serai plus là de ne pas m'en tenir rigueur.

Antoine Comme je l'ai déja écrit, Antoine est né le 24 octobre 1934. Pendant ses jeunes années, il n'y a rien à signaler si ce n'est qu'il a parlé assez jeune. Je crois me souvenir qu'il est allé à la petite école pour la première fois au mois de septembre 1941. Il avait alors 6 ans. Il a eu 7 ans en octobre. Il a eu beaucoup d'estime et d'admiration pour sa première institutrice. Il prenait au sérieux son enseignement et ses recommandations. De son coté, elle a aussi bien apprécié Antoine comme élève. Tout le temps qu'il a fréquenté la petite école, il a été le premier ou dans les premiers de sa classe. Il a complété sa 7ième année. A l'âge de 13 ans, il a quitté l'école primaire et à l'âge de 16 ans, il s'est inscrit à un cours de 2 ans à l'école d'agriculture de Ste-Croix.

En ce temps là, l'école d'agriculture était incluse dans le collège du cours commercial tenu par des frères enseignants. Les cours agricoles étaient donnés par des professeurs agronomes. Ce cours lui a certainement aidé quelques années plus tard à obtenir un emploi au service de la société du crédit agricole fédérale.

Après son cours terminé, il a travaillé ici et là, le plus souvent chez des cultivateurs. Vers l'âge de 20 ans il a été embauché pour l'été par un horticulteur de Beauport. Vers la fin de la saison active pour les horticulteurs, il s'est trouvé un emploi encore à Beauport, dans une manufacture de meubles. Il a trouvé chambre et pension dans une maison privée et chaque fin de semaine, il aimait revenir à la maison. Il voyageait par autobus car son salaire ne lui permettait pas de s'acheter une voiture. Il nous arrivait d'habitude le vendredi soir et il repartait le lundi matin. Chaque lundi matin en prenant l'autobus, il voyait débarquer Lise Parrot qui enseignait à l'école de la Plaine. Au début il ne la connaissait pas, mais elle l'intéressait tout de même. L'occasion de lui parler ne se présentait pas souvent, c'est pourquoi, après les informations prises, il a commencé une correspondance. Ça été le début des fréquentations qui se sont terminées par le mariage le 27 juillet 1957. Quand on se marie, il faut se trouver un logement. Leur premier logement n'était pas un palais mais il répondait à leur besoins. C'était le début d'une nouvelle famille.

<u>Madeleine</u> Quand Madeleine est née, Antoine avait 19 mois. Il a dû céder sa place à Madeleine comme principal personnage de la maison. On sait que celui que tout le monde regarde en premier dans la famille c'est toujours le dernier-né. Donc, c'est maintenant le tour de Madeleine d'être choyée. En septembre 1942, elle prenait à son tour le chemin de l'école. Quand elle eût terminé avec succès sa 7ième année, elle demeura à la maison quelques années pour aider sa mère. Vers l'âge de 18 ans, elle est allée à l'école d'agriculture de Ste-Croix ou des cours d'enseignement ménager étaient donnés aux jeunes filles qui avaient le goût et la possibilité de les suivre. Ces cours avaient lieu dans les mois d'été quand les garçons étaient en vacances. Ces cours étaient donnés en partie par les soeurs servantes du Saint-Coeur-de-Marie qui profitaient de leurs contacts avec les jeunes filles pour essayer de recruter des novices. C'est là que Madeleine a trouvé sa vocation. Ces cours étaient de deux ans c'est à dire deux étés. Son cours terminé et son diplome obtenu avec grande distinction, elle se mit à confectionner son trousseau de novice. L'hiver suivant, en février 1957, elle entrait au noviciat. Elle a répondu généreusement à l'appel du Seigneur qui l'invitait à se vouer à son service. Cinq ans après, elle prononçait ses voeux perpétuels. Depuis ce temps elle parcourt la Beauce sans jamais se fixer. Elle a servi dans les écoles, des pensionnats, des foyers pour vieillards et des presbytères. Malgré ces déménagements perpétuels, elle semble très heureuse. Il faudrait lui demander son secret. Peut-être que la grande raison de son bonheur c'est qu'elle ne s'attache à rien d'autres qu'a faire la volonté de Dieu.?

Gilles Le 1er septembre 1937, c'est au tour de Gilles a voir le jour. Après quelques années d'enfance heureuse et sans souci, il se dirige lui aussi vers la petite école de La Plaine. Après avoir franchi les différentes étapes du primaire avec succès et sans problème apparent, il demande son admission chez les pères missionnaires du Sacré-Coeur de Beauport. Il passe avec succès l'examen d'admission et au mois de septembre 1950 il commence son cours classique avec l'intention de devenir un jour prêtre missionnaire du Sacré-Coeur.

Il fait sa première année puis sa deuxième, mais au cours de sa troisième, il contracte la jaunisse. Il ne réussit pas à s'en remettre assez rapidement et des complications s'en suivent qui l'obligent à interrompre ses études. De retour à la maison, avec le temps il s'en remet assez bien. Il pense alors à la nouvelle école d'agriculture de Ste-Croix. Pendant les deux années qu'il a passé là, il s'est fait remarquer par sa serviabilité et son application. Son cours terminé, il s'est trouvé un emploi à la coopérative fédérée de Québec. Il a travaillé là pendant 2 ou 3 ans. Pendant ce temps, le père Bourque sollicitait auprès du gouvernement un secrétaire payé justement par le gouvernement pour lui aider dans l'administration de l'éçole. Il se souvenait de Gilles et son choix se porta sur lui. Je pense que de son coté, Gilles a été heureux de prendre cet emploi. Deux ou trois ans après avoir rencontré plusieurs filles sans jamais fixer son choix , il a enfin rencontré Francine, qui a été l'élue de son coeur. Ils se sont mariés en 1966. D'après les apparences, c'est pour la vie.

Annette La quatrième c'est Annette. Née le 18 décembre 1938, je pense que la première chose qu'elle a décidé au tout début de sa vie c'est de devenir religieuse. Comme les trois premiers, elle a fréquenté la petite école primaire jusqu'a la 7ième année complétée. Ensuite, elle est allée à l'école du village. Les soeurs Saint-Joseph-de-Saint-Vallier qui y enseignaient, n'ont eu qu'a encourager et cultiver cette vocation naissante. Son projet était de terminer ses études en vue d'obtenir son diplome et d'enseigner ensuite quelques temps, avant d'entrer au couvent, afin de pouvoir nous rembourser ce que nous aurait couté ses études. Les soeurs n'ont pas été d'accord avec cette idée. Elles ont préféré lui faire compléter ses études aux frais de la communauté. Elles craignaient peut-être qu'en retardant son entrée au couvent de quelques années, sa vocation religieuse se perde.

Elle est donc entrée au couvent en février 1957 tout comme Madeleine. Le départ de nos deux grandes filles à seulement une semaine d'intervalle a créé un vide dans la maison. Nous étions heureux quand même de les remettre au Seigneur qui nous les avaient prètées et de les savoir heureuses à son service. Après avoir obtenu son diplome, Annette a été dans l'enseignement pendant plusieurs années. Elle travaille maintenant comme animatrice en pastorale en la paroisse de Christ-Roi de Lévis. Je pense que les années qu'elle a passé dans l'enseignement l'ont bien préparé au travail qu'elle fait maintenant.

Jean le 19 août 1940, c'est Jean qui nous arrive. Comme pour ses frères et soeurs, ses premières années ont été heureuses et sans histoire, sauf qu'il a eu quelques difficultés à se faire accepter dans le groupe parfait que formait ses quatre ainés. Il était comme un chien dans un jeu de quilles. Heureusement que sa grand-mère Bédard était là pour le consoler. Avec le temps, les choses ont fini par se tasser et à l'âge de 6 ans, il se dirige avec les autres à la petite école.

Son cours élémentaire terminé, il se rend lui aussi chez les pères missionnaires du Sacré-Coeur à Beauport. Six ans plus tard, il entre au noviciat des pères du Sacré-Coeur à Arthabaska, mais là il découvre que ce n'est pas là que se trouve sa vocation. Il quitte donc le noviciat et se rend à Montréal. Il étudie au collège Sainte-Marie pour devenir professeur et obtient son diplome.

Il fait la connaissance de Margot et après quelques mois de fréquentation, ils se marient en 1962. Il enseigne pendant quelques temps mais il constate que ce n'est peut-être pas là que se trouve son avenir. Un concours de circonstances fait qu'il devient gérant d'une jeune caisse populaire qui vit des temps difficiles. De fil en aiguille, il entre à l'emploi de l'union régionale des caisses populaires Desjardins de Montréal. Il est affecté à la formation du personnel des caisses. C'est à l'emploi des caisses populaires qu'il fera sa carrière.

Laurent L'intervalle de 3 ans et demi entre Jean et Laurent est dû au fait que Germaine a eu deux pertes de suite en ces années là. Quand en 1943 elle devint de nouveau enceinte, nous avions raison de craindre que la même chose se répète une troisième fois. Heureusement cette fois elle s'est rendue à terme, grâce aux soins et aux recommandations du médecin qui la suivait. Il faut dire que dans les années 40 et avant, ce n'était pas la coutume dans nos campagnes, pour une femme enceinte, d'être suivie par un médecin pendant sa grossesse. Après les deux pertes des années 41 et 42, nous avons compris que c'était devenu nécessaire.

Donc le 24 janvier 1944 c'est au tour de Laurent de voir le jour. Pour nous, c'était la récompense pour les sacrifices qu'il nous a coûté, surtout à sa mère. À l'âge de 6 ans il va à la petite école du rang de la Plaine comme les autres avant lui. Quand il eut terminé sa 7ième année, il décide de ne pas continuer l'étude plus longtemps, mais quelques années plus tard il pense à l'école d'agriculture de Ste-Croix comme Antoine et Gilles l'ont fait. Il a complété son cours avec succès et ce cours lui a certainement été profitable. Son projet d'avenir, ce en quoi nous étions bien d'accord, c'était de prendre la succession de la ferme paternelle, étant donné que les autres garçons avant lui et même après lui prenaient une autre direction. Quand le temps fut venu de mettre ce projet à exécution, nous avons constaté que ce n'était pas aussi facile que nous l'avions pensé. Après avoir réfléchi et tout calculé, il a préféré se chercher une position ailleurs. L'Université Laval tenait une ferme de recherche à St-Augustin.

Il est entré à l'emploi de l'Université Laval sur cette ferme au printemps de 1968, un peu grâce à son diplome de l'école d'agriculture. Un an après, il se mariait avec Cécile, celle qu'il fréquentait depuis quelques temps. Il est toujours à l'emploi de l'Université, non plus sur la ferme mais sur le campus.

Pierre. Il est né le 5 juillet 1945. C'est peut-être le plus précoce de toute la famille. Quand Laurent a fait sa première année, chaque soir à la maison, après souper, pour lui comme pour les autres avant lui, on aidait à apprendre à lire et à compter ainsi que son petit catéchisme. Pendant ce temps là, Pierre s'intéressait à cela et apprenait en même temps que Laurent qui allait à l'école. Il est tout de suite entré en 2ième année. Il était plus jeune que les autres de sa classe, mais cela ne l'a pas empêché de se classer dans les premiers, même avant Laurent qui était pourtant lui aussi assez doué. On a eu l'impression que Laurent, en se voyant dépassé par Pierre plus jeune que lui, s'est sous-estimé et a pensé qu'il était inutile pour lui de songer à poursuivre ses études après la 7ième année. Pendant ce temps, Pierre a été admis chez les pères du sacré-Coeur à Beauport. Il a fait les 5 années règlementaires du cours mais contrairement à Jean, il n'a pas été au noviciat. Il a tout de suite étudié en vue de devenir enseignant. Ses études à Montréal ont été assez laborieuses mais il a fini par connaitre le succès. Il a commencé à enseigner mais il s'est aperçu que ce n'était pas sa vocation. Après quelques essais, quelques recherches d'emploi, il est devenu traducteur à l'emploi du gouvernement fédéral. Il est maintenant marié à Gaétane et ils ont 4 enfants dont deux jumeaux; les premiers dans notre famille.

Dominique. Lui, est né exactement 3 ans après Laurent, le 24 janvier 1947. Nous l'avons fait baptiser sous ce nom sans prévoir que ce nom allait devenir un nom de fille. Pour indiquer dans ses correspondances qu'il est bien un homme, il doit maintenant signer "Dominic". Pour nous, il sera toujours Dominique parce que son Saint patron, Saint Dominique était un homme. Comme les autres avant lui, il a commencé ses études à l'école primaire de la Plaine. Comme Gilles, Jean et pierre, il a fait son cours classique chez les pères missionnaires du Sacré-Coeur. Ensuite, il a étudié la psychologie à l'Université Laval. Tout comme Pierre et jean, il a dû travailler pour payer ses études. Pendant ses vacances, il a travaillé à la fromagerie de Raymond Bergeron. En 1972, il a épousé Mariette. Ils ont maintenant 2 grandes filles qui poursuivent leurs études. Dominique travaille depuis plusieurs années comme psychologue dans les écoles de Québec.

Edmond. Il est né le 22 février 1948, un dimanche avant midi, à l'heure de la grand-messe à l'église. Ce qui a fait dire au médecin en s'adressant à sa mère; celui là sera votre prêtre. C'était un ancien dicton qui disait qu'un garçon qui nait le dimanche à l'heure de la messe sera un prêtre. Dans le cas présent cela ne s'est pas réalisé mais au moins , il est devenu un bon chrétien et un bon père de famille.

Pour en arriver là, comme les autres il a passé par les différentes étapes de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse. Son premier emploi a été à Lévis pour le mouvement Desjardins. Il a aussi travaillé pour le journal l'Action Catholique comme responsable d'un groupe de camelots.

Quand le journal a cessé de paraitre, il s'est trouvé quelques temps sans emploi. Il a donc cherché et trouvé un emploi aux affaires sociales et c'est la même fonction qu'il continue de remplir. En 1974 il a épousé Françoise et ils ont maintenant trois enfants.

Hilaire. Né le 15 juin 1949, il a fait son cours primaire lui aussi à la petite école du rang de la Plaine. Pour le secondaire, il fait un an chez les pères missionnaires du Sacré-Coeur mais il se rend compte que ce n'est pas là sa place. Les années suivantes c'est à Sainte-Foy qu'il continue ses études secondaires. Il demande ensuite et obtient son admission à l'I.T.A. de St-Hyacinthe pour devenir technicien agricole. C'est un cours de trois ans. Pendant son séjour à l'I.T.A., il vient de temps à autre à St-Antoine et il fait le trajet sur le pouce. Son cours terminé avec succès, il obtient un emploi du gouvernement fédéral comme inspecteur de viande dans les abattoirs à Montréal. Quelques temps après il épouse Hélène. Ils sont demeurés quelques années à Boucherville mais comme son lieu de travail s'est déplacé, ils ont dû traverser au nord de la ville. Ils demeurent maintenant à Saint-Louis-de-Terrebonne.

Bibiane. Le 30 novembre 1950 a été un jour de fète chez nous car après une série de 6 garçons, il nous arrivait enfin une fille. Ce n'est pas qu'on aimait pas les garçons mais on était heureux d'avoir enfin de la variété comme au début pour les quatres premiers.

Comme les autres, elle fait son cours primaire à la Plaine et elle commence son secondaire, mais pour une raison de santé, Germaine a besoin d'elle et la garde pour lui aider à la maison. Deux ou trois ans après, la polyvalente Pamphile Lemay est construite à Ste-Croix et les enfants du secondaire de St-Antoine sont dirigés là. C'est là que Bibiane a terminé son secondaire.

La fin de son cours secondaire coïncide avec la fin du cours.de Hilaire à l'I.T.A. de St-Hyacinthe. Nous sommes invités pour la fin d'année des finissants et Bibiane y vient avec nous deux. Nous visitons ensemble l'I.T.A et prenons connaissance de ce qu'on y enseigne. On sait qu'il y a des filles qui suivent ce cours. Bibiane en est enchantée. Elle demande son admission et l'obtient. Au mois de septembre suivant, elle s'y rend. C'est là qu'elle rencontre Paul. Il devient son ami et avant la fin de leurs études ils forment le projet de se marier alors qi'ils leur reste encore un an avant de terminer leurs cours. Elle nous informe de cette nouvelle qui nous prend par surprise. Le mariage ne nous sourit pas du tout pour deux raisons. La première: Leurs études ne sont pas terminées et leur avenir est encore inconnu. La deuxième: Nous ne connaissons pas du tout ce garçon et après l'avoir vu, il ne nous inspire pas confiance. Je ne saurais pas dire pourquoi. Nous ne nous opposons pas absolument à leur mariage mais tout de même nous faisons part à Bibiane de nos appréhensions. Elle nous répond qu'elle est majeure et qu'elle est bien capable de prendre elle-même ses décisions. En cela elle a bien raison. Et le mariage a eu lieu.

La journée même du mariage, nous avons trouvé bizarre le comportement du marié mais nous lui avons trouvé des excuses. Par la suite nous avons découvert les belles qualités de Paul et toutes nos inquiétudes se sont envolées. Nous pensions que Bibiane était heureuse en ménage et nous la trouvions chanceuse. Nous pensions nous être grandement trompé en nous méfiant de Paul. Il se disait lui même le gendre préféré de sa belle-mère. On sait qu'il n'avait pas de compétiteur! Ce que nous ne savions pas c'est qu'il était homosexuel et comme conséquence ni l'un ni l'autre n'était heureux en ménage. La rupture est devenue inévitable. C'est ce qui s'est produit 15 ans après leur mariage. Aujourd'hui, une séparation n'est pas un cas isolé au contraire, c'est très fréquent. Un divorce amène ordinairement bien des problèmes qu'il faut travailler à régler le mieux possible. Bibiane a réglé les siens à sa façon après avoir consulté un avocat sur le conseil d'Antoine qui le connaissait pour sa probité. Nous ne pouvons que lui souhaiter d'être plus heureuse cette fois et pour le reste, nous la confions au Seigneur qui, nous en sommes certains, la suit des yeux et veille sur elle.

Paulin. Le 21 décembre 1958 nous arrive celui qui, enfin, vient compléter la douzaine d'enfants vivants souhaités par Germaine le jour de notre mariage. Il nous arrive huit ans après celle qui, jusque là, avait été la dernière. Quand il est né, les cinq premiers avaient déja quitté la maison paternelle. Quand il a eu l'occasion de les connaitre, ils étaient pour lui comme des étrangers. Cela ne l'a pas empêché de les accepter et d'être bien accepté par eux.

Au mois de septembre 1964, il avait 5 ans. Il lui manquait 4 mois pour avoir 6 ans; l'âge règlementaire pour entrer à l'école primaire, mais dans ces années là ils étaient quand même acceptés. Nous avons pensé l'envoyer à l'école ,mais lui, dans sa tête a décidé de ne pas y aller cette année là. L'autobus scolaire prenait les enfants du rang pour les transporter à l'école du village. La première journée de l'année scolaire, il a pris l'autobus en même temps que Bibiane sans rejimber, mais rendu à l'école il a refusé complètement d'entrer. La soeur enseignante en charge des nouveaux n'a pas voulu employer la force pour le faire entrer. Elle nous a téléphoné d'aller le chercher à l'école. Paulin avait gagné son point; il avait encore un an de liberté. A vrai dire, il était un peu jeune. L'année suivante il est entré sans faire de difficultés. Il a fait son primaire à l'école du village et son secondaire à l'école Pamphile-Lemay à Ste-Croix. Vers la fin de son secondaire, il a été entrainé par des amis à faire partie d'un groupe qui se donne le nom de chrétiens réformés. Ils l'ont convaincu que l'Église catholique est dans l'erreur, qu'elle a tort sur différents points de doctrine; que l'Église réformée est en mesure de redresser ces erreurs en se basant sur la bible tel que la comprenait les réformateurs du 16e siècle et ceux qui l'ont suivi. Pour eux, les catholiques étaient des papistes, ce qui dans leurs bouches avait un sens péjoratif tout comme pour nous catholiques, le mot protestant signifiait renégat ou quelque chose de ce genre. Notre surprise fut grande et bien amère quand il nous a fait part de sa décision de quitter l'Église catholique pour adhérer à ce groupe.

On pourrait comparer notre désarroi à celui d'une poule qui aurait couvé des oeufs de canards et qui par la suite, aurait vu ses poussins se jeter à l'eau à la première occasion. Heureusement, dans notre cas comme dans le cas de la poule qui aurait couvé des canards, notre petit ne s'est pas encore noyé.

Donc, après le secondaire et le Cegep, ce fut l'Université. Paulin a commencé à étudier le génie forestier mais il a bientôt changé d'option. Il a commencé à étudier la théologie à l'Université Laval mais comme cet enseignement est catholique, il est allé en France, à Aix-en-Provence, là ou il y a une faculté de théologie réformée. Après trois années d'études en France, entrecoupées de vacances qui le ramenait au pays chaque été, il a occupé différentes fonctions dans l'Église réformée du Québec. Il a épousé en 1986, Claire Giroux, une jeune femme de même foi que lui. Elle est orthophoniste. Ils sont allés ensemble passer un an à Chicago au service de l'Église réformée pour travailler à la préparation d'émissions de télévision en langue française. Avant leur départ, ils ont passé quelques semaines à la maison avec nous. Nous avons eu l'occasion de bien connaître Claire et d'apprécier ses belles qualités. Malgré qu'elle aussi ait quitté l'Église catholique tout comme Paulin, pendant leur séjour avec nous, nous ne lui avons pas entendu dire une seule parole désobligeante contre l'Église catholique. Pour ma part, j'ai bien apprécié cela. J'en ai conclu qu'elle est tolérente et compréhensive; ce qui n'est pas le cas de tous les réformés.

Ils ont un enfant né à Chicago pendant l'année qu'ils ont passé là. Maintenant Paulin est devenu pasteur de l'Église réformée à Ste-Croix. Il a été ordonné à Ste-Croix même et nous sommes allé à son ordination. D'une étape à l'autre, nous nous sommes familiarisé avec le fait d'avoir dans notre famille un réformé convaincu. En quelques occasions nous avons assisté à leurs réunions où ils nous avaient invités.

Nous avons assisté à leur mariage présidé par un pasteur réformé. J'ai été son témoin comme pour un mariage catholique et à sa demande, j'ai récité une prière que j'ai moi-même composé. Au début, nous avons eu l'impression que Paulin aurait aimé nous voir le suivre, mais son attitude a eu sur moi l'effet contraire. Auparavant, j'étais un catholique convaincu mais son départ de l'Église catholique m'a incité à approfondir ma foi et mes convictions par l'étude plus poussée de la Bible et surtout du nouveau testament. En cela, j'ai pris pour me guider, des cours par correspondance donnés par des prêtres et des théologiens catholiques. Comme résultat, je suis plus attaché que jamais à ma foi de catholique pratiquant et convaincu. Cela ne signifie pas que je méprise les chrétiens réformés. Au contraire, je les respecte et dans un sens je les admire pour leur ferveur, mais en retour j'aimerais bien que les réformés aient pour nous et pour nos convictions le même respect. Lors de l'ordination de Paulin comme pasteur, le 10 décembre 1989, il y a eu après la célébration , un café ou tous les assistants étaient invités à fraterniser tout en prenant un goûter substantiel. J'en ai profité pour parler à quelques pasteurs réformés venus là pour la circonstance.

Nous avons échangé sur des questions de foi et de morale en évitant toutefois les sujets sur les quels nous ne sommes pas d'accord. J'ai eu comme eux, l'occasion d'exprimer mon opinion et l'un d'eux en particulier a paru surpris de constater que nous ne sommes pas tellement différents. Cela m'a amené à dire ce que je pense de l'unité des chrétiens qui me semble bien désirable. Il m'a répondu qu'il partage mon opinion à ce sujet mais à condition que chacune des deux parties fasse les concessions nécessaires. Je lui ai répondu: C'est vrai, mais quand l'unité se fera, ce sera l'oeuvre de Dieu et non des hommes. On est tombé d'accord sur ce point.

La caisse populaire

On sait que la première caisse populaire du pays fut fondée au début du siècle par Alphonse Desjardins à Lévis. C'est une caisse d'épargne et de crédit qui, au moment de sa fondation répondait à un besoin. Les débuts ont été modestes mais son utilité est bientôt apparue et elle est devenue réellement populaire. Après quelques années, plusieurs localités avaient pris modèle sur la première caisse et ont voulu l'imiter. Aujourd'hui, en campagne comme dans les villes, il n'y a pas d'endroits au Québec ou il ne se trouve pas une caisse populaire Desjardins. Dans les campagnes, presque chaque paroisse a sa caisse. Dans les villes, le territoire d'une caisse ne correspond pas au territoire de la paroisse.

Les caisses se sont regroupées en unions régionales et en fédérations. D'étapes en étapes, c'est devenu le mouvement Desjardins. Ce mouvement a envahi tout le domaine de la finance et des assurances et son chiffre d'affaires atteint plusieurs milliards. Aux dernières nouvelles que j'en ai, on parle de 41 milliards. En 1945, le mouvement Desjardins n'avait pas l'ampleur qu'il a atteint aujourd'hui mais déja, il avait fait ses preuves. Il y avait des caisses populaires un peu partout dans la province et le mouvement était en expansion. Ici à St-Antoine on en entendait parler de plus en plus et plusieurs paroisses avoisinantes en étaient pourvues. Cependant, l'une de ces caisses nouvellement fondée a été mal administrée par un gérant malhonnête ou incompétant qui a trompé la confiance que les membres avaient en lui.

Ceux qui avaient déposé leur argent à la caisse ont failli la perdre. Cet incident a nui à la confiance qu'on pouvait avoir dans les caisses et de ce fait, a retardé la fondation de notre caisse projetée à St-Antoine. Quand enfin, cette jeune caisse a réussi à se réorganiser avec un nouveau gérant et un nouveau conseil d'administration, elle est repartie du bon pied et la confiance est revenue. C'est là qu'un groupe de St-Antoine dont je faisais partie, a invité un propagandiste pour nous aider à mettre sur pied une caisse à St-Antoine.

C'est Cyrille Vaillancourt qu'on a eu le plaisir d'accueillir un soir du printemps 1945. Il nous a expliqué tout ce qui concerne les caisses; constitution, règlements, fonctionnement etc. mais la fondation de notre caisse n'a pas eu lieu ce soir là. Une autre date a été retenue pour une autre rencontre afin de réaliser la fondation. Entre temps il a fallu chercher et trouver quelqu'un qui pourrait devenir notre gérant. Cela n'était pas facile. Il aurait fallu quelqu'un de compétent mais en même temps assez dévoué pour travailler au moins un an sans salaire. C'était vraiment un oiseau rare dans le temps. Après beaucoup d'hésitation le choix s'est fixé sur Mozart Marchand. Il avait peu d'instruction et aucune expérience dans ce genre de travail. Tout ce qu'il avait, c'était la bonne volonté, l'honnêteté et l'aptitude pour apprendre. Une semaine après la première réunion, à la date convenue, un autre propagandiste des caisses est venu nous rencontrer et a présidé à la fondation de notre caisse. La salle paroissiale ou on était réunis était pleine, mais 45 personnes seulement ont signé et payé chacun une part de $5.00.

J'étais le 15ième et c'est encore le 15 qui est mon numéro de compte. Le groupe des 45 premiers était composé de ceux qui étaient convaincus de la nécessité d'avoir notre caisse. C'était suffisant pour le départ. Peu à peu, le nombre des sociétaires s'est accru et a été en augmentant continuellement jusqu'a ce que tous les paroissiens ou à peu près, soient devenus membres de la caisse. Dès la fondation, les membres des trois conseils ont été nommés. J'ai fait partie du premier conseil d'administration. Notre premier président fut Jules Méthot. Je ne me souviens pas des noms de tous les autres qui ont fait partie des trois conseils; crédit, administration et surveil lance. Après 45 ans, la majorité.ne sont plus là, Ils sont presque tous décédés. Deux ans après la fondation, j'ai quitté le conseil d'administration en même temps qu'un autre membre car on nous disait qu'il fallait établir une rotation en remplaçant chaque année un ou deux membres du conseil. Cette pratique ne s'est pas établie de façon absolue mais à chaque assemblée annuelle, ils étaient rééligibles. La 3e année, j'ai été de nouveau nommé sur le conseil d'administration et j'y suis demeuré jusqu'en 1971.

Le progrès de notre caisse n'a pas été très rapide au début, mais il a été constant. Notre premier gérant a appris son rôle assez rapidement. Il a su mériter la confiance que nous avions mise en lui. Les 2 ou 3 premières années , le chiffre d'affaires n'était pas très gros. Cela lui a permis de se familiariser avec l'administration à mesure que l'actif augmentait. Jules Méthot, le premier président est demeuré à son poste jusqu'n 1965 environ. Il a dû se retirer pour cause de santé.

C'est Lucien Linteau qui lui a succédé mais son règne n'a pas été long. Il est décédé en 1969. J'étais alors vice-président et j'ai pris la présidence pour terminer son mandat.J'ai ensuite été réélu à la présidence pour un autre mandat. L'année 1970 a été une date importante dans la vie de la caisse. Différents événements s'y sont produits dont le plus spectaculaire a peut-être été la célébration du 25e anniversaire de la fondation de la caisse. Cette fête s'est passée au chalet des phares. Tous les sociétaires de la caisse étaient invités et un grand nombre s'y sont rendus. Comme j'étais président, j'ai eu le plaisir et l'honneur de présider cette fête. Je n'ai pas eu à faire un long discours mais j'ai eu à présenter quelques invités de marque dont le père Philippe Dubois, missionnaire en Afrique et de passage en sa paroisse natale. (Philippe était un ami d'enfance et nous avons fréquenté en même temps la petite école du rang de la Plaine.)

J'ai fait aussi un court exposé des réalisations passées de la caisse et des perspectives d'avenir. Cette fête a coïncidé avec l'annonce de la retraite de notre 1er gérant, Mozart Marchand. C'était une retraite bien méritée, après 25 ans de loyaux services et de dévouement avec un salaire en bas du minimum pour les premières années. Comme la caisse était en ce moment en pleine croissance avec de belles perspectives de prospérité, nous lui avons offert à cette occasion, une pension de $100.00 par mois pour le reste de ses jours, en compensation pour les années du début ou la caisse n'avait pas d'argent pour le payer convenablement.

Pour lui succéder, Armand Lemay avait déja été engagé et avait commencé son entrainement. L'organisation de cette fête a été l'occasion de beaucoup de publicité pour la caisse et a amené beaucoup de membres nouveaux. Depuis les débuts, chaque année avait vue une certaine croissance de l'actif mais pour l'année 1970 la croissance a fait un bond jamais vu auparavant. Cet élan s'est continué par la suite, à l'exception d'une anné ou deux ou il y avait eu un léger ralentissement

Notre caisse aura 45 ans à l'été 1990. Je ne connais pas son actif actuel exact, ni le nombre de membres. Je sais tout de même que son chiffre d'affaires est d'environ 7 à 8 millions et que presque toute la population de St-Antoine a une part ou plus dans la caisse. Depuis la fondation de notre caisse, cinq gérants se sont succédés. Ce sont Mozart Marchand, Armand Lemay, un M. Robertson et un M. Labrecque et enfin, le gérant actuel Alain Dubois qui occupe cette fonction depuis quelques années déja.

Le nombre de présidents qui se sont succédés est de 7. Ce sont Jules Méthot, Lucien Linteau, Léonard Bédard, Michel Carré, Bernard Méthot, Robert Linteau et Gérard Goyer le président actuel. Je n'entreprendrai pas de trouver les noms de tous ceux qui se sont succédés dans les trois différents conseils. Tout ce que je puis en dire c'est que tous ont travaillé bénévolement et qu'il en est ainsi dans chacune des caisses populaires Desjardins.

La principale différence entre les banques et les caisses popûlaires est dans les buts qu'ils se sont donnés. Le but des banques c'est le profit pour les actionnaires. Le but des caisses c'est le service des membres et de la population en général. Autrement dit, la caisse est une coopérative d'épargne et de crédit dont chacun peut devenir membre en prenant une part de $5.00 pendant que la banque est une entreprise à but lucratif dont les profits vont aux actionnaires. Les banques et les caisses sont un peu en compétition, car de par leurs fonctions, elles offrent des services de même nature: épargne et crédit. Pour vivre et prospérer, les caisses sont forcées d'adopter les méthodes du système capitaliste qui est celui des banques. Comme les banques, les caisses paient des intérêts aux membres épargnants. Pour pouvoir s'administrer, elles doivent donc charger des intérêts plus élevés aux membres qui empruntent. Les administrateurs des caisses sont choisis parmi les membres et élus à cette fonction par l'assemblée générale annuelle. Leur mandat est de deux ou trois ans mais ils sont rééligibles. Ils ne sont pas rénumérés. Lors de l'assemblée générale, quand il devient nécessaire de prendre le vote, chaque membre a droit à un vote quelque soit le nombre de parts qu'il détient.

Les administrateurs des banques sont les actionnaires et s'il y a lieu de prendre le vote sur une question quelconque, c'est le nombre de parts qu'il détient qui décide du nombre de votes auquel il a droit. Cela signifie que si un actionnaire en arrivait à posséder 50% des parts plus une, il aurait a lui seul le controle. C'est une autre différence entre une banque et une caisse.

Il existe d'autres différences entre les banques et les caisses mais aux yeux de beaucoup de gens, c'est la même chose ou à peu près. Pour ceux là, les avantages d'avoir notre caisse populaire chez nous ne sont pas évidents. De là vient la nécessité pour une caisse d'être compétitive en face des banques.

Chaque année, dans les semaines qui suivent la fermeture des livres de la caisse, il y a l'assemblée générale annuelle règlementaire ou tous les membres son invités. C'est là que les membres présents peuvent constater que ce sont eux les propriétaires de leur caisse, que ce sont eux qui élisent leurs représentants et que ce sont eux qui profitent de leur caisse. Dans les premières années, il y avait très peu de monde à l'assemblée générale. Chacun confiait ses épargnes à la caisse comme il l'aurait fait à une banque et on oubliait qu'on avait notre mot à dire dans l'administration. Aujourd'hui, les choses ont changé. Chaque année, la salle s'emplit et l'assistance composée de membres ne craint pas de s'exprimer. C'est un signe que l'éducation de la population s'est améliorée en ce qui concerne les caisses. C'est un signe que le peuple a pris en main ses intérêts financiers.

La coopérative agricole

On sait que les caisses populaires sont des coopératives d'épargne et de crédit, mais on sait aussi qu'il existe d'autres types de coopératives comme par exemple les coopératives agricoles d'achat et de vente, les coopératives laitières pour la fabrication et la vente des différents produits laitiers.

Les coopératives de consommateurs etc. Le but de tout genre de coopérative est partout le même: Le service aux membres. Pour qu'une coopérative soit viable, deux conditions sont absolument nécessaires. 1.- Il faut que la majorité de ses membres connaissent les principes de la coopération et soient convaincus de l'utilité de leur coopérative. 2.- Il faut aussi que la coopérative soit en mesure de donner à ses membres un service aussi bon au moins à celui de la compétition. Généralement les petits se regroupent en coopérative pour unir leurs forces afin de lutter plus efficacement contre les géants de la finance ou du commerce et de l'industrie qui donnent l'impression d'exploiter le public et de s'enrichir à nos dépens. La chose n'est pas toujours facile et le succès n'est pas toujours assuré

Au Québec, la coopération en général a fait beaucoup de progrès dans différents domaines. Ici à St-Antoine, au début des années 1920, une coopérative d'achat de grain et moulée a été fondée, mais le manque d'expérience des dirigeants dans le domaine du commerce a fait qu'elle n'a pas duré bien longtemps. La paroisse voisine, St-Apollinaire a fondé la sienne à la même date sans plus de succès. Ces deux échecs consécutifs ont arrêté pour longtemps la coopération de se développer dans la région.

Au début des années 1940, les cultivateurs de Sainte-Croix à leur tour ont pensé à la coopération. Ils se sont dotés d'une meunerie coopérative. Ils ont invité les cultivateurs de St-Antoine à devenir membres de leur coopérative. Plusieurs l'ont fait. Mon père qui était encore propriétaire de la ferme, a lui aussi pris une part dans cette coopérative.

Elle a prospéré pendant quelques années et elle nous donnait un bon service. Le seul inconvénient était la distance surtout en hiver. L'été, la livraison des commandes se faisait en camion mais l'hiver, les chemins n'étaient pas entretenus pour les camions. Quelques années après Ste-Croix, les cultivateurs de St-Apollinaire aussi ont voulu avoir leur coopérative. Comme la distance était moins grande pour le transport de la moulée, nous avons changé de coopérative. Malheureusement, le gérant n'était pas un bon administrateur et après 3 ou 4 ans d'activité, la coopérative s'est trouvée tout près de la faillite. J'avais été nommé sur le conseil d'administration comme représentant des membres de St-Antoine quand j'ai appris que la coopérative se trouvait en difficulté. J'ai regretté de m'être embarqué dans cette affaire mais j'ai vu que les cultivateurs de St-Apollinaire étaient bien résolus à garder leur coopérative en opération. Nous avons donc décidé ensemble de travailler à la réorganisation de cette entreprise. Cela n'a pas été facile. La première chose à faire a été de remplacer le gérant incompétent. Mais personne n'était intéressé à prendre la gérance d'une entreprise presqu'en faillite. Finalement un employé de la coopérative, simple manoeuvre sans beaucoup d'instruction et n'ayant rien à y perdre, a décidé d'accepter d'agir comme gérant. Il avait le sens des affaires et il est devenu un bon gérant. Ensuite, il a fallu trouver du capital nouveau en recrutant de nouveaux sociétaires et en demandant des souscriptions aux anciens. Chacun a fait sa petite part et le capital nécessaire et exigé a fini par être trouvé. La coopérative est repartie du bon pied et elle a prospéré pendant plusieurs années.

Je suis demeuré sur le conseil d'administration encore deux ans et j'ai démissionné. J'ai été remplacé par quelqu'un d'autre de St-Antoine. En 1965, les dirigeants de la coopé rative ont voulu engager un propagandiste pour contacter les cultivateurs des paroisses avoisinantes de St-Apollinaire soit St-Antoine, Issoudun et St-Flavien. Le travail proposé à ce propagandiste était de parcourir ces trois paroisses chaque semaine pour prendre les commandes des clients membres ou non-membres et de recruter de nouveaux clients et surtout de nouveaux membres. Le gérant m'a avisé de ce projet sans toutefois m'offrir l'emploi mais j'ai pensé que c'était un peu ce qu'il avait l'intention de faire. Avant d'offrir mes services, j'ai préféré réfléchir. Quelques jours après, j'ai écrit au bureau de direction pour leur dire que j'étais intéressé, mais dans l'intervalle, un autre avait accepté l'emploi

Celui-là était un beau parleur mais il n'avait pas les aptitudes voulues pour ce genre de travail. Au bout de quelques semaines il en avait assez et il a démissionné. L'emploi était donc vacant. Le gérant m'a contacté pour m'offrir de nouveau la fonction de propagandiste. J'ai accepté d'y aller à l'essai pour quelques semaines. A ce moment là, Laurent qui était âgé de 21 ans, était très intéressé aux travaux de la ferme et était parfaitement capable de s'en acquitter. Il m'était donc possible de prendre un travail à l'extérieur sans quitter tout à fait la ferme et c'est ce que j'ai fait. Après la période d'essai, ayant constaté que ce travail me convenait, j'ai décidé de continuer. J'ai occupé cette fonction du mois d'aout 1965 jusqu'a l'automne 1971 alors que j'ai atteint l'âge de la retraite; 65 ans.

Ce que j'ai aimé dans ce genre de travail c'est le contact avec le public. Pendant ces 6 années, j'ai appris beaucoup de choses en parlant avec des cultivateurs de tout âge et de toute condition dans les trois paroisses que j'avais à parcourir chaque semaine. Peu de temps après que j'eus quitté la coopérative, on a appris qu'un projet de fusion entre les coopératives de St-Apollinaire et de St-Agapit était en marche. Cependant, une grande partie des membres de St-Agapit s'y opposait. La fusion a eu lieu quand même mais le résultat n'a pas été fameux. Trois ans après, la coopérative résultant de la fusion a cessé ses opérations.

Pendant ce temps, Laurent s'était très bien acquitté des travaux de la ferme et même le troupeau laitier avait continué à s'améliorer grâce à ses soins et à l'insémination artificielle mais au printemps 1968, après avoir calculé son affaire et avec un peu d'hésitation, il a préféré quitter la ferme pour prendre un emploi sur la ferme de recherche de l'Université Laval à St-Augustin. A ce moment, j'ai préféré continuer mon travail pour la coopérative jusqu'a l'âge de le retraite au lieu de revenir à mon ancien travail sur la ferme comme seul homme.

C'est pourquoi, Germaine et moi avons décidé de faire un encan pour vendre les animaux et le roulant. Nous n'avons pas vendu la terre immédiatement mais nous avons continué de demeurer là jusqu'au printemps de 1971. C'est à la fin d'avril 1971 que nous sommes venus demeurer au village après avoir vendu la terre et acheté la maison ou nous demeurons encore aujourd'hui.

Le syndicat de l'U.C.C à St-Antoine

L'union catholique des cultivateurs du Québec a été fondée en 1924 mais elle a été lente à s'étendre à toutes les régions de la province. Il existait auparavant un genre d'organisation qui était répandu dans toute la province et qui était subventionné par le gouvernement provincial. C'était les cercles agricoles . Le ministère de l'agriculture du Québec tenait beaucoup à ces cercles agricoles. C'était pour lui un moyen de tenir en main le monde agricole et de prévenir tout mouvement indépendant dont il n'aurait pas eu le controle. C'est pourquoi il s'est longtemps opposé à l'extension de l'U.C.C. qu'il voyait comme un moyen que les cultivateurs voulaient se donner pour revendiquer leurs droits

Malgré ça, l'U.C.C. s'est organisée lentement et a fini par couvrir toute la province. En 1949, c'était notre tour à St-Antoine de fonder un syndicat local de l'U.C.C. J'ai fait partie de ce syndicat dès sa fondation et j'ai fait du recrutement dans la paroisse. J'en suis devenu président et aussi représentant de secteur dans la fédération de Québec-est, ouest et sud. Un secteur regroupait 5 ou 6 paroisses et une fédération était un regroupement de plusieurs comtés. La fédération de Québec comprenait les comtés de la rive nord, de Portneuf à Charlevoix inclusivement et sur la rive sud, les comtés de Lévis, Bellechasse, Lotbinière et Mégantic. Les représentants de secteur avaient leur réunion à Québec 5 ou 6 fois par année. Dans la fédération de Québec, les représentants de secteur étaient au nombre de 25 environ. L'U.C.C. s'occupait de toutes les questions concernant

l'agriculture et en particulier de demander auprès des deux gouvernements pour des lois favorables à l'agriculture et aux cultivateurs. On demandait aussi des octrois pour aider à l'égouttement et au drainage sousterrain ou encore à l'amélioration des troupeaux, etc.

Au début, l'U.C.C. était sensée représenter les cultivateurs catholiques du Québec, mais avec le temps, elle en est venue à représenter officiellement toute la classe agricole du Québec. Étant donné que tous les cultivateurs du Québec ne sont pas nécessairement catholiques, l'U.C.C. est devenue l'U.P.A. ou union des producteurs agricoles. Le role que l'U.C.C. s'est donné au début est demeuré le même pour l'U.P.A. : s'occuper des intérêts de l'agriculture. Cependant, à l'intérieur de l'U.P.A. et dépendant de l'U.P.A., on a créé des offices spécialisés comme l'office des producteurs de lait, des producteurs de porcs, de volailles, de patates, etc.

L'hiver 1958-1959

Cet hiver là a vu passer des événements inusités dont je me rappelle encore et que j'ai le goût de vous raconter. Les diffi cultés occasionnées par l'entretien des chemins d'hiver pour l'automobile dans les rangs de La Plaine et Bois-Clair en est un. Avant 1950, quand la neige était arrivée pour de bon, on sortait les voitures d'hiver; les traineaux et les carrioles. On remisait les voitures d'été y compris les automobiles pour ceux qui en avaient. Vers 1955, l'entretien des chemins ouverts pour l'auto tout l'hiver commençait à certains endroits dans la région et comme on a eu quelques hivers sans trop de neige, cette pratique tendait à se répandre. Cependant, on n'avait pas d'expérience dans ce domaine. Il y avait aussi le fait que nos anciens chemins de gravier étroits et bas n'étaient pas très propices à ce genre d'entretien. En plus, l'hiver 1958-59 a été particulièrement rigoureux, neigeux et venteux du début de décembre au 15 avril, ce qui a causé des problèmes d'entretien à bien des endroits. Le chemin du rang du bord de l'eau, qui fait partie de la route Marie-Victorin, était entretenu par la voirie provinciale et ne causait pas de problèmes à la municipalité mais les rangs de La Plaine et Bois-Clair étaient à la charge de la municipalité. C'est pourquoi, dès le mois de juillet, le conseil municipal dont je faisais partie en 1958 a demandé publiquement des soumissions pour l'entretien d'hiver de ces deux rangs et des routes qui les relient au rang du bord de l'eau. Jean Bibeau, camionneur d'Issoudun, nous a présenté une soumission à $400. du mille.

Nous avions confiance en lui et avant l'automne, nous lui avons donné le contrat pour trois ans. Il avait en plus obtenu les contrats pour les chemins d'Issoudun et de St-Apollinaire pour le même prix. Dès le début de décembre, les tempêtes ont commencé et ont continué presque sans relâche pendant tout le mois de décembre. L'entrepreneur a vite été débordé. Comme outillage, il avait un seul camion muni d'une charrue à neige à l'avant et un gros souffleur à neige. C'était insuffisant pour entretenir les chemins qu'il avait entrepris. De plus, quand il a commencé à utiliser son souffleur, son moteur a manqué. Il a fallu le remplacer, ce qui a pris plusieurs jours . Pendant ce temps, les tempêtes conti nuaient et les chemins demeuraient fermés pendant des jours. Cette situation a duré jusqu'au 19 janvier 1959. A cette date, Guy Gingras et moi qui étions les deux conseillers représentant les rangs de La Plaine et du Bois-Clair, nous sommes allés rencontrer Jean Bibeau chez lui et nous avons réussi à lui faire rompre son contrat d'entretien des chemins de St-Antoine en lui offrant de lui payer pour le temps fait, la moitié du prix convenu pour toute la saison d'hiver c'est à dire $200. du mille. Nous étions débarrassés d'un entrepreneur reconnu inefficace et débordé mais le problème n'était pas réglé pour autant. L'hiver était loin d'être terminé. Il fallait maintenant un moyen quelconque de faire entretenir nos chemins. Les entrepreneurs des paroisses avoisinantes, autres que Issoudun et St-Apollinaire, n'étaient pas en mesure de prendre l'entretien de nos chemins. Ils étaient eux mêmes débordés. Vers le 20 janvier, nous avons profité d'une accalmie dans la température pour convoquer une assemblée des résidents de La Plaine et du Bois-Clair à la salle municipale

du village afin d'étudier ensemble la situation et essayer de trouver une solution à notre problème. Comme j'étais conseiller et donc un peu responsable de trouver cette solution, on m'a demandé de présider cette réunion. La chose ne paraissait pas facile car plusieurs contribuables étaient de très mauvaise humeur et le blâme retombait finalement sur les conseillers qui n'avaient pas sû trouver un bon entrepreneur pour les chemins d'hiver. Raymond Bergeron qui était propriétaire de la fromagerie de La Plaine et qui avait bien besoin de chemins bien entretenus pour le transport du lait, comprenait la situation ou je me trouvais et m'appuyait par en arrière, mais ne voulait pas se montrer en avant. Avant la réunion, nous en avions parlé ensemble et nous avions ébauché un certain projet de société qui serait composé d'un certain nombre de contribuables qui voudraient bien s'impliquer. Pour ma part, j'avais rassemblé et mis par écrit toutes les informations que je pensais utiles ainsi que tous les projets qui nous avaient été proposés. Après avoir exposé à l'assemblée toutes les circonstances du problème, j'ai laissé la parole à ceux qui avaient quelque chose à dire. D'autres projets que les nôtres ont été proposés mais on a réussi à maintenir l'ordre. Finalement c'est notre projet de société qui a prévalu. Tout de suite, j'ai pris les noms de ceux qui voulaient faire partie de notre société. La liste terminée, je n'avais pas inscrit mon nom afin d'éviter de me trouver en conflit d'intérêt. La nouvelle société avait le projet de prendre un contrat d'entretien de chemin avec la municipalité et comme j'étais conseiller, je me serais trouvé en conflit d'intérêt en devenant membre de cette société. Ceux qui avaient donné leur nom, voyant que je n'avais pas inscrit le mien,

ont insisté pour que je m'inscrive avec eux. Je leur ai donné la raison de mon abstension mais ils ont insisté, me disant que ce n'était pas grave et que je ne perdrais pas ma place de conseiller pour cela. Je me suis donc rendu à leur désir. Cet hiver là, le conflit d'intérêt a passé inaperçu mais l'année suivante, j'ai été sommé de démissionner parce que justement, je me trouvais en conflit d'intérêt. Je l'ai fait sans regret et avec soulagement. La société qu'on venait de bâtir avait besoin d'une charte pour être en loi et avoir le droit de contracter. Pour cela, nous sommes allé chez le notaire Pouliot de Ste-Croix. Il ne semblait pas trop familier avec ce genre de chose. Tout de même, après nous avoir questionné sur nos attentes, il nous a écrit quelque chose qui répondait à nos désirs. Il fallait ensuite acheter des machines à neige. Lors de la réunion à la salle municipale, deux vendeurs différents étaient venus nous offrir ce qu'ils avaient en main. Il restait à faire notre choix et c'est ce qui a été fait après avoir obtenu de la municipalité, l'assurance d'avoir le contrât. Pour payer ces machines, il nous fallait de l'argent et nous n'en avions pas. Nous avons donc contracté un emprunt à la caisse populaire. Comme garantie, la caisse a demandé la signature de chacun des sociétaires. Nous avons tous signé conjoints et solidaires, ce qui signifie que chacun se reconnaissait personnellement responsable du remboursement de l'emprunt en entier.

Cette société a réussi à nous dépanner au moins un peu en 1959 et en cela, elle a atteint son but mais avec quelques difficultés. Elle a eu le contrat d'entretien encore deux hivers. Quand elle a été dissoute, les revenus des contrats et la vente des machines n'a pas suffi à payer la dette. Chacun des sociétaires a eu un petit montant à payer pour clore l'opé

ration financière qui n'a pas été un succès, mais le but de l'entreprise n'était pas de faire de l'argent mais de nous dépanner.

Un autre travail inattendu que j'ai eu l'occasion d'accomplir au mois de février 1959 c'est un recensement agricole pour le compte de statistique Canada. Ce recensement s'adressait à un échantillon de localités en différentes parties de la province de Québec. Pour ma part, j'ai eu à faire une partie de la paroisse de St-Nicolas englobant le village, une partie de St-Sylvestre englobant encore le village et une partie de St-Antoine. Dans les villages, je n'avais à questionner que les cultivateurs mais chez eux, j'avais une série de questions concernant toutes les activités normales de la ferme et de la maison et surtout dans la comptabilité. Généralement, il me fallait passer 3 ou 4 heures au même endroit pour remplir le questionnaire. Bien souvent je ne pouvais obtenir que des réponses approximatives et de mémoire car les cultivateurs qui tenaient une comptabilité en règle étaient rares en 1959. Sur environ 30 cultivateurs que j'ai visités, je n'en ai rencontré qu'un seul qui tenait une vraie comptabilité.

Une difficulté que j'ai rencontré en faisant ce travail a été de me faire accepter avec le questionnaire que j'avais à remplir. Les gens me semblaient méfiants. Je pense qu'on me prenait pour un employé du ministère du revenu chargé de surveiller ceux qui ne faisaient pas leur rapport d'impot. Dans ces années là, les cultivateurs qui avaient un revenu imposable n'étaient pas nombreux

Les cours aux adultes

Après avoir quitté mon emploi de propagandiste à la coopérative à l'automne 1971, et aussi être venu demeurer au village au printemps 1971, voici que je reçois une offre du ministère de l'éducation du Québec en accord avec le centre de main d'oeuvre du fédéral. On m'offrait d'aller suivre un cours de formation à l'Université Laval pour devenir moniteur-animateur pour des cours aux cultivateurs. Ce cours était d'une durée de 6 semaines. Pour le suivre on n'avait pas à payer mais au contraire, on était payé par le centre de main-d'oeuvre. Cette offre m'a intéressé et je me suis empressé d'accepter. A la date fixée, vers le 15 octobre 1971, je me suis rendu au pavillon Comtois à l'Université Laval. Là, j'ai rencontré un groupe d'environ 60 cultivateurs venus de toutes les parties de la province pour suivre ce même cours. Parmi ces cultivateurs, il s'en trouvait de différents âges et j'ai constaté que j'étais l'un des plus âgés, peut-être même le plus âgé du groupe. En général, ils n'étaient pas très instruits mais la majorité étaient bien renseignés sur les différents aspects de l'agriculture.

L'un d'eux, âgé d'environ 40 ans, m'a raconté que quand il a appris qu'il était choisi pour donner des cours aux autres cultivateurs, il a annoncé la nouvelle à son vieux père. Voici ses paroles: "Savez vous ce que mon père m'a dit quand je lui ai dit que j'allais donner des cours aux cultivateurs" ? Non, aucune idée "Il m'a dit: je ne suis pas surpris pantoute. C'est pas la première fois que je vois ça, un gars qui connait rien et qui vâ faire l'école aux autres."

Donc, j'ai suivi avec intérêt le cours de 6 semaines Comme formation, c'est un peu court et à l'âge de 65 ans, c'est un peu vieux. Tout de même j'ai appris là des choses qui m'ont été bien utiles par la suite. Comme scolarité, je n'avais rien qui me préparait à l'Université, mais je pense qu'il n'y a pas qu'a l'école qu'on apprend des choses. L'expérience de la vie peut suppléer au moins en partie aux études secondaires et même collégiales. (cegep) C'est sans doute.ce qu'a pensé celui qui a eu cette idée d'envoyer à l'Université des cultivateurs d'âge mûr pour en faire des moniteurs-animateurs qui en fin de compte sont devenus des enseignants. Mon cours de 6 semaines terminé, j'étais qualifié pour donner à mon tour des cours aux cultivateurs qui eux mêmes étaient payés par le centre de main-d'oeuvre pour les suivre. Les moniteurs-animateurs étaient payés par le ministère de l'éducation, par l'entremise des commissions scolaires régionales. On a dit que les cours payés aux cultivateurs étaient un genre de bien-être social pour les cultivateurs pauvres. Celui qui a dit cela exprimait son opinion et il n'avait pas tout à fait tort.
Tout de même on a pu constater qu'un certain nombre de jeunes cultivateurs qui ont suivi ces cours en ont tiré profit plus par ce qu'ils ont appris que par la petite paye qu'ils ont gagné à les suivre. Quant aux autres plus âgés qui les ont suivi pour la paye, la majorité aujourd'hui ont quitté l'agriculture en raison de leur âge et même plusieurs sont décédés. Au mois de janvier 1972, j'ai donné des cours le jour à Dosquet dans une ancienne école appartenant encore à la commission scolaire. Trente cultivateurs environ suivaient ces cours.

Ils étaient partagés en deux groupes de 15. Ils venaient de Dosquet même et des paroisses environnantes comme St-Flavien, Ste-Agathe, St-Patrice, St-Narcisse, St-Gilles et St-Agapit.

Les cours comportaient quatre sujets:

-Les productions animales
-Les productions végétales
-La comptabilité et la gestion agricole
-Le domaine socio-économique en agriculture

J'avais le 4e sujet à donner. Cela comprenait l'étude des différentes régions agricoles de la province, le syndicalisme agricole, la coopération, la commercialisation des produits agricoles, des notions de droit rural et autres sujets semblables. Les cultivateurs s'intéressaient bien plus aux cours sur les productions végétales et animales qu'aux deux autres.

Tout de même, il était possible d'intéresser d'une manière ou d'une autre les hommes qu'on avait devant soi en classe. Ce qui animait parfois la discussion c'est le fait que tous les élèves n'étaient pas toujours d'accord entr'eux sur certains sujets du cours surtout dans les questions touchant le syndicalisme, la coopération et la commercialisation des produits agricoles. Il faut dire aussi que le contenu du cours qu'on avait à donner n'était pas toujours pris au sérieux par tout le monde. Quand on a 30, 40, 50, et même 60 ans, on a déja vécu des expériences et on s'est formé une opinion sur bien des sujets. On n'est pas toujours prèt à admettre que notre opinion n'est pas la meilleure. C'est avec cela qu'il faut composer en classe.Mais quand arrive le temps de l'examen écrit,

c'est le correcteur qui a le dernier mot. L'hiver 1972 a été le seul ou j'ai donné des cours à Dosquet. Les 5 années suivantes, les cours se sont donnés le soir aux polyvalentes de Ste-Croix et de St-Agapit. Chaque année, j'ai fait la connaissance de 4 groupes successifs d'environ 15 élèves. Cela fait 60 élèves par année sur 5 ans plus les 30 de la première année, cela fait bien 330 environ que j'ai vu passer en classe.

Il y en a eu de tous calibres. La majorité ont été bien plaisants à rencontrer et j'en garde un bon souvenir. Il s'en est trouvé d'autres qui l'ont été un peu moins. Je me souviens entr'autre d'un groupe rencontré à la polyvalente de St-Agapit et venus en majorité de Ste-Agathe. Je les redoutais avant de les connaitre personnellement parce que j'en avais entendu parler par d'autres moniteurs qui les avaient connus avant moi. Quand le les ai eus dans ma classe, j'ai constaté que leur mauvaise réputation était bien méritée. Si j'en avais eu la possibilité, j'en aurais certainement mis à la porte 3 ou 4 parmi les pires. Si tous les groupes avaient été comme ceux là, je n'aurais pas fait ce métier pendant 6 ans. Je n'entreprendrai pas de décrire leur comportement,mais pour résumer, je peux dire qu'il était bien difficile de maintenir l'ordre dans la classe. Leur plaisir était d'essayer de tourner en ridicule le moniteur et ceux qui ne faisaient pas partie de leur groupe. Heureusement que ce genre d'élève a été l'exception.

Les quatre saisons
à la maison, sur la ferme
dans les années 1910 à 1920.
Quelques souvenirs

Commençons par le printemps. Après un hiver assez dur, le printemps arrive enfin avec la fin de mars . La neige fond assez vite. On voit et on entend chanter les corneilles et les petits oiseaux. A la maison, c'est le temps de semer les tomates et aussi le tabac; mon père fumait la pipe et il cultivait son tabac. Ma mère sort ses petites boites de terre qu'elle a entré dans la cave l'automne précédent. Les enfants que nous sommes, sont curieux et posent bien des questions en voyant les préparatifs.Pour fertiliser cette terre, mon père a apporté de la bergerie une petite quantité de crottes de moutons et les a fait sécher sous le poêle pour les broyer ensuite en fines miettes. Cet engrais est ensuite mélangé à la terre sablonneuse et cette terre ainsi préparée est prête à recevoir la semence. Ma mère a sorti la graine de tomate qu'elle a recueilli l'automne précédent de l'une des plus belles tomates qu'elle a récoltée, ainsi que la graine de tabac. Ma mère récoltait chaque automne la plupart des graines qu'il lui fallait pour son jardin le printemps.L'argent était râre et il fallait autant que possible éviter toutes dépenses qui n'était pas absolument nécessaire. La façon de produire et de récolter ces graines n'était pas très compliquée, mais il fallait tout de même travailler en accord avec la nature. Pour certains légumes comme les carottes, les navets, , les choux et autres plantes bisannuelles, il fallait à l'automne, entrer dans la cave un beau spécimen de chacun de ces légumes pour les replanter au jardin le printemps suivant, aussitôt que la terre était un peu réchauffée et que la température le permettait.

Ce légume replanté se mettait à pousser de nouvelles tiges et de nouvelles racines. Au milieu de l'été, on voyait un panache haut de 2 à 3 pieds et garni de fleurs. Vers la fin de septembre, la graine s'était formée et avait murie. C'était le temps de la récolter. Le persil est lui aussi une plante bisannuelle, mais pour qu'il produise sa graine la 2e année, il suffisait de le laisser à sa place au jardin à l'automne. Le printemps suivant, il poussait de nouvelles feuilles et une tige qui portait la graine. Quant au tabac, il produit sa graine la première année. Le radis aussi, pourvu qu'on lui en laisse le temps. Ce sont deux plantes annuelles. Pour les oignons le procédé était différent. Il existait dans ce temps là, une variété d'oignons qui avait le nom d'oignons d'Égypte. Pour les reproduire, il fallait d'abord mettre en terre un bel oignon récolté l'année précédente. Cet oignon ne donnait pas de graine mais au bout d'une tige rigide, il se formait un paquet de tout petits oignons qu'on n'avait qu'a mettre en terre l'année suivante pour avoir à l'automne de beaux oignons rouges.

Revenons aux semences de tomates et de tabac. Ses petites boites ensemencées, étaient placées pour quelques jours dans un endroit assez chaud pour hater la germination. Il était aussi nécessaire d'arroser ces petites boites pour empêcher la terre de se dessécher mais il fallait le faire délicatement pour ne pas déranger les petites graines. Quelques jours après, on voyait apparaitre les petites plantes qui sortaient de terre. Quand les jeunes pousses sont assez développées, on les transplante dans des boites plus grandes et quand le temps sera venu, on aura de beaux plants de tomates et de tabac

à planter dans le jardin. Cette activité suscitait beaucoup d'intérêt chez les enfants. On avait bien l'impression d'y participer. C'était pour les enfants, un enseignement élémentaire des choses de la nature et de la façon de travailler avec elle afin d'en tirer profit.

Le printemps ramenait un autre sujet bien intéressant mais, à la grange cette fois. C'était les petits veaux, les petits cochons et les petits moutons qui arrivaient comme çâ, par magie. Il fallait bien aller voir çâ. Les petits moutons étaient tout blancs, les petits cochons étaient blancs rosés quand ils étaient jeunes, mais les petits veaux n'étaient pas tous de la même couleur. Il y en avait des rouges, des noirs, des cailles, des gris. Les différentes combinaisons de couleur étaient possible. ("caille" peut signifier multicolore)Il y avait les petits poussins. Là aussi, il y en avait de différentes couleur. On savait que pour avoir des poussins, il fallait des oeufs et une poule couveuse pour couver ces oeufs pendant un certain temps.

Toutes ces choses étaient de nature à développer chez les enfants le sens de l'observation. On apprenait ainsi bien des choses sans effort mais il y avait tout de même des questions qui demeuraient sans réponse au moins un certain temps. Chaque année, le printemps amenait comme aujourd'hui, la semaine sainte précédée du dimanche des rameaux. On célébrait ce dimanche là le souvenir de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem comme on le fait encore aujourd'hui d'ailleurs. On sait qu'a cette occasion, les juifs avaient accueilli Jésus avec des palmes, des rameaux et des cris de triomphe:

"Hosanna au fils de David, Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux." Dans la semaine qui précédait ce dimanche, quand il arrivait un bon matin ou il y avait une "belle croute" bien dure sur la neige, c'était un plaisir d'aller dans le bois choisir de beaux rameaux de sapin bien verts et bien formés. En souvenir de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, on apportait ces rameaux à l'église et pendant la messe, le célébrant les bénissaient. On rapportait ces rameaux de l'église et on les disposait dans chaque pièce de la maison ainsi qu'a l'étable, après avoir enlevé ceux de l'année précédente, qui étaient séchés et jaunis, pour les bruler.

On nous disait que ces rameaux placés un peu partout dans la maison pouvaient nous préserver du malheur. Pour ma part, je voulais bien le croire mais je ne voyais pas bien comment des rameaux de sapin, même bénis pouvaient nous protéger. Par la suite, après avoir réfléchi, j'ai pensé que ces rameaux en qui nos parents semblaient placer leur confiance n'étaient pas par eux même une protection efficace contre les malheurs mais un signe de notre foi et de notre confiance dans le Seigneur qui nous aime et qui, seul, peut nous protéger. Les célébrations des jeudi et vendredi saint nous ont aussi impressionné dans notre jeune âge. Elles nous rappelaient l'institution de l'Eucharistie et la mort sur la croix de notre Sauveur. Les cloches de l'église se taisaient le jeudi saint et ne recommençaient à carillonner que le dimanche de Pâques pour annoncer la résurrection de Jésus-Christ. C'est ainsi que ça se passait quand nous étions jeunes.

Le savon du pays

Fin d'avril, la neige étant presque toute fondue, c'était le temps de faire bien des choses à l'extérieur. Comme par exemple, corder le bois de chauffage, nettoyer les alentours de la maison et des autres bâtiments, réparer les clotures etc., en attendant que la terre soit séchée et réchauffée pour les semences. Le mois d'avril était aussi le temps de faire le savon. Ce savon avait le nom de "savon du pays" ou encore "savon d'habitant", peut-être parce qu'il était fabriqué sur la ferme, avec des ingrédients surtout produits sur la ferme. Ces ingrédients c'était d'abord le gras des animaux qu'on avait abattus l'automne précédent et surtout celui du boeuf, qu'on avait conservé au froid tout l'hiver. Le deuxième c'était la cendre de bois franc comme l'érable et le merisier. On faisait bouillir une bonne quantité de cette cendre dans une grande bouilloire pleine d'eau pour en extraire la potasse. Quand l'ébullition avait assez duré, on laissait refroidir le tout et on coûlait cette solution pour garder seulement l'eau, c'était "la lessive". (Le mot est dans le dictionnaire) La cendre qui avait bouilli n'avait plus de valeur; on la jetais. Le troisième ingrédient nécessaire était le sel. On pouvait aussi ajouter une certaine quantité d'arcanson. (altération d'Arcanchon,.ou se fabriquait cette résine par distillation de la térébenthine) Ce n'était pas nécessaire à la composition du savon mais il en améliorait la qualité tout en augmentant la quantité. Tous les matériaux étant maintenant réunis, on peut procéder à la fabrication du savon. On verse dans la bouilloire un peu d'eau (contient 50 gal. et plus) avec la lessive et le gras. On chauffe le tout pour faire bouillir pendant un certain temps,

jusqu'a ce que le contenu de la bouilloire ait acquis une belle apparence savonneuse.C'est alors le moment d'ajouter l'arcanson et enfin le sel. On laisse mijoter encore quelques minutes et on laisse refroidir jusqu'au lendemain. C'est alors qu'on peut voir si notre savon est réussi. Ce qui, en fait, constitue le savon, c'est le gras bien cuit dans la lessive et monté sur le dessus de la bouilloire et refroidi. Le sel a servi à bien séparer ce gras devenu savon, du reste dans le fond de la bouilloire. Pour pouvoir juger de la qualité de notre savon, il faut une certaine expérience. Quand j'étais jeune, c'était ma mère qui, chaque printemps faisait le savon. c'est elle qui pouvait juger de la qualité de son savon. S'il était beau, on le séparait en petits morceaux d'environ 4 pouces et on l'étendais pour le faire sécher dans un endroit frais. Si le savon n'a pas l'apparence et la qualité désirée, il est possible de recommencer à le faire bouillir avec une autre dose de lessive et de sel. Si le premier essai n'est pas bien réussi, ordinairement la reprise donne un bon résultat. Quand ma mère a cessé de faire du savon, c'est moi qui a pris la relève. j'ai adopté sa méthode mais à ce moment là, la lessive de cendre de bois avait été remplacée par de la soude caustique qu'on pouvait se procurer dans le commerce. C'était plus rapide et plus efficace. Ordinairement, la quantité de savon qu'on pouvait fabriquer avec le gras dont on disposait, était suffisante pour l'année pour les différents usages auxquels il servait. On l'utilisait pour laver le linge dans la laveuse, pour laver la vaisselle après chaque repas, pour l'usage personnel etc. Pour les cultivateurs, chacun fabriquait son savon avec ce qu'il avait chez lui. Pour les journaliers, les marchands et enfin tous ceux qui ne pouvaient pas fabriquer leur savon,

il y avait toujours du "savon de magasin" qui sentait bon mais qui n'était pas plus efficace que le savon du pays. Les poudres à laver, les détergents et tous les produits de nettoyage qu'on peut se procurer aujourd'hui dans le commerce étaient alors très peu utilisés dans les campagnes.

Tondre les moutons

Le mois d'avril était aussi le temps de tondre les moutons. On saisissait le mouton pour l'empêcher de bouger. Pour le tondre, on se servait de ciseaux ordinaires de tailleur. La laine était ensuite lavée et préparée pour être cardée. Cette opération aurait pu se faire à la maison et de fait, dans le passé, cela s'est déja fait. C'était une opération longue car l'outil dont on se servait pour cela était manuel.Aussi loin dans le temps que je puis me souvenir, il y avait dans la paroisse de St-Antoine un moulin muni d'une cardeuse mécanique actionnée par un pouvoir d'eau d'une petite rivière. Le propriétaire de ce moulin était alors M. Joseph Méthot. Son fils, Armand lui a succédé par la suite et il a opéré le moulin pendant quelques années encore. Quand la laine était prête, on allait la porter au moulin de M.Méthot pour la faire carder. Elle ressortait de là en boudins légers de 3 pieds de long et d'un pouce de diamêtre, prête à être filée. Cette derniêre opération se faisait en hiver au moyen d'un rouet. La laine était employée soit à tisser de l'étoffe ou à tricoter des bas.

Quand arrive le mois de mai, la nature se réveille. Bientôt, après une bonne pluie, on voit verdir l'herbe dans les champs. Le temps est arrivé de laisser sortir les vaches. Chaque année c'est le même événement pour la première sortie.

Ces pauvres vaches, attachées par le cou depuis le début de novembre, sont folles de joie de pouvoir enfin sortir au soleil. Pendant quelques minutes, on les voit sauter et gambader . Cependant, elles manquent d'entrainement et leur gymnastique ne dure pas bien longtemps. Après une heure ou deux, , elles sont prêtes à retourner à leur place à l'étable. Cet exercice est assez long pour la première journée. Le lendemain, on les laisse sortir de nouveau mais déja, elles sont devenues plus sages.

Pour les moutons, c'est différent. Tout l'hiver ils ont joui d'une certaine liberté. A la porte de la bergerie, ils pouvaient sortir dans un petit enclos. Quand le temps est arrivé de se rendre au pâturage, ils sont bien contents tout de même, mais ils le manifestent moins que les vaches. Il est arrivé plus d'une fois qu'une brebis qui a eu deux petits n'en acceptait qu'un des deux. On comprend que celui qui était délaissé avait des problêmes pour survivre. Il en était réduit à voler pour gagner sa vie. Il ne réussissait pas souvent à en avoir assez. C'est pourquoi, deux ou trois fois par jour, on allait lui faire téter un biberon de lait de vache pour suppléer à son manque à gagner. Il a bientôt compris d'ou lui venait cette aubaine et il réussissait à sortir de l'enclos pour se rendre à la maison réclamer son biberon sur la galerie.

Le mois de mai, c'est aussi le temps des semences qui arrive bientôt. Il n'y a pas de date fixe pour commencer les semences. Après une bonne pluie suivie de belles journées ensoleillées, avec un temps assez chaud la terre se prépare assez vite.

Quand la terre est suffisemment sèche, c'est le temps de s'y mettre. On commence par les patates et le jardin. Il faut d'abord herser la terre pour l'ameublir et lui permettre de s'assécher plus en profondeur. Pour le jardin, on divisait une partie du terrain en plate-bandes ou l'on semait différents légumes comme les carottes, les bettes, la laitue, le persil, les oignons,les radis, les concombres, les melons, etc. Le blé-d'Inde et les citrouilles qui occupaient plus d'espace étaient cultivés à l'extérieur du jardin potager. La semence des patates se faisait à la main. Après avoir tracé les rangs, on plaçait les germes à la distance de 10 à 12 pouces dans les rangs et on les enterrait à la pioche. C'était un travail assez long. C'était ensuite le temps de semer l'avoine. La méthode pour le faire était tout à fait primitive. Mon père confectionnait un semoir qui consistait en un sac de jute muni d'une bandouillière dont un des bouts était attaché près de l'ouverture du sac et l'autre bout cousu au fond du sac. Pour maintenir son sac entr'ouvert afin d'y plonger la main droite pour prendre une poignée de grain et la semer à la volée, il le plaçait à sa gauche, la bandouillière étant passée sur l'épaule droite le tenait là, suspendu. Il mettait dans son semoir une certaine quantité de semence, disons peut-être 50 livres et il traversait son champ d'un pas mesuré et en cadence en semant son grain à la volée. (J'imagine comme le semeur de la parabole de l'évangile) Il ensemençait ainsi, en traversant son champ, une largeur d'environ 10 pieds.Rendu à l'autre bout du champ, il entreprenait en sens inverse, une autre largeur semblable. Quand il était de retour au point de départ, son sac était vidé ou presque. Il fallait donc le remplir et recommencer , encore et toujours, le même geste du semeur jusqu'a ce que la partie

du champ qu'il avait entrepris de semer ce jour là soit toute garnie de semence. Alors pour enterrer son grain, il attelait son cheval et son boeuf à une grosse herse à ressort et il la promenait sur son champ jusqu'a ce que tout son grain soit bien caché.

Quand mes études furent terminées, vers l'âge de 13 ou 14 ans, c'est moi qui avait la tâche de conduire les animaux qui trainaient la herse. Quand ce travail était terminé, mon père refaisait le même parcours mais en semant cette fois de la graine de mil et de trèfle en vue d'avoir du foin à récolter les années suivantes. Pour enterrer cette graine et aussi pour avoir un meilleur fini du terrain, il fallait maintenant passer une herse plus légère et enfin, un rouleau afin de bien tasser la terre.

Quand arrive le mois de juin, les semences sont très avancées sinon terminées. Dans notre pays, c'est la plus belle saison de l'année. C'est encore le printemps mais ce sera bientôt l'été. Les arbres fruitiers sont en fleurs ainsi que les lilas. Tous les oiseaux qui nous quittent à l'automne nous sont revenus. Tout respire la joie de vivre. On serait tenté de s'asseoir pour contempler cette belle nature que le Seigneur nous accorde chaque année, mais même si les semences sont terminées, le travail ne manque pas. C'est maintenant le temps de faire différents travaux d'entretien et de réparation aux bâtiments et à la cloture. Tout ce qui a été semé est levé et pousse, mais en même temps, les mauvaises herbes aussi poussent.

Il faut donc sarcler le jardin et les patates. Il y a aussi les "bêtes à patates" qui sont arrivées et qui se multiplient à une vitesse étonnante si on les laisse faire. Il faut donc essayer de les controler en arrosant les patates avec du poison.

Il y a ensuite le temps des foins qui approche. Dans les années dont je parle ici, le temps des foins ne commençait pas avant les premiers jours de juillet et même pour plusieurs, ce n'était pas avant le 15 juillet. A cette date, le foin était plus facile à faire sécher. Par contre il avait perdu beaucoup de ses bonnes qualités. Pour plusieurs cultivateurs, les seules opérations pour faire le foin c'était de le faucher et de le laisser étendu sur le champ jusqu'a ce qu'il soit assez séché pour l'engranger. Passé le 15 juillet, le foin est près de la maturité et il sèche vite s'il ne pleut pas. S'il pleut après que le foin a séché, mais avant qu'on ait eu le temps de l'engranger, il perd encore de la valeur. Il va sécher de nouveau quand le soleil sera revenu mais cette fois, il sera tout jauni et les pauvres vaches qui n'auront que ça à manger l'hiver qui vient, sont bien à plaindre. Mon père avait l'habitude de commencer la récolte du foin au début de juillet. La première faucheuse qu'il s'était procurée et que j'ai connue était pour un seul cheval avec une faux de 3 pieds. Ce n'était pas aussi rapide que les faucheuses motorisées modernes, mais c'était déja une grosse amélioration sur la petite faux manuelle qui était en usage avant l'invention de la faucheuse. Donc, par un beau matin du début de juillet, mon père attelait son cheval à sa faucheuse et fauchait une pièce de foin.

Quand le foin avait commencé à sécher, il le ramassait pour le mettre en petite meule qu'on appelait "veillote". (ce mot n'est pas au Larousse) (On retrouve ce mot dans l'encyclopédie universelle illustrée: Veillotte, n.f., petit tas de foin.)
On le laisse ainsi pendant 5 ou 6 jours et s'il ne pleuvait pas pendant ce temps, on pouvait entrer dans la grange un foin de très bonne qualité. Par contre, s'il pleuvait beaucoup, on risquait de trouver nos veillotes plus ou moins mouillées selon la quantité plus ou moins grande d'eau tombée.

Dans ce cas, il fallait défaire les veillotes et étendre le foin au soleil pour le faire sécher. Ce foin avait subi un certain dommage mais moins que celui qui serait demeuré longtemps exposé au soleil et à la pluie avant d'être séché définitivement. Le temps des foins durait de 3 à 5 semaines selon la température plus ou moins favorable. Dans le mois d'aout, c'était le début de la récolte de grain qui se continuait jusqu'en septembre. Ensuite, c'était les patates qu'il fallait arracher et vendre le plus souvent à des journaliers du village ou des fonds.

Le mois d'août était aussi le temps, surtout pour les enfants, d'aller cueillir des bleuets, des framboises, des cerises et des mûres (ronces). C'était le plaisir de la fin de l'été.

Il y a deux cultures dont je n'ai pas encore parlé et qui se pratiquaient dans ces années; ce sont le sarrasin et le lin. Le sarrasin n'est pas une céréale mais il se cultivait comme une céréale. Il était semé tard au printemps, c'est à dire vers le 10 ou le 15 juin si on voulait obtenir un bon rendement à la récolte. C'est une plante à croissance rapide et qui fait des fleurs en abondance à la fin de juillet et au début d'août. Si la floraison arrivait dans une période de grosse chaleur de juillet, on risquait un rendement faible car la trop forte chaleur du jour et des nuits chaudes nuisait à la pollennisation des fleurs et de ce fait, diminuait de beaucoup le rendement. C'est pourquoi on semait tard.

Le grain de sarrasin, récolté en septembre, servait en partie à faire de la farine avec laquelle ma mère faisait la fameuse galette qu'on appréciait beaucoup, surtout nous, les enfants. Pour obtenir cette farine, on portait notre sarrasin au "moulin à farine" de M. Beaudet dans les fonds. Ce moulin était mû par l'eau comme beaucoup d'autres qui existaient autrefois dans les campagnes. Il était outillé pour moudre le grain destiné a nourrir les animaux, mais aussi pour séparer la farine du son dans le cas du blé et du sarrasin qu'on voulait utiliser pour la maison. La balance du sarrasin dont on avait pas besoin pour la farine , servait à l'alimentation des animaux, surtout des porcs.

Quant au lin, c'est une plante à fibre textile avec laquelle on fabriquait la toile qui servait autrefois à divers usages dans les campagnes. Une jeune fille à qui sa mère pouvait donner, quand elle se mariait, un coffre d'espérance qui contenait entr'autres, quelques rouleaux de belle toile de lin, était bien contente de ce trésor. Mais pour en arriver là, il fallait beaucoup de travail artisanal, plusieurs opérations que je vais essayer de décrire brièvement.

Attention Plusieurs mots que j'aurai à employer dans la description du travail du lin et de la confection de la toile, ne sont plus d'usage courant aujourd'hui quoique bien français quand même. Des mots comme javelle, fléau, filasse, étoupe, ourdir, chaine, paillasse, sont au dictionnaire avec la définition qui nous en fait comprendre l'usage. Le mot séran n'y est pas, mais le verbe sérancer y est. Le mot braye et le verbe brayer n'y sont pas non plus mais sont surement une déformation du verbe broyer.

Il fallait évidemment commencer par semer le lin et le récolter quand il était mûr. Pour le récolter, il fallait l'arracher et non le couper. Il était ensuite étendu en javelle sur le champ et laissé là pendant plusieurs jours exposé à toutes les températures. Une températurè désirable consistait en une pluie passagère et plutot faible en alternance avec de belles journées ensoleillées. Pendant ces jours, il fallait le tourner au moins une fois pour qu'il subisse l'effet du soleil des deux côtés. Quand le lin était bien sec, on le liait en grosses gerbes et on l'entrait dans la grange pour le battre c'est à dire pour séparer la graine de la tige. Cette opération devait se faire à l'ancienne manière avec un outil bien connu de nos aieux et qui portait le nom de fléau. Le lin ne devait pas être battu à la batteuse comme on le fait pour l'avoine

ou autre céréale, afin de ne pas briser les tiges. Le battage se faisait dans la grange. Une grosse gerbe était déliée et étendue en bon ordre dans la batterie; toutes les têtes de tige devaient se trouver ensemble du même côté. Alors, le batteur qui savait manier le fléau frappait à coups redoublés sur toutes les têtes de tige jusqu'a ce que toute la graine soit bien détachée de la tige. On refaisait alors les gerbes en attendant le jour ou on "brayera" le lin. Ce jour arrivait fin octobre, début novembre. Pour cette opération, il fallait que certaines conditions indispensables soient réunies. Autant que possible, une belle journée d'automne ensoleillée et calme, un endroit abrité du vent par exemple, dans un bois touffu. Il fallait regrouper une dizaine de personnes , hommes ou femmes, capables de manier l'outil qu'on appelait une "braye" et qui servait à "brayer" le lin. (broyer le lin) Pour le brayage, le lin devait être très sec; il fallait qu'il soit chauffé au dessus d'un feu assez ardent mais sans grandes flammes pour ne pas enflammer le lin étalé au dessus sur des perches tendues 4 pieds plus haut.

Pour maintenir ces perches à cette hauteur, il y avait des piquets (pieux) plantés dans le sol et reliés ensemble par des traverses sur lesquelles reposaient les perches destinées à recevoir le lin. Une personne était préposée à la surveillance du lin qui était ainsi exposé à la chaleur du feu. Un autre voyait à ce que le feu demeure constant, ni trop fort, ni trop faible. Les autres personnes ont à opérer chacune une braye. Quand une partie du lin semble assez sec, la personne préposée à la surveillance distribue une bonne poignée de tiges à ceux qui vont brayer.

Ensuite, elle remplace sur le feu, le lin qui vient de quitter, par une autre quantité égale de lin à sécher. Il s'établit ainsi une rotation entre le lin qu'on est à brayer et le lin qui sèche, et c'est ainsi toute la journée ou jusqu' a ce que tout le lin soit brayé. On appelait ça une "corvée". Ceux de nos voisins qui sont venus travailler avec nous s'attendent qu'on leur rende la pareille un autre jour et c'est ainsi jusqu'a ce que tout le lin du voisinage soit brayé. Cette entr'aide n'a pas couté un sou à personne. Le lin ainsi brayé est devenu de la filasse. Cette filasse n'était pas encore prête à être filée. Elle avait encore une opération à subir afin de la nettoyer complètement de ses impuretés. C'est l'écorce de la tige du lin qui donne la filasse. Le brayage cassait, décollait et enlevait le centre de la tige pour laisser seulement la partie utile. Pour terminer la préparation de la filasse, il fallait la peigner. Pour cette opération, il y avait un gros peigne en bois qu'on nommait un séran. C'était un peigne de fabrication artisanale qui consistait en un bout de madrier de bois solide de 6 pouces de largeur par 2 pieds de long; dans lequel était planté toute une série de dents de bois très dur, d'environ 4 pouces de long et de un quart de pouce de diamètre et à une distance l'un de l'autre d'un pouce et demi en tous sens. Pour peigner (ou sérancer) la filasse, on tenait le séran solidement d'une main et de l'autre, on lui passait dans les dents à plusieurs reprises, une poignée de filasse. Après cette opération, la poignée de filasse était devenue une belle couette de beaux cheveux blonds et très fins. On disait qu'elle était serancée. Elle était prête à être filée au rouet. Ce traitement avait enlevé quelque chose à la filasse; ce quelque chose était l'étoupe.

Pendant l'hiver, les femmes filaient au rouet la filasse et l'étoupe et en tissaient de la toile. Le fil obtenu de la filasse était le meilleur et servait à ourdir la chaine. Quant au fil provenant de l'étoupe et qui était de moins bonne qualité, il était utilisé pour la trame. Tous les outils dont on se servait pour fabriquer la toile de lin étaient de fabrication artisanale à l'exception du rouet qui était de fabrication industrielle. La toile nouvellement tissée était un peu rugueuse et de couleur foncée. La lessive qu'on lui faisait subir pour la blanchir et l'adoucir l'améliorait un peu, mais c'était surtout par l'usage qu'on en faisait et les lessives suivantes qu'on parvenait à en faire une belle toile blanche et douce. La toile était employée à divers usages. La toile neuve servait surtout à confectionner des paillasses. C'était souvent le premier usage qu'on en faisait. Il n'y avait pas alors de beaux matelas comme on en voit partout aujourd'hui, mais une bonne paillasse bien gonflée de paille sèche et fraiche, nous faisait un lit confortable. Quand il se trouvait parfois jusqu'a 15 personnes à coucher tous les soirs, ça prenait plusieurs paillasses. Quand une paillasse avait servi quelques mois, il fallait remplacer la paille qui était toute cassée et tassée, par de la paille fraiche.

C'était l'occasion de passer la toile de la paillasse à la lessive. D'une lessive à l'autre, la toile s'améliorait, devenait plus douce. Alors on pouvait en faire des serviettes, des linges à vaisselle ou tout autre usage domestique. La très vieille toile, devenue bien souple, blanche et douce était le matériel idéal pour des pansements en cas de blessures petites ou importantes.

L'automne était aussi le temps des labours. Les tracteurs n'étaient pas encore connus dans nos régions au début du siècle. Le labour se faisait à la petite charrue à deux mancherons, tirée par deux chevaux et dirigée par un homme qui suivait la charrue en tenant les mancherons. Pour un apprenti, c'était un travail très difficile, très laborieux, mais quand un jeune avait réussi à trouver l'équilibre sur les mancherons, la tâche devenait beaucoup plus facile. Labourer un arpent carré par jour représentait une marche de plusieurs milles. C'était une bonne journée. Après les labours, c'était le temps de nettoyer les fossés et les rigoles pour un bon égouttement.

Au mois de novembre, les jours ensoleillés devenaient rares et de plus en plus courts. Le temps refroidissait sérieusement et bientot la terre allait geler. Le temps était arrivé d'entrer les animaux à l'étable pour l'hiver. Entre le 8 et le 15 novembre, d'habitude la terre gèle. Ceux qui n'ont pas terminé leurs labours, il est maintenant trop tard pour le faire. C'est maintenant le temps d'aller bucher le bois. Quand il y aura assez de neige, on pourra le transporter en sleigh près des bâtiments pour le débiter en bois de chauffage ou en bois de 4 pieds pour le sapin et l'épinette à être vendus en bois de pulpe.

Vers le 15 décembre, c'était le temps des boucheries. Chaque année, vers cette date, il fallait tuer un porc gras et un jeune boeuf qu'on avait engraissé en lui donnant une plus grosse ration de grain depuis le début de novembre. A cette date, le grand froid de l'hiver étant arrivé, il était possible de congeler cette viande pour tout l'hiver.

Pour la viande de porc qui était constituée d'une bonne épaisseur de gras immédiatement en dessous de la peau, cette partie qu'on nommait le lard était séparée du reste de la viande et séparée en morceaux de 4 à 5 pouces carrés et déposée dans un saloir avec beaucoup de sel et une bonne saumure qui cachait complètement le lard. C'était le lard salé qui était gardé ainsi dans le sel pour l'été suivant. La partie maigre de la viande de porc était congelée comme la viande de boeuf pour être consommée pendant l'hiver.

Maintenant c'est le temps des fêtes qui approche. On a hâte à Noel, la messe de minuit, la crèche, l'enfant-Jésus, les beaux cantiques de Noel. Ensuite, c'est le jour de l'An, la bénédiction paternelle, les souhaits de bonne et heureuse année et les jours suivants, les visites, les réceptions chez nous et chez les oncles Edmond, Honoré et Napoléon qui habitaient comme nous le rang de la Plaine.

Pour ce qui est du travail sur la ferme, les mois d'hiver étaient un peu un temps de relâche. Il y avait toujours le bois de chauffage à débiter, le train de l'étable à faire et le chemin d'hiver à entretenir mais ces différents travaux laissaient aux cultivateurs un peu de temps libre. Pendant les longues veillées d'hiver, les amateurs de cartes en profitaient pour se rassembler, pour jouer quelques parties de 4-7. La soirée débutait toujours par quelques commentaires sur les derniers événements de la paroisse ou du pays, sur la température ou différents sujets d'actualité mais le but de la rencontre c'était la partie de cartes. Si le nombre de joueurs ne dépassaient pas 6 ou 7, on plaçait une seule table et 4 joueurs s'y installaient

mais si le nombre de joueurs était plus grand, il fallait ajouter une ou des tables additionnelles selon le besoin. Le quatre-sept se jouait à quatre soit deux contre deux partenaires. Une partie se terminera par la victoire d'un duo. Les perdants quittent la table et sont remplacés par un autre duo. La veillée se déroulait ainsi de 7 heures à 10H30 environ, à la lumière d'une ou deux petites lampes à l'huile et dans la fumée de pipe des fumeurs. Le plus grand plaisir de ces parties de cartes n'était pas nécessairement d'accumuler des victoires , mais consistait surtout à faire faire des "chiennes" aux adversaires tout en évitant autant que possible d'en faire soi-même. Tout le piquant du jeu est là.

Pour ceux qui ne connaissent pas les règles de ce jeu, je vais expliquer sommairement en quoi consiste le fait de faire une chienne. Disons d'abord qu'une brasse comportait 8 levées et 11 points que se partageaient les adversaires en présence. Ce qui déterminait le nombre de points , c'était le nombre de bonnes cartes que contenaient les levées de chacun. Les cartes qui permettaient de compter des points étaient les as, les rois, les dames, les valets , les 9 et les 10. Il y avait aussi dans le jeu, les 7 et les 8. C'était les basses et elles n'avaient pas de valeur pour les points. Les as donnaient chacun un point . Les rois, les dames, les valets, les 10 et les 9 donnaient un point quand il y en avait trois dans une levée. Si au cours d'un jeu, un duo ne faisait qu'une levée et que dans cette levée, il ne se trouvait pas d'as ni le nombre voulu de bonnes cartes, il n'y avait pas de point; et c'était ça, une chienne. je n'ai jamais compris pourquoi cette chose est tellement comique. C'est peut-être parce que je ne suis pas un véritable amateur du jeu de cartes?

Quand cet événement tant recherché et tant attendu par mes adversaires, se produit, c'est une explosion de rires de la part de ceux qui en sont les témoins et c'est moi qui suis la risée des autres, en attendant que l'occasion se présente pour moi de prendre ma revanche. Alors, j'aurai les rieurs de mon côté.

Pour les femmes, l'hiver c'est le temps de filer la laine et la filasse, pour ensuite monter le métier à tisser l'étoffe et la toile. C'est aussi le temps de faire de la couture, du tricot et autres travaux d'artisanat. Un autre genre de travail qu'il fallait faire pendant l'hiver et même pendant toute l'année, c'était d'aller puiser de l'eau du puits pour l'apporter à la maison. On se servait pour cela, d'un crochet de bois assez long pour atteindre l'eau au fond du puits avec une chaudière. Le puits était situé à 50 pieds de la maison. Il y avait là dans un appartement non chauffé un baril d'environ trente gallons qu'on emplissait d'eau quand il faisait beau pour en avoir une provision dans les jours de tempête. En 1915, la vieille maison a été remplacée par une neuve et à cette occasion, mon père a installé dans la maison une pompe à bras qui allait chercher l'eau du puits par un tuyau et la corvée de l'eau a été finie.

Si vous m'avez suivi jusqu'ici, nous avons fait ensemble le tour de l'année d'une famille de cultivateur au début du siècle. C'est en se rappelant toutes ces choses que l'on peut réaliser combien le changement a été important et rapide. En moins d'un siècle, dans le monde agricole du Québec, les changements ont été plus importants que depuis le début de la colonie soit pendant les trois siècles précédents.

Seigneur, je suis tout petit.
Je n'ai rien d'un puissant ou d'un important.
Je n'ai jamais paru à la radio,
a la t.v. ou dans les journeaux.
Et les gens me trouvent bien ordinaire.
Mais je t'aime Seigneur,
et dans le silence de mon coeur
je veux te prier encore aujourd'hui.
Je sais que tu es toujours là, prêt à m'écouter.
Je sais aussi tous les secrets que tu m'as révélés.
Au coeur de mon coeur, du coeur de ton coeur,
Pour toi, je suis extraordinaire
Ne me laisse pas, avec toi, je suis bien.

(Extrait du livre: C'est bon la vie, par Jules Beaulac)

Mon secret

A vrai dire, ce n'est pas vraiment un secret mais voici pourquoi j'emploie ce mot. Au temps ou je faisais encore partie de la chorale de St-Antoine, nous avions un excellent organiste du nom de Gaston Dubé. Il était célibataire. Il demeurait à Québec et il était professeur de musique à l'Université. Il était très fidèle au rendez-vous pour les messes dominicales ainsi que pour les exercices de la chorale, un soir par semaine, mais sa santé n'était pas parfaite. Un jour, on a appris qu'il était atteint d'un cancer. Avant de savoir qu'il avait un cancer, il a commencé à ressentir certains malaises et cela l'inquiétait. Il me regardait et admirait ma bonne santé apparente, malgré mon âge relativement avancé. Un jour, il m'a demandé mon secret. Je ne m'attendais pas à cette question ! Je n'avais pas de réponse de prête; en riant, je lui ai donné une réponse évasive, je lui ai dit:

Mon secret c'est la bonne nourriture, je mange du yogourt et de la compote de citrouille. J'ai eu l'impression qu'il prenait ma réponse au sérieux, mais je n'ai pas su s'il avait essayé ma recette. De toute façon, il nous a quitté pour prendre une période de repos. Nous avons appris par la suite qu'il avait un cancer et nous ne l'avons plus revu à St-Antoine. Il est décédé après quelques mois de maladie, vers l'âge de 60 ans.

La question qu'il m'a posé au début de sa maladie, au sujet de mon apparence de bonne santé et de mon secret m'a porté à réfléchir et le fruit de ma réflexion peut se résumer en une phrase assez courte, la voici: "Je crois fermement que Dieu m'aime" En effet, je suis absolument certain que Dieu m'aime d'un amour infini et ce qui est vrai pour moi l'est aussi pour tous les êtres humains. Oui, Dieu m'aime tel que je suis , malgré mon indignité, malgré mes offenses, mes misères, mes distractions, même si je l'oublie pour lui préférer d'autres personnes ou des biens matériels. Dieu m'a créé par amour et il me maintient dans la vie toujours par amour. Tout ce qui m'arrive dans la vie de la terre est voulu ou permis par Lui pour mon bonheur relatif ici bas et en vue de mon bonheur éternel et absolu dans la vraie vie. Je puis donc être assuré de mon salut si seulement je veux bien tendre la main pour saisir le plus beau des cadeaux qu'Il m'offre tout à fait gratuitement. J'entends par là que je dois premièrement compter sur son infinie miséricorde pour obtenir le pardon de mes péchés et deuxièmement, m'abandonner à Lui absolument pour la conduite de ma vie afin d'en arriver à faire sa volonté en toute chose. Il est généralement reconnu que tout le monde cherche le bonheur mais chacun le cherche à sa manière

et pas toujours là ou il se trouve. On le cherche dans les biens matériels, l'argent, la gloire, le plaisir des sens, le sexe, la drogue, l'alcool, etc. On peut penser un moment pouvoir le saisir mais il nous échappe toujours. Il faut bien admettre que le bonheur parfait et durable n'existe pas sur la terre. Mais celui qui croit en Dieu, qui met sa confiance en sa bonté, son amour et sa miséricorde, qui espère la vie éternelle, ne peut pas ne pas être, au moins, relativement heureux, même s'il est sujet aux souffrances de la vie.

Un rêve devenu réalité

Quand j'étais jeune, je voyais des vieux et des vieilles qui après une vie de dur labeur, avaient pris leurs retraites et demeuraient au village. Étant près de l'église, ils pouvaient assister à la messe sur semaine tous les jours. Plusieurs le faisaient. Ces gens me paraissaient heureux. Ils n'avaient plus à travailler pour gagner leur vie et élever leur famille. C'était des rentiers. Moi je les observais et je rêvais au jour ou je pourrais à mon tour faire comme eux. Évidemment, je ne voyais qu'un côté de la médaille car ces vieux pour la plupart n'étaient pas très riches. Pour certains, d'entr'eux, c'était presque la mendicité. Dans le temps, les pensions de vieillesse n'existaient pas. S'ils ne travaillaient plus, c'est parce qu'ils n'en avaient plus la force. Ils avaient pour vivre leur vieillesse une petite maison payée, un petit jardin et les intérêts d'un petit capital amassé à force d'économie pendant leur vie active. Il ne fallait pas entamer ce petit capital, car alors les intérêts qu'il rapportait auraient diminué. En peu de temps, on se serait retrouvé sans aucun revenu. Aujourd'hui la situation des personnes âgées est bien différente.

Nous avons la pension de vieillesse à laquelle tout le monde a droit à 65 ans. Il y a en plus le supplément de revenu garanti pour ceux qui ne sont pas riches et le régime des rentes du Québec ou du Canada pour ceux qui y ont contribué. Actuellement, Germaine et moi avons droit à tout cela et c'est ce qui fait que mon rève a pu se réaliser. Financièrement, nous sommes parfaitement à l'aise, à la condition toutefois d'être modérés dans notre train de vie. Nous avons une maison payée, nous ne buvons pas, nous ne fumons pas, nous ne faisons pas de grands voyages. Nous vivons aux dépens du gouvernement, c'est à dire aux dépens des payeurs de taxes et d'impots. Nous n'avons pas pour autant l'impression de manger le pain que nous n'avons pas gagné. Nos enfants que nous avons élevé dans un temps ou l'argent était plus rare, payent aujourd'hui des impots sur le revenu pour un montant total beaucoup plus élevé que ce que nous touchons en pension de vieillesse. Quand nous serons partis et que nos enfants seront vieux à leur tour, espérons qu'il y aura encore des payeurs d'impot pour que le gouvernement puisse continuer à payer les pensions de vieillesse

La foi et la pratique religieuse
du début du siècle jusqu'à nos jours
(L'évolution)

Depuis le début du siècle, l'évolution a été rapide et les changements très importants dans ce domaine. En racontant mes souvenirs et en décrivant mes observations sur ce qui se passe aujourd'hui, je ne veux pas porter de jugement sur la génération qui nous a précédé; pas plus que sur la génération actuelle. Je veux simplement raconter ce que j'ai vu ou entendu raconter par les vieux d'autrefois

en comparant avec ce qu'on voit aujourd'hui. Pour ce qui est de la foi et de la pratique religieuse, c'est peut-être dans les campagnes que le changement a été le plus grand. Ce que l'on pouvait observer, au moins à St-Antoine, jusqu'aux années 50 à 60 c'est que tout le monde ou presque, allait à la messe régulièrement le dimanche et les fêtes d'obligation. IL est arrivé, mais très rarement, que quelqu'un abandonne cette pratique, mais alors c'était un scandale dans la paroisse. Celui qui se rendait coupable de cette omission était vu comme un renégat. Il faut dire que tous les gens de la paroisse se connaissaient car la population était relativement stable. Le point de rencontre général et hebdomadaire c'était l'église et le perron de l'église après la messe du dimanche. Dans l'église, chacun avait son banc et quand un banc était vide un certain dimanche, il était facile d'identifier les absents. Il fallait une raison grave pour manquer la messe. Pour la majorité, c'était une question de conscience, mais il y avait aussi une certaine contrainte sociale. Si quelqu'un manquait trop souvent la messe sans raison suffisante, tout le monde pouvait le remarquer.

Cela pourrait signifier que pour certains, la foi était plus apparente que réelle. Aujourd'hui, cette contrainte sociale n'existe plus. Chacun agit à sa guise et si quelqu'un va à la messe régulièrement, il est permis de penser que c'est parce qu'il y croit. Mais si l'assistance à la messe est un indice de foi et d'amour de Dieu,

ce n'est pas le seul commandement à observer. Jésus nous dit: Aimez vous les uns les autres comme je vous aime. Et aussi, ce que vous faites au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous le faites. Le grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain est pour tous les temps et pour tout le monde. Ce qui change peut-être, c'est la façon de l'observer. Pour ce qui est de la participation aux messes dominicales, il est bien évident qu'elle n'est plus ce qu'elle était, mais pour ce qui est de la charité envers le prochain, on ne peut pas dire qu'elle a tellement baissé. Sur certains points, on pourrait presque dire qu'il y a eu amélioration.

Autrefois, le monde jugeait sévèrement les pécheurs; aujourd'hui on semble croire qu'il n'y a plus de péché. Est-ce réellement une amélioration? Est-ce qu'on est passé d'une sévérité exagérée à une permissivité trop grande? Il y a aussi l'entraide qui a toujours existée et qui existe encore. Si quelqu'un se trouve en difficulté à cause de la maladie, d'un incendie ou de toute autre cause, les gens du voisinage ou même de toute la paroisse si nécessaire, s'empressent de faire quelque chose pour lui aider. Cette coutume était mieux observée autrefois, non pas parce que les gens étaient plus charitables, mais parce que tous les gens de la paroisse se connaissaient et formaient comme une grande famille.

Aujourd'hui, il y a dans la paroisse beaucoup d'étrangers arrivés depuis quelques années. Parmi ceux là, il s'en trouve qui ne se mêlent pas facilement aux anciens. Malgré tout, l'entraide existe encore. Il existe dans la paroisse un comité d'accueil des nouveaux arrivants.

Tous les deux ans, ce comité organise une réception pour accueillir les nouveaux arrivants des deux dernières années. C'est une activité qui semble bien appréciée par plusieurs de ceux là qui viennent habiter ici. En plus de l'assistance à la messe et de la charité envers le prochain, il y a d'autres domaines ou il s'est produit beaucoup de changement. La radio et surtout la télévision ont eu une grande influence sur les idées et le comportement de tout le monde, surtout sur les jeunes. La plus grande partie des émissions de télévision ainsi que la publicité commerciale qui les accompagnent et dont on nous inonde, tout cela devient une invitation à chercher le bonheur là ou il ne se trouve pas. Il ne faut pas être surpris après cela de voir tant de gens s'adonner à l'amour libre et au concubinage. On cherche le bonheur dans toutes les jouissances malsaines que nous offrent ceux qui veulent s'enrichir par les commerces de la drogue, de la pornographie, de la prostitution etc. Il y a aussi le fait que depuis 1960, le système scolaire de la province a été complètement transformé. Les différents changements survenus, et que je n'ai pas la compétence d'analyser, ont eu leurs bons côtés par le fait que les jeunes sont plus scolarisés. Cependant, si on en juge par les résultats, on peut penser que cela n'a pas été suffisant pour empêcher la vague de relâchement dans les moeurs qui balaie la province et qui menace de détruire le peuple canadien-français. Il faut dire que ce phénomène n'est pas particulier à la province de Québec. Au contraire, en apparence il s'étend à toute l'Amérique et même à l'Europe.

Ne désespérons pas.
<u>Le Seigneur est toujours là.</u>

Table des matières (deuxième partie)

Souvenirs - Présentation

Il y a déja quelques années, à l'occasion du jour de l'An, Madeleine m'a fait un cadeau. Ce cadeau c'était un livre à écrire. Elle me demandait d'écrire mes souvenirs, les souvenirs de toute ma vie!

Je ne suis pas un écrivain mais je n'ai pas pu lui refuser. Je n'étais pas bien préparé; je n'avais pas de notes pour les dates et le déroulement des principaux événements de ma vie. (Je devrais dire de notre vie)

Je n'avais que des souvenirs. Certains souvenirs étaient assez précis mais pour d'autres, c'était incomplet et plutôt vague. Tout de même, je me suis mis à l'oeuvre et j'ai réussi à griffonner plusieurs pages. Cependant, il restait plusieurs pages blanches .

Avec les années, j'aurais peut-être eu l'occasion d'en barbouiller encore mais pendant le remue-ménage du déménagement, (février 1995) Madeleine l'a vu, Je lui ai remis et elle l'a emporté. Cet été, c'est Antoine qui, à son tour, m'a suggéré d'écrire mes mémoires.

Je n'ai pas l'intention de reprendre le récit de ma vie depuis le début. Je risquerais peut-être de me contredire car ma mémoire n'est pas garantie.Je ne me souviens pas quel est le dernier épisode que j'ai raconté dans le livre de Madeleine mais je pense que je vais commencer ce deuxième livre en racontant les événements de l'automne 1965.

Les dernières années à la Plaine

A l'automne 1965, j'avais 58 ans. Plusieurs de nos enfants avaient quitté la maison paternelle.

Antoine était marié et travaillait à Beauport.

Gilles était secrétaire à l'école d'agriculture de Sainte-Croix.

Madeleine et Annette nous avaient aussi quitté pour le couvent .

Jean enseignait à Montréal.

Pierre, Dominique, Edmond, Hilaire et Bibiane étaient encore aux études, je crois.

Laurent était à la maison et travaillait sur la ferme. Notre projet commun était de le voir devenir propriétaire de la ferme dans un avenir indéterminé. Paulin avait 6 ans et n'allait pas encore à l'école. Si je me souviens bien, c'était notre situation à l'automne 1965.

Donc, au début de décembre, c'était le temps d'aller au bois pour faire le bois de chauffage. C'était plus tard que d'habitude parce que le mois de novembre avait été employé à ce qu'on appelait alors "les travaux d'hiver". C'étaient des travaux manuels de voirie payés par le gouvernement dans le but de permettre à des cultivateurs pauvres ou à des journaliers en chomage de gagner un peu d'argent. Ces travaux auraient pu être exécutés plus rapidement et à un coût inférieur par des machines.

Donc, à l'automne 1965, dans la route qui va du Rang de la Plaine au "bordeleau", il y a un ponceau qui avait un besoin urgent d'être refait. Le ruisseau sur lequel était situé le ponceau n'était pas très gros mais profond, de sorte que pour poser un tuyau de tôle ondulée dans le fond, il fallait remuer une bonne quantité de terre.

Avec une pelle mécanique ou encore une pépine, la chose aurait été facile et rapide, mais avec une équipe d'hommes travaillant chacun avec une petite.pelle, cela a pris du temps. J'ai eu la tâche de surveiller les travaux et de marquer le temps des hommes. Il a donc fallu que le sois présent là pendant toute la durée des travaux. Cela a pris une bonne partie du mois de novembre et quelques jours du mois de décembre.

Quand ce travail a été terminé, Laurent et moi nous sommes allé au bois pour faire le bois de chauffage. Le premier arbre que nous avons abattu était une épinette à l'entrée du bois et par conséquent, garnie de grosses branches d'un côté seulement. Elle était endommagée par le vent mais elle n'était pas complètement cassée. Elle est demeurée accrochée aux arbres voisins par les branches. Après l'avoir sciée du pied, nous avons réussi à la décrocher de sa mauvaise posture mais en tombant, ses grosses branches ont agi comme des ressorts et lui ont donné un mouvement imprévu de côté de sorte que je n'ai pas eu le temps de m'éloigner.

Le pied de l'arbre m'a frappé la jambe et j'ai eu la jambe cassée. Heureusement que je n'étais pas seul. Laurent m'a aidé à me lever et m'a fait monter dans la remorque du tracteur.

De retour à la maison, Germaine à téléphoné à Gilles qui s'est empressé de venir à mon secours. Il m'a amené à l'hopital Saint-Sacrement. Un médecin m'a examiné la jambe et à constaté une double cassure. Il m'a fait un plâtre et m'a renvoyé à la maison avec une béquille. Il m'a fallu passer une grande partie de l'hiver à la maison.

Laurent s'est trouvé seul en charge de l'étable et du bois. Quant à moi, je me trouvais bien inutile. Paulin m'a tenu compagnie et m'a enseigné le jeu d'échecs. Lui même l'avait appris de ses grands frères Pierre et Dominique qui eux, l'avaient appris chez les Pères du Sacré-Coeur, je crois. Le jeu d'échecs avec Paulin a contribué à me distraire et à me faire un peu oublier de m'inquiéter du fait que Laurent était seul à la besogne.

Pendant que j'étais confiné à la maison, le gérant de la coopérative de St-Apollinaire est venu me voir et me parler des problèmes de la coopérative. Il m'a dit entr'autres choses que les directeurs (lire administrateurs) de la coopérative voulaient travailler à augmenter le nombre des membres dans les paroisses voisines de St-Apollinaire, c'est à dire St-Antoine, Issoudun et St-Flavien.

Pour cela, ils songeaient à engager un propagandiste pour s'occuper du recrutement et de la vente des moulées et autres produits. Il ne m'a pas demandé si je serais intéressé à prendre ce travail mais après sa visite, je me suis demandé pourquoi il était venu me voir. Est-ce qu'il pensait que ce travail pouvait m'intéresser?

Il me connaissait depuis quelques années; je faisais partie du bureau de direction (conseil d'administration) de la coopérative quand elle avait dû remplacer son premier gérant qui n'avait pas donné un bon service.

Après réflexion, j'ai pensé que je pourrais occuper cette fonction tout en aidant encore un peu Laurent qui projetait de devenir propriétaire de la ferme avant longtemps. J'ai donc écrit au bureau de direction de la coopérative pour offrir mes services.

On m'a répondu que pour le moment, on avait quelqu'un à l'essai mais qu'on retenait mon nom au cas ou le premier ne ferait pas l'affaire ou n'aimerait pas continuer. Le propagandiste à l'essai était un cultivateur de St-Flavien qui faisait partie du bureau de direction quand la décision à été prise d'engager quelqu'un. C'était un beau parleur qui pensait trouver là une bonne occasion de changer de métier. Après un essai de trois semaines, il à renoncé à continuer. Il était rebuté complètement.

C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'essayer à mon tour. J'ai donc commencé mon service à la coopérative à la fin de l'été 1966. Mon travail consistant à visiter tous les clients, membres ou non-membres, chaque semaine dans les paroisses de St-Antoine, Issoudun et St-Flavien pour prendre leurs commandes ou parfois faire de la collection.

Le mercredi, j'allais à St-Flavien. Les jeudis et vendredis, je visitais les clients de St-Antoine et Issoudun. Le travail des mercredi, jeudi et vendredi était facile et intéressant. J'avais affaire à des clients fidèles à condition toutefois de bien les servir. Si le service laissait à désirer de la part des livreurs ou de la qualité des produits, c'est moi qui recevait les plaintes. La coopérative s'occupait aussi d'expédier des animaux (boeuf ou porc) aux abattoirs de la "Fédérée", par consignation. Quand le rapport de l'abattoir arrivait avec le paiement, j'avais à distribuer cet argent aux cultivateurs qui avaient expédié des animaux aux abattoirs.

Quand je quittais la coopérative pour un parcours d'une journée, j'avais presque toujours une bonne somme d'argent à distribuer et quand je revenais le soir, j'avais encore souvent, beaucoup d'argent que j'avais collecté. Si des voleurs avaient su que que je transportais cet argent, Je courais le risque d'être attaqué dans les routes ou il n'y a pas beaucoup de circulation. Heureusement, je n'ai jamais été attaqué. Les lundi et mardi, mon travail consistait ordinairement à visiter des cultivateurs non-membres dans le but d'en recruter comme membres ou au moins comme clients.

C'était un travail ardu et difficile. Il s'agissait de vendre l'idée de la coopération, démontrer les avantages qu'il y a à faire affaire avec la coopérative comme membre et comme client. Les membres ou clients habituels étaient généralement satisfaits mais les autres n'étaient pas facile à convaincre. La coopérative avait des compétiteurs qui la dénigrait.

Pendant ce temps, Laurent s'occupait des travaux de la terre et je n'avais pas beaucoup de temps pour lui aider. Il faisait des projets et des calculs. Il fréquentait Cécile qui est devenue sa femme. Finalement, Il a fini par renoncer à la terre pour deux raisons principales. La première était Cécile qui ne semblait pas intéressée à épouser un cultivateur.

L'autre raison était la ferme qu'il aurait voulu améliorer et grossir, mais la question financière lui a semblé trop difficile à régler. Il a donc décidé d'essayer autre chose. Nous n'avons pas tenté, sa mère et moi d'influencer sa décision et je pense qu'il a fait le bon choix. On était dans la période ou toute les petites fermes disparaissaient les une après les autres pendant que d'autres devenaient énormes aux yeux des anciens cultivateurs.

Laurent a réussi à trouver un emploi sur la ferme de l'Université Laval à St-Augustin, avec un salaire convenable et des conditions de travail normales. Quant à nous deux, Germaine et moi, nous n'avions pas le choix, nous avons fait encan et mis la terre à vendre. J'ai continué à travailler à la coopérative encore quelques années en attendant l'âge de la retraite.

L'encan nous a rapporté un bon montant d'argent qui nous a permis de rembourser un emprunt du crédit agricole provincial. Nous avions un troupeau de vaches croisées Holstein amélioré par le moyen de l'insémination artificielle. La vente du troupeau nous a rapporté plus qu'on espérait.

La machinerie agricole s'est très bien vendue aussi, on a été très satisfaits. Cependant, la terre n'était pas vendue. En attendant de trouver un acheteur, nous avons vendu le foin debout. Aussi nous avons pris des animaux en pacage pendant 3 ans.

Nous avons continué à habiter la maison tout en annonçant la terre à vendre. Nous avons eu quelques acheteurs mais nous n'avons réussi la vente qu'au printemps 1971.

Celui qui a acheté notre terre n'était pas un cultivateur, c'était un journaliste à la pige. Il n'a jamais cultivé la terre et trois ou quatre ans après, il l'a vendue au moins quatre fois le prix qu'il nous l'a payée. C'était au temps de la grande inflation et c'est Jean Giroux, notre acheteur qui en a profité. Par contre il nous en aurait coûté beaucoup plus pour nous procurer une maison si nous avions tardé à faire les deux transactions.

Deuxième chapitre

Je deviens moniteur animateur

Après avoir vendu la terre au mois d'avril 1971, nous avons acheté de Marcel Blier La maison du village que nous avons habité jusqu'au 1er mars 1995.

Si au printemps 1971, nous avions pris un logement plûtot que d'acheter une maison, nous aurions pu placer à intétêt l'argent qu'elle nous a coûté mais cet intérêt n'aurait pas suffi à payer notre logement et au printemps 1995, nous n'aurions pas eu une maison à vendre.

Nous l'avons payé $16600.00 et après avoir fini le sous-sol, elle nous coûtait environ $20000.00 et nous l'avons revendu $58000.00 après l'avoir habité pendant 24 ans. (enlever les frais de courtage de 7%)

Donc, au printemps 1971 nous avons déménagé au 4015 chemin de Tilly sans savoir que c'était pour 24 ans. Ces années que nous avons vécu au village n'ont pas été absolument exemptes de contrariétés, mais à tout considérer, elles ont été heureuses.

Pour ma part, elles m'ont permis de réaliser un rêve que j'avais fait plusieurs années avant en voyant des vieux et des vieilles qui demeuraient au village et qui par conséquent, avaient la possibilité d'aller à la messe tous les jours . Rendu au village, je me suis dit: Mon rêve se réalise.

Dans le concret, je n'ai pas pu aller à la messe tous les jours pendant toutes ces années parce que j'ai eu d'autres occupations mais au moins, j'en ai profité dans la mesure du possible.

Au printemps 1971, j'étais encore à l'emploi de la coopérative, mais à l'automne 1971 j'arrivais à l'âge de 65 ans; ce qui dans le temps, était considéré comme l'âge presqu'obligatoire de la retraite. C'est pourquoi la coopérative m'a avisé qu'a l'automne je devrais prendre ma retraite.

Avant de quitter mon emploi à la coopérative, j'ai reçu une invitation d'aller à l'université me joindre à un groupe d'environ 80 hommes, des cultivateurs pour la plupart, venus des différentes régions de la province, pour suivre un cours de 6 semaines comme préparation au role de moniteur-animateur. J'ai accepté avec plaisir.

Un moniteur-animateur n'est pas un professeur, mais il peut donner des cours préparés par des professeurs. Pour suivre ces cours, nous étions payé par le centre de main-d'oeuvre.

Dans les années 1970 à 1977, le ministère de l'Agriculture offrait aux cultivateurs, des cours.sur différentes branches de l'agriculture. Ceux qui étaient intéressés à suivre ces cours étaient payés pour le faire, tout comme les moniteurs-animateurs étaient payés pour les donner. Quatre matières principales étaient données dans ces cours. Un premier cours était pour l'industrie laitière et l'élevage en général. Un deuxième était consacré à la culture de la terre et de toutes productions végétales. Le troisième s'occupait de la finance, de la comptabilité et de la gestion. Le quatrième comprenait tout le côté social de l'agriculture comme la mise en marché des produits agricoles, la coopération, le syndicalisme agricole, quelques notions de droit.

C'est ce 4ième cours que j'ai suivi à l'université et que j'ai eu à donner aux cultivateurs. Comme on était dans les années ou le système métrique nous était pour ainsi dire imposé, j'y ai ajouté de moi-même une brève explication de ce système qu'on pensait alors très compliqué mais qui en réalité, était beaucoup plus simple que celui qu'on avait avant. Tous les cultivateurs que j'ai vu dans ce cours ont semblé très intéressés à ce nouveau système.

Les deux premiers çours, c'est à dire celui de l'industrie animale et celui des productions végétales intéressaient les cultivateurs parce qu'on leur parlait de choses qui leur étaient familières, mais pour les deux autres, l'intérêt était moins fort. Le quatrième, celui que j'avais à donner était supposé les intéresser aussi mais moins directement.

Il y avait aussi le fait que tous les cultivateurs n'étaient pas du même avis quand on avait à parler de coopération et de syndicalisme agricole. Cela a donné lieu à des discussions intéressantes, mais il n'est pas certain que tous les contradicteurs soient sortis de là bien convaincus de l'utilité de la coopération et du syndicalisme agricole. Je pense qu'aujourd'hui, les idées ont bien changées à ce sujet.

J'ai débuté mon travail de moniteur-animateur au mois de janvier 1972 à Dosquet. Pour les hivers suivants, les cours ont été donnés aux polyvalentes de Ste-Croix et de St-Agapit. En 1972 à Dosquet, les cours étaient le jour mais pour les hivers suivants, les cours ont été donnés le soir en alternant un soir à Ste-Croix et le lendemain à St-Agapit. Pour l'hiver 1972 à Dosquet, il n'y a eu qu'une session de 6 semaines. Pour les hivers suivants, il y a eu chaque hiver deux sessions de 6 semaines. Les cultivateurs qui ont suivi ces cours venaient de toutes les paroisses environnantes jusqu'a Leclercville, Ste-Agathe, St-Narcisse, Joly et Val-Alain.

Parmi les cultivateurs qui ont suivi ces cours , il s'en est trouvé que je connaissais mais pour le plus grand nombre, c'était des figures nouvelles pour moi. La pluspart de ces hommes ont été bien plaisants à rencontrer, mais il s'en est trouvé 7 ou 8 dans un certain groupe indisciplinés et indésirables dans une classe. Depuis ce temps, il m'est arrivé de rencontrer l'un ou l'autre de ces hommes que j'ai vu aux cours. Souvent je reconnais les figures mais j'ai oublié les noms. Eux cependant me reconnaissent et me nomment.

Le nombre de ceux que j'ai vu est trop grand et le contact avec chacun n'a pas été assez prolongé pour que je puisse me souvenir de tous les noms. En plus des cours en classe avec les cultivateurs, nous avons sorti ensemble au moins une fois dans chaque session.

C'est ainsi que nous avons visité la ferme de Monsieur Bissonnette qui avait été décoré de la médaille d'or du "Mérite Agricole" cette année là. Je ne me rappelle plus du nom de l'endroit mais je me souviens que c'était au-dela de Montréal. C'était un peu loin, c'est pourquoi nous avons loué un autobus pour faire ce voyage.

Pour conclure le récit de cette période, je dois dire que cela a été pour moi une expérience intéressante. En plus, cela m'a rapporté quelques piastres. Les moniteurs-animateurs étaient payés par la commission scolaire de Tilly. Cette commission scolaire n'existe plus aujourd'hui. Elle n'existait que pour le secondaire.

Son territoire s'étendait un peu sur les deux rives c'est à dire une partie du comté de Lotbinière et une partie de Ste-Foy. Pour la rive sud, elle a été remplacée par la commission scolaire de Lotbinière qui englobe le primaire et le secondaire.

Troisième chapitre
Les années au 4015 de Tilly

Pendant les 24 années que nous avons passé au village de St-Antoine, en plus de ces cours , nous avons eu différentes activités et le temps a passé vite. Pour Germaine, le changement d'activités avec le passé n'a pas été tellement grand. Elle a continué son travail de ménagère et de maitresse de maison comme avant. Pendant le premier été, elle était fatiguée et épuisée par le déménagement et tout ce que cela a comporté de dérangement et de fatigue, mais par la suite elle s'en est remise. Quant à moi, je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer. J'ai déja raconté mon expérience comme moniteur-animateur, mais cette occupation n'était que pour quelques semaines pendant l'hiver.

Au printemps 1972, M. le curé Couture m'a trouvé un travail à temps partiel. Ce travail c'est l'entretien et la surveillance de la maison d'été ainsi que le parterre des soeurs de la charité. Cette maison est située tout près de la côte de l'église, en arrière des deux magasins Breton et Normand. Ces deux magasins sont maintenant devenus des résidences privées mais je pense que la maison des soeurs de la charité est encore leur propriété. Ces soeurs étaient les infirmières de l'hopital St-Sacrement. Elles étaient alors plus nombreuses qu'elles ne le sont aujourd'hui. Dans les années ou j'ai été à leur emploi, elles étaient encore assez nombreuses et pendant tout l'été, elles venaient à tour de rôle passer 2 ou 3 semaines dans leur maison d'été.

Elles venaient par petits groupes de 3 ou 4. Donc, pour l'été, mon travail chez les soeurs c'était surtout l'entretien de la pelouse et des fleurs et aussi de petites réparations comme remplacer un carreau de vitre cassée dans une fenètre et autre chose semblable. Pour l'hiver, j'avais encore la surveillance de la maison, surtout pour le chauffage. La maison était chauffée par une fournaise à l'huile, mais si une panne d'électricité se produisait, la fournaise arrêtait et ne pouvait plus repartir même quand le courant était revenu. Si la panne se produisait quand la fournaise était arrêtée, elle pouvait repartir quand le courant revenait, mais par contre si la panne se produisait quand la fournaise était en marche, il fallait aller la faire repartir.

J'ai été 10 ans au service des soeurs. En 1982, je me suis trouvé un remplaçant. C'était un retraité comme moi mais plus jeune que moi. Il semblait bien content de trouver cette occupation mais il ne l'a pas gardé bien longtemps. Après 2 ans, il a eu une faiblesse au coeur et il a été obligé d'abandonner tout travail.

Un travail que j'ai fait quelques fois dans la paroisse est le recensement pour la commission scolaire régionale ou pour le gouvernement en vue d'une élection. Il était demandé au recenseur d'entrer dans chaque maison habitée et d'inscrire sur la liste les personnes concernées. Quand le recensement était commandé par la commission scolaire, les enfants d'âge scolaire ou pré-scolaire étaient concernés.

Pour un recensement en vue d'une élection, il fallait inscrire toutes les personnes mageures et qui avaient droit de vote selon la loi du pays. Il m'est aussi arrivé de travailler manuellement pour la municipalité.

Pour l'église, Germaine et moi avons fait partie pendant 10 ans du comité paroissial de pastorale et j'en ai été secrétaire pendant 3 ans. Ce comité avait à se réunir une fois par mois avec le curé pour s'occuper d'organiser les différentes activités paroissiales se rapportant à la foi et à la pratique religieuse. Il y a aussi le comité de liturgie qui s'occupe avec le curé de la célébration des messes et autres offices religieux. Il a surtout à s'occuper de la participation des laiques à la messe comme lecteurs et lectrices de l'épitre et comme ministres extraordinaires de la communion, ou encore comme servants de messe en particulier aux funérailles. On appelle ministre extraordinaire de la communion toute personne autre que les prêtres, appelée à donner la communion aux fidèles à la messe, ou à l'extérieur à des personnes incapables de se rendre à l'église. Le ministre ordinaire de la communion c'est le prêtre.

J'ai fait partie pendant quelques années du comité de liturgie comme responsable des lecteurs et lectrices et des ministres extraordinaires de la communion. J'avais à la maison une liste des lecteurs et lectrices et une autre pour les ministres de la com- munion. Chaque fin de semaine, il ne fallait pas oublier de faire les appels nécessaires.

Après quelques temps de cette manière de fonctionner, pour imiter ce qui se fait dans d'autres paroisses et afin de partager les responsabilités, j'ai fait une liste désignant un lecteur ou une lectrice ainsi qu'un ministre de la communion pour chaque messe dominicale, pour une période d'environ 4 mois. Chaque personne nommée était tenue responsable d'une présence à la messe pour laquelle elle était nommée, c'est à dire que si, pour une raison quelconque, elle ne pouvait s'y rendre elle même, elle devait se faire remplacer.

Un travail qui a pris une grande partie de mes temps libres l'été, c'est mon jardin. Dans le but de faire ce jardin, j'ai acheté de Henri Côté en 1973, un terrain à peu près de même superficie que celui sur lequel la maison est située. J'ai cultivé dans ce jardin la plupart des légumes ordinaires. Pendant quelques années j'ai cultivé des fraises sur une bonne partie de ce terrain. Nous en avons vendu un peu, nous en avons donné. Nous en avons mangé beaucoup à l'état frais et nous en avons congelé pour l'hiver. J'ai aussi cultivé des patates, surtout dans le but d'avoir de bonnes patates nouvelles dans les mois de juillet, aout et sep- tembre. C'est un temps de l'année ou les patates nouvelles sont chères et celles qu'on peut trouver dans les magasins ne sont pas toujours bonnes. En cultivant dans mon jardin quelques rangs de patates, ce problème se trouvait réglé et même il m'est arrivé d'en avoir assez pour 4 ou 5 mois de l'automne et de l'hiver. J'ai aussi cultivé des citrouilles et des courges. J'en ai vendu, j'en ai donné et nous en avons mangé beaucoup en compote et en potage. Il y a les tomates que j'ai récolté en quantité.

J'en ai donné, j'en ai vendu un peu, nous en avons mangé beaucoup à l'état frais, nous en avons canné beaucoup aussi. L'année record a été 1991 avec 80 pots. Sur ce nombre, nous en avons donné une partie. Les 4 ou 5 dernieéeres années j'avais adopté la tgv52. C'est une variété hative , productive et très bonne au gout. Cependant en 1994, la dernière année ou j'en ai planté, mes tomates ont mal muri et n'étaient pas très bonnes à manger.

Je pense que l'été 1994 a été trop pluvieux et trop frais pour les tomates dans un sol frais et lourd comme celui de mon jardin. Parmi les autres légumes que j'ai cultivé dans mon jardin, je veux encore mentionner le blé d'inde, les carottes et les oignons. Pour les deux derniers, j'en ai récolté chaque année pour les mois d'automne et de l'hiver. Enfin le blé d'inde. Pour en avoir à manger assez longtemps, j'en semais chaque année 3 variétés. Une première hative, une deuxième semi-hative et enfin une tardive. Nous en avions ainsi à son meilleur de la fin de juillet à la fin de septembre. Pour manger le blé d'inde à son meilleur il faut le cueillir et le manger la même journée. Il faut le prendre à point c'est à dire quand le grain est bien formé mais avant la maturité.

Je n'ai jamais regretté d'avoir acheté ce terrain pour jardiner. En plus de nous avoir donné de bons légumes de toutes sortes en quantité, il m'a donné beaucoup de satisfaction à le cultiver. Je pense qu'il a beaucoup contribué à me garder en santé et en forme.

Comme autre activité, il y a eu le club de l'âge d'or dont nous avons fait partie. Nous n'avons pas fait partie de la direction mais nous avons pris part assez souvent aux différentes activités organisées par le club. Pendant l'hiver, il y avait la partie de cartes une fois la semaine à la salle municipale. Il y avait aussi au cours de l'année deux ou trois diners ou soupers suivis d'une veillée récréative.

Pendant l'été, les voyages en autobus pour un tour de l'ile d'Orléans ou une autre région de la province. Le printemps c'était une excursion à la cabane à sucre, parfois à St-Sylvestre chez Nappert ou ailleurs.

Un autre genre de voyage en autobus mais qui ne dépendait pas du club de l'âge d'or, ce sont les pèlerinages. Il y a eu entr'autre le pèlerinage annuel à Ste-Anne de Beaupré organisé par les femmes chrétiennes de St-Antoine, de Ste-Croix ou de St-Apollinaire. Germaine faisait partie du groupe de St-Antoine et aimait à suivre le pèlerinage. Comme les hommes étaient admis quand il restait de la place dans l'autobus, j'accompagnais Germaine à Ste-Anne. Nous avons aussi contribué à organiser d'autres pèlerinages, au Cap de la Madeleine, au Montmartre et au sanctuaire de Beauvoir près de Sherbrooke.

Ce que je viens d'écrire résume la plus grande partie de notre vécu au village de St-Antoine entre le 1er mai 1971 et le 1er mars 1995.

Quatrième chapitre
Adieu à St-Antoine
Les premiers mois au pavillon Mille-Fleurs

Toute bonne chose a une fin ici-bas. La paroisse de St-Antoine que nous avons quitté le 1er mars 1995 est notre paroisse natale, Germaine et moi. Nous y étions attachés pour y avoir passé toute notre vie, y avoir célébré notre mariage, y avoir fait baptiser tous nos enfants, les avoir vu grandir et se développer, y avoir fêté nos noces d'or en 1983 et nos noces de diamant en 1993.

Au long des années, nous avons pris part à la vie paroissiales dans presque tous les domaines : conseiller municipal, commissaire d'école au temps des commissions scolaires paroissiales, cofondateur de la caisse populaire de Tilly en 1945 et membre du bureau de direction pendant 26 ans. Chantre à l'église pendant 50 ans. Germaine et moi avons été membres du comité paroissial de pastorale et j'en ai été le secrétaire pendant 3 ans.

J'ai cultivé la terre paternelle pendant 50 ans. Je pense qu'il n'y a pas un seul endroit de cette ferme, dans les champs et dans les bois ou je n'ai pas mis les pieds. Ce que je viens d'écrire est un résumé des principaux souvenirs qui me viennent à l'idée en écrivant. Maintenant tout cela fait partie du passé. J'aime bien me rappeler les beaux jours ensoleillés que nous avons vécu. Il y a eu aussi des jours plus sombres mais je n'ai pas le gout d'en cultiver le souvenir et de le raconter.

A présent, nous sommes au pavillon des mille-fleurs, 1419 Père-Chaumonot app. 120. Pour combien de temps? Nous n'en savons rien mais pour le moment, nous sommes heureux d'y être. Malgré tous les souvenirs qui nous attachaient à St-Antoine, le temps était venu pour nous, pour des raisons d'âge et de santé de trouver un refuge dans une maison pour personnes âgées comme celle que nous habitons. Si nous sommes rendus ici, bien installés dans un beau trois et demie avec l'essentiel de nos meubles, nous le devons en grande partie à nos enfants qui étaient disponibles et qui se sont dévoués sans compter. Le premier à nous suggérer cette maison c'est Gilles. Il habite tout près d'ici et il a surveillé le moment ou il serait possible de trouver un appartement libre. Nous en avons visité d'autres avec Antoine mais le pavillon Mille-Fleurs que nous habitons a toujours été notre préféré.

Vers le 25 janvier 1995, Gilles nous a appelé pour nous dire que le moment propice était arrivé et qu'un appartement idéal nous attendait. Notre maison était à vendre et elle était confiée à un courtier mais les acheteurs sérieux étaient rares. Dans le village St-Antoine comme ailleurs, les maisons ne sont pas demandées présentement. Il était un peu hasardeux dans ces conditions, de la quitter sans l'avoir vendue. Tout de même, l'occasion était trop belle d'avoir un logement à notre gout, nous n'avons pas voulu la manquer. Nous en avons profité tout en nous recommandant aux prières des soeurs qui savent si bien prier, pour la vente de la maison. Pour ma part, si avant ces événements, j'avais manqué de confiance en la prière, c'eut été une très bonne occasion de la retrouver.

Dans l'évangile selon Saint-Mathieu, il est écrit quelque part: Demandez et vous recevrez; frappez et on vous ouvrira. Donc, ce 25 janvier, la bonne occasion de prendre ce logement était annoncée pour le 1er février. Germaine qui a reçu ce téléphone de Gilles en a été à la fois enchantée mais aussi épouvantée par le temps si court que cela nous donnait pour préparer le déménagement. Heureusement qu'un deuxième téléphone est venu changer la date du 1er février pour le 1er mars. C'est là qu'Antoine et Madeleine , après avoir pris connaissance de la nouvelle, se sont donné la main pour venir préparer le déménagament avec nous. Pendant tout le mois de février, ce fut le remue-ménage complet dans toute la maison. Le 1er mars au matin, Gilles arrive au 4015 de tilly et nous amène chez lui pour la journée. Pendant ce temps, le déménageur de M. Provost charge dans son camion le ménage qui nous est destiné.

Il est moins volumineux que celui que nous avions dans notre maison, mais tout de même bien suffisant pour notre besoin. Le surplus que nous n'avons plus besoin va être partagé entre tous nos enfants à part aussi égale que possible, ce qui n'est pas facile. En retour nous n'avons pas exigé de paiement de personne mais quelques uns nous ont fait une remise volontaire pour les items de plus de valeur. Nous avons gardé le poele et le réfrigérateur; dans notre logement ils ont leur place. Nous avons passé la journée du 1er mars chez Gilles, mais vers la fin de la journée on nous a invité à venir prendre possession de notre appartement. Tout était en place et en ordre par les soins d'Antoine, Madeleine et Gilles.

Vers 5h.15, quelqu'un du personnel de la salle à manger viens nous chercher pour le souper. L'heure du souper tire déja à sa fin. Depuis ce temps nous savons que l'heure du souper peut s'étendre de 4h.30 à 5h.30. Nous voila donc installés dans notre logement, mais notre maison de St-Antoine n'est toujours pas vendue. jusqu'a la fin du mois de mai, notre courtier annonce dans les journeaux notre maison en même temps que plusieurs autres. Pendant ce temps, il y avait à Charlesbourg une famille qui désirait trouver une maison dans un petit village de campagne. Un jour, ils ont vu une annonce de la nôtre. Cette annonce était rédigée d'une façon particulière, différente des autres, ce qui a attiré leur attention.

Ils ont contacté notre courtier, Mme Roy, ils ont visité la maison et elle leur a plû. Ils l'ont fait inspecter par un expert en construction qui les a rassuré sur la qualité de la maison. Ils ont décidé de l'acheter mais à condition de trouver un acheteur pour la leur à Charlesbourg. A cette fin, ils ont demandé un certain délai qui leur a été consenti. L'attente n'a pas été longue. Après quelques jours et quelques marchandages sur le prix, M. Pichette ayant un acheteur pour la sienne, acheta la nôtre. Le 27 juin nous avons signé le contrat, mais il avait occupé notre maison dès le 17. Comme le contrat n'était pas encore signé, il nous a payé un loyer pour ces 10 jours. Quand, au début de juin, Mme Roy nous a annoncé que notre maison était vendue, elle s'est exclamée en nous disant : C'est un miracle ! Dans les circonstances qu'on connait, on peut dire que c'est un peu vrai

Cinquième chapitre
Les premiers mois au pavillon

Il y a déja plus de 9 mois que nous sommes ici. Le temps a passé bien vite. Je suppose que cela signifie que nous ne nous ennuyons pas. Il y a ici des activités qui reviennent régulièrement et qui sont adaptées aux gouts et aux possibilités des personnes âgées. Chacun est libre d'y prendre part quand il en a le gout .

Notre groupe est composé de personnes dont l'âge varie de 75 à 90 ans. On peut comprendre que tous ne sont pas pleins de vigueur. Quelques uns et quelques unes sont en chaise roulante; d'autres marchent avec une canne ou une marchette. D'autres encore souffrent d'arthrose ou d'étourdissement ou de manque d'équilibre. D'autres enfin manquent de mémoire ou sont plus ou moins perdus dans la maison. Assez souvent, quelqu'un part pour l'hopital en ambulance pour revenir parfois après 2 ou 3 jours, mais avec la perspective d'avoir à y retourner peut-être encore la semaine prochaine ou dans quinze jours. Une femme médecin a son bureau ici dans la maison. C'est bien commode pour ceux et celles qui ont souvent besoin de voir le médecin.

Cette description peut donner à penser qu'il y a beaucoup de tristesse ici, mais ce n'est pas vrai. Il y a encore plusieurs personnes qui semblent en bonne santé et heureuses de vivre ici.

Quant à celles qui sont plus ou moins handicapées ou malades, elles savent qu'elles sont ici plus en sécurité que seules dans leur maison. C'est bien un peu le cas pour Germaine. Elle se sent ici en sécurité et le fait qu'elle se sente en sécurité lui fait oublier une partie de ses maux, et ceci a pour effet de rendre la vie plus agréable pour nous deux.

Nous prenons part aux activités quand nous en avons le gout, sinon nous sortons pour une marche quand il fait beau, ou nous demeurons tout simplement ensemble dans notre appartement. Nous nous intéressons aux activités et aux problèmes de nos enfants et petits enfants. Nous n'avons pas la possibilité de régler tous les petits ou grands problèmes qui leur arrivent, mais au moins nous pouvons toujours prier pour eux et c'est ce que nous faisons pour ainsi dire chaque jour.

C'est le moyen que nous avons de témoigner notre reconnaissance à nos enfants et à tous ceux qui paient des impots au gouvernement afin que le gouvernement à son tour puisse nous payer nos pensions de vieillesse.

Ce que j'apprécie beaucoup ici c'est le fait que nous sommes près de l'église. Cela me permet d'aller à la messe presque chaque jour. Une fois aux quinze jours il y a une messe ici dans la grande salle au sous-sol. Ceci permet aux personnes qui ont de la difficulté à se déplacer d'assister à la messe de temps en temps. C'est un vieux prêtre retraité qui vient ici ainsi qu'a d'autres maisons pour personnes âgées pour célébrer la messe. Et c'est ainsi que le temps passe ici.

Perspectives

Pour combien de temps sommes nous ici ? Nous l'ignorons! Mais il y a des possibilités pour quelques années encore. Aussi longtemps que nous vivrons tous les deux et que la santé se maintiendra raisonnablement, la vie va être encore belle. Quand, tôt ou tard il nous faudra quitter cette vie, qui après tout a été bonne pour nous, nous avons la ferme espérance que le Seigneur va nous faire grâce et nous admettre en sa compagnie avec nos parents, nos amis et tous ceux que nous avons connu et qui ont quitté récemment ou depuis longtemps. Ce sera une retrouvaille pour une vie éternelle infiniment meilleure que la vie présente.

Je n'ose pas dire que nous avons hâte, mais pour ma part, ce que je redoute, ce n'est pas la mort; ce sont les souffrances qui vont peut-être la précéder. Mais n'anticipons pas ! Chaque chose en son temps !

Maintenant que j'ai résumé brièvement les événements de nos trente dernière années, je me propose de noter au moins les principaux événements qui peuvent survenir dans notre vie, aussi longtemps que la chose sera possible. Comme perspective, en ce qui nous concerne, la vie vâ être assez tranquille. Je m'aperçois que j'utilise le mot "perspective" sans en connaitre parfaitement la signification. C'est pourquoi j'ai pris le Petit Robert pour me renseigner. Hé bien ! Ce qu'il y a comme définition pourrait facilement remplir toute une page de ce cahier. Pour résumer, je dirai : Il y a le concret et l'abstrait.

En cherchant dans l'abstrait, j'ai trouvé la définition qui correspond à l'idée que j'ai eu en utilisant ce mot. La voici: Événement ou succession d' événements qui se présentent comme probable ou possible. C'est donc dire que ce que j'ai écrit dans ce chapitre fait partie de l'abstrait tandis que ce que j'ai écrit dans les chapitres précédents pourrait se classer dans le concret.

Actuellement, M. Provost, le propriétaire des Mille-Fleurs, projette d'agrandir son pavillon. Il veut augmenter le nombre de ses pensionnaires d'environ 40 personnes. Cela vâ l'obliger à agrandir sa cuisine. Notre logement, un 3 pièces et demie est voisin de la cuisine actuelle et l'agrandissement projeté va devoir se faire en prenant une partie soit la chambre à coucher. Le salon et la cuisine sera ensuite transformé en un studio pour une personne seule.

M. Provost est venu nous parler de son projet. Comme notre appartement sera transformé en studio, il nous en a proposé un autre au troisième étage. C'est celui d'une certaine dame Godin arrivée ici en octobre dernier avec son mari. Actuellement, son mari est malade. Il est à l'hopital dans le comâ. Son médecin dit qu'il ne s'en remettra pas. Donc, M. Provost nous a proposé de faire un échange avec Mme Godin. Il n'y a encore rien de décidé. M. Godin n'est pas encore mort (!) et s'il revenait à la santé, il pourrait garder son logement.

Dans la nouvelle partie à construire pour le 1er juillet 96, il n'y aura pas de 3 et demie mais seulement des 2 et demie. Il nous serait possible de prendre un de ces appartements neufs quelque peu plus petits mais aussi moins chers.(?) Il y a bientôt 10 mois que nous habitons un 3 et demie et nous l'apprécions beaucoup. S'il nous faut le quitter pour un 2 et demie, nous allons le regretter. Attendons les événements et passons à autre chose.

Parmi les vieux qui demeurent ici, il y a un couple du nom de Guillemette. Le nom de fille de Mme Guillemette est Adrienne Piché. Or il y a chaque semaine un après-midi ou tous ceux qui aiment jouer aux cartes se rassemblent dans la grande salle au sous-sol et c'est Mme Guillemette qui préside à ce rassemblement. Le jeu auquel on joue ici est le "500". Pour tenir le compte des points gagnés au cours de chaque partie, il est nécessaire d'avoir un crayon et un papier blanc. Mme Guillemette s'occupe de fournir crayon et papier à chaque table qui en manque. Un jour ou tous les joueurs étaient en place, on n'avait pas de crayon à notre table et j'étais désigné pour marquer les points. Alors, Mme Guillemette m'en a prèté un sur lequel il y avait une inscription : "Benoit Piché & Fils Inc. transport en vrac, Cap-Santé". Quand j'ai remis son crayon à Mme Guillemette, je lui ai dit ce que j'avais remarqué; j'ai ajouté : Quand j'étais jeune, j'ai travaillé à Cap-Santé pendant deux mois chez un M. Piché. Elle m,a demandé son prénom et j'ai dit: Alfred, Alfred Piché !

Alfred Piché ? C'est le nom de mon père me dit-elle, ça c'est une surprise, une rencontre inattendue. Quand je suis allé travailler chez Alfred Piché, j'avais 19 ans. Elle devait avoir 4 uu 5 ans. Elle ne se souviens pas de moi et je ne me souviens pas d'elle. Quant à Benoit, celui qui lui fournit ses crayons, il n'était pas né quand j'ai été à Cap-Santé, mais je me souviens de ses frères et soeurs plus âgés. Elle m'a parlé de son père décédé à l'âge de 56 ans. Elle m'a aussi parlé de sa soeur, l'ainée de la famille ainsi que de ses trois autres frères plus âgés qu'elle et maintenant décédés eux aussi. Ils seraient maintenant âgés de 80 à 86 ans.

Depuis que je suis revenu de Cap-Santé, je me suis parfois demandé ce qu'il advenait de cette famille, de ces jeunes que j'avais eu le temps de connaitre seulement un peu. Donc, j'ai travaillé chez Alfred Piché seulement 2 mois; j'y serais resté plus longtemps mais nous ne nous sommes pas entendu sur les conditions de salaire et de pension. En ce temps là, le salaire ordinaire d'un garçon de ferme était de $30.00 par mois plus la pension. Quand je me suis engagé par correspondance, il m'offrait $40.00 par mois non pensionné. Je lui ai répondu que j'accepterais d'aller chez lui seulement s'il acceptait de me pensionner. Il a accepté à condition que je consente à demeurer dans une petite maison voisine de la sienne, qu'il avait construite spécialement pour l'homme engagé. Nous nous sommes entendu là dessus et aux heures des repas ce sont les enfants qui m'apportaient mes repas à la petite maison.

Je suis arrivé là au tout début de novembre et rendu au 30 décembre, j'ai demandé mon congé pour aller passer le jour de l'An à St-Antoine. Il me l'a accordé mais il m'a dit, : quand tu reviendras après le jour de l'An, je te donnerai $40.00 par mois et tu verras à te pensionner toi même. Je lui ai répondu; à cette condition là , je fais ma valise et je ne reviendrai pas ! Il n'était pas trop de bonne humeur; disant, j'ai bâti une maison pour l'homme engagé et je ne suis pas plus avancé que j'étais.

L'ainé de ses fils, âgé de 16 ans allait au collège de Donnacona, près de Cap-Santé. En voyant qu'il ne pouvait pas garder un engagé sans avoir à le pensionner, Alfred Piché a dit à son fils : D'abord que c'est de même, tu n'iras plus au collège, tu vas rester ici à m'aider. Le garçon était bien content car il n'aimait pas le collège. Je pense que je n'étais pas le premier qui refusais de travailler pour lui sans être pensionné.

Quand j'ai commencé à écrire dans ce cahier, je n'avais pas l'intention de raconter ce qui s'est passé il y a 70 ans, mais les circonstances ont fait que de vieux souvenirs enfouis dans le temps ont refaits surface et j'ai cédé à la tentation de les raconter. Maintenant, nous sommes rendus en 1996. Cette année nous avons fêté le jour de l'An au Chateau Bonne-Entente. C'est donc dire que cela a été un peu différent des années passées. Ce sont nos enfants qui ont vu à l'organisation de la réception et pour nous deux, tout ce que nous avons eu à faire a été de nous y rendre.

Margot et Jean qui sont des clients habituels du Chateau Bonne-Entente se sont occupés de la location de la salle et des conditions que ça implique. Tous nos enfants étaient présents ainsi que la plupart de nos petits enfants et même nos quatre arrières petits enfants. Chaque famille a payé sa part. Tous ensemble, nous avons eu encore cette année le plaisir de nous rassembler. Pour Germaine et moi, le plaisir est de voir les cousins et cousines se rencontrer au moins une fois par année. Ils demaurent assez loin les uns des autres et n'ont pas souvent l'occasion de se voir au cours de l'année.

Cinq heures était l'heure du rendez-vous au Chateau Bonne-Entente. C'est Antoine qui est venu nous chercher au Pavillon Mille-Fleurs. Tous les invités ou presque ont été fidèles au rendez-vous à l'heure dite pour échanger nos souhaits de bonne et heureuse année. On veut la souhaiter à tous et toutes. , on ne veut pas oublier personne et dans l'affluence, c'est difficile. Le repas froid à été très bon. Chacun a été se servirlui même dans la salle voisine de celle ou nous étions attablés.

Le repas terminé, le temps de s'amuser est arrivé. L'ambiance était bonne et chacun a fait sa part. Et quand vint le moment propice ou tout le monde est présent, Antoine, l'ainé au nom de tous les autres me demande la traditi onnelle bénédiction paternelle. C'est avec plaisir et une certaine émotion que je m'exécute, espérant que Dieu entend ma prière et que chacun en tirera profit.

Le jour de l'An qu'on voyait venir plusieurs jours avant la date a passé bien vite et d'une façon agréable ; je devrais dire d'une façon plus agréable que celui de 1995 ou Germaine et moi avions dû quitter la réunion immédiatement après le souper parce qu'elle était indisposée. Et maintenant, la vie reprend son cours normal. Lever le matin à l'heure qui nous convient. Petit déjeuner bien simple dans notre appartement. Céréales, pain brun roti, fromage, fruits, légumes, lait ou jus etc. Nous prenons notre déjeuner dans notre appartement mais les aliments nous sont quand même fournis par la maison. Le midi et le soir, tous prennent leur repas dans la salle à manger. Ceux qui ne sont pas assez autonomes pour le faire se font apporter leur repas à leur appartement. La nourriture est variée et généralement assez bonne.

Le midi et le soir, tout en prenant mon repas, je m'amuse à observer discrètement ceux et celles qui nous servent. La plupart des employés sont des femmes mais il y a aussi 3 garçons, des étudiants pour les jours et les heures ou ils sont libres comme le soir ou le samedi et le dimanche et les vacances. Pour le service aux tables à chaque repas, il y a deux personnes qui sont là pour nous servir. Nous avons toujours le choix de deux soupes, deux ou trois mets différents pour le plât principal ainsi que pour le dessert. La personne qui vient à notre table nous proposer les choix de soupe sera la même qui reviendra ensuite pour le plât principal de même que pour les desserts. Il y a aussi une autre personne qui s'occupe du lavage de vaisselle; le plus souvent,c'est un garçon.

Les personnes qui nous servent aux tables s'appellent: Christiane, Carole, Alice et Vincent Groleau, un étudiant qu'on voit les fins de semaines ou pendant les vacances. Christiane m'apparait comme la doyenne de ce groupe. Je ne sais pas si elle a autorité sur les autres; elle me donne cette impression quoique je n'ai jamais connaissance qu'elle donne des ordres. Quand elle est en service, elle ne semble jamais pressée mais ceux qu'elle a à servir n'ont pas à attendre . Elle va vite sans que cela paraisse. Elle a la mémoire bien exercée pour se souvenir des commandes et même des goûts de chacun. Il lui arrive de nous servir la soupe de notre choix sans avoir vérifié avant notre désir. Carole et Alice sont bien aimables et empressées envers nous mais elles sont bien différentes de Christiane et différentes aussi l'une de l'autre. Carole donne souvent l'impression de vouloir aller plus vite que le violon. Quand elle vient prendre notre commande, elle semble vouloir nous dire : dépêchez vous, je suis pressée. Après, elle passe vite à autre chose et quand on la voit parcourir la salle à manger, de la cuisine au client et d'un client à l'autre, quand on ne la connait pas, on peut se demander pourquoi elle est si pressée. Peut-être qu'elle se croit en retard et qu'elle veut reprendre le temps perdu. Mais quand on la voit ainsi chaque jour depuis des semaines, on finit par s'habituer et on se dit que ce n'est pas dangereux. Alice aussi semble bien pressée mais c'est différent de Carole. Elle vâ vite aussi mais parfois elle semble hésitante. Elle semble se demander qu'est ce que Mme unetelle m'a demandé, ou bien quel est celui ou celle que je dois servir en premier. Elle est bien serviable et pleine de bonne volonté mais c'est peut-être la mémoire qui lui manque. C'est pourquoi le service est moins rapide avec elle qu'avec les autres.

Il y a aussi Vincent que l'on voit à la salle à manger les fins de semaines et aux vacances. A mon avis, il est aussi efficace que Christiane. Il ne semble jamais pressé mais il est rapide et il donne un très bon service. J'ai eu connaissance un jour que Christiane le félicitait. Je connais moins bien les autres employés. Il y en a trois qui viennent commencer le lavage de la vaisselle dès qu'elle a servi et que les serveuses commencent à en rapporter à l'évier. Ce sont deux étudiants dont j'ignore les noms et qui sont en service quand ils ne sont pas à leurs études. Il y a aussi Chantale à la vaisselle. Elle a en plus la tâche de faire le ménage aux appartements une fois par semaine.

Un jour, un tube fluorescent a cessé de fonctionner dans notre appartement. Chantale a vu cela quand elle est venue faire le ménage. Elle a dit : Je vais vous le remplacer. Elle est allée en chercher un neuf et pour faire le changement, il faut monter sur la table de l'évier. Quand elle est revenue, dans moins de temps qu'il en faut pour le dire, elle a sauté sur la table de l'évier comme un chat. Quelques secondes après, le vieux tube était remplacé par le neuf. Elle nous a surpris car quand on la voit marcher, on pourrait penser qu'elle est plutot lente et gourde. Il ne faut pas se fier aux apparences.

Mercredi 17 janvier

Hier, j'ai parlé à M. Provost. Pendant le diner, Germaine l'a aperçu dans son bureau. De l'endroit ou elle est placée dans la salle à diner, on peut voir dans le bureau quand la porte est ouverte. Elle m'a suggéré d'aller lui parler afin de savoir si possible ou il en est de son projet d'agrandissement annoncé en décembre. Dès le repas terminé je suis allé dans son bureau. Je me suis d'abord informé de son récent voyage; il vient d'arriver d'un voyage de villégiature aux antilles. Après quelques mots, j'ai vu qu'il devinait pourquoi j'étais là. Il m'a dit : Vous êtes peut-être venu pour savoir ou j'en suis avec mon projet d'agrandissement ?

Hé bien, dans le moment, on est pas plus avancé qu'on ne l'était en décembre. Je ne sais pas encore du tout quand il sera possible de marcher dans ce projet là. Attendez et quand je saurai ou on s'en va, je vous tiendrai au courant et on verra alors à vous trouver un autre bon logement si nécessaire. Nous nous sommes quittés sur ces mots. Alors attendons ! Rien ne presse !

Mercredi 6 mars 1996

Vendredi dernier, le 1er mars 1996 était le 1er anniversaire de notre arrivée ici aux pavillon des mille-fleurs. Nous n'avons pas souligné d'aucune manière cet anniversaire mais aujourd'hui, l'idée me vient d'écrire un bref résumé de cette première année passée ici ainsi que des impressions que nous en avons. En réalité, il ne s'est rien passé d'extraordi naire, mais nous pouvons dire Germaine et moi que nous sommes heureux d'être ici. Étant donné notre âge et notre état de santé, nous pensons que nous ne pouvons trouver un meilleur endroit pour terminer nos jours. C'est probablement la dernière étape de nos vies, c'est à dire que nous espérons n'avoir plus à déménager pour aller demeurer ailleurs, à moins que ce soit pour aller dans un hopital pour soins prolongés dont on entend parler actuellement.

J'ai parlé de notre état de santé : eh bien quant à moi à mon âge, je ne peux pas demander mieux. Quant à Germaine, j'ai l'impression que sa santé est meilleure depuis qu'elle est ici qu'elle était la dernière année que nous avons passé à St-Antoine. De toute façon, nous ne sommes plus jeunes et nous ne pouvons pas le redevenir. Il nous suffit de garder un bon souvenir des étapes précédentes et de remercier Dieu pour le passé comme pour le présent.

Depuis que nous sommes ici, quelles ont été nos activités? Pour ma part, mes principales activités ont été mes sorties ; pour aller à la messe chaque jour quand c'est possible, pour aller à la caisse ou à la bibliothèque, à la pharmacie, au bureau de poste ou tout simplement pour une marche.

L'été dernier, Germaine m'a accompagné assez souvent mais quand l'automne est arrivé, ses sorties sont devenues de plus en plus rares. Dans les deux premiers mois de l'année, Janvier et février, je ne me souviens pas qu'elle soit sortie mais le premier dimanche de mars, le 3, le temps était doux, le chemin et le trottoir exempt de neige et de glace, elle a été heureuse de m'accompagner à la messe. Maintenant que le printemps s'en vient, il va nous amener des jours ensoleillés, plus doux, j'espère qu'elle va pouvoir sortir plus souvent. Même si elle est bien habillée pour sortir, ses douleurs d'arthrose augmentent après une sortie et les jours suivants.

Comme activités en plus des sorties, il y a les cartes, les bingos et autres amusements pour ceux qui s'y intéressent. Comme autre distraction, il y a aussi la visite. Parmi nos enfants, il s'en trouve plusieurs qui demeurent pas très loin d'ici et qui viennent à tour de role et assez souvent. Quant à ceux qui demeurent plus loin, nous devons nous contenter de les voir une fois ou deux par année.

Au mois de décembre 1995, M. Provost (propriétaire) nous à dit qu'il avait formé le projet d'agrandir son pavillon mille-fleurs afin de pouvoir loger 40 personnes de plus. Pour cela, il lui faudrait agrandir aussi sa cuisine. Or cet agrandissement de sa cuisine devra se faire en prenant notre chambre à coucher qui est voisine de sa cuisine. Depuis ce temps, il nous est arrivé de le questionner 2 ou 3 fois, a savoir ou il en est rendu avec son projet d'agrandissement.

Le dernière fois ou il en a été question, il nous a dit que son projet est abandonné pour cette année et probablement pour toujours. Nous sommes bien contents car s'il avait réalisé son projet, il aurait fallu nous déménager. Il nous assurait qu'il aurait à nous fournir un autre logement équivalent à celui que nous devrions quitter, mais je pense que cela aurait été difficile car nous estimons que celui que nous habitons est peut-être le mieux situé à notre gout, près de la cuisine, assez près de l'entrée et du centre de la maison ou se trouve l'ascenseur et l'escalier qui communiquent avec les autres étages.

31 mai 1996

Depuis le début de mars, je n'ai pas repris mon crayon pour raconter au fur et à mesure ce qui se passe ici, mais aujourd'hui, je pense que c'est peut-être le temps de me remettre à la tâche. Ce n'est pas que j'aie à raconter des événements qui sortent de l'ordinaire mais si je me borne à ne raconter que les événements extraordinaires, je n'écrirai pas souvent. Ici, chaque semaine et chaque mois amène la répétition des mêmes activités ou à peu près. Cela nous donne bien l'impression que le temps passe très vite. Le premier jour de chaque mois, c'est le temps de payer le loyer et la pension et c'est ce que je viens de faire. Dans les premiers jours de chaque mois, tous les locataires dont la date anniversaire de naissance arrive pendant ce mois sont rassemblés à une même table et ont droit à un repas gastronomique comportant entr'autre chose, un très beau gateau de fête.

Donc, d'ici quinze jours Germaine sera invitée avec tous les autres dont l'anniversaire arrive en juin, à s'assoir à cette table pour ce repas. A mon tour je serai donc privé de sa compagnie pour ce repas puisque les conjoints ne sont pas invités à s'assoir à la table d'honneur. Mais ce sera le temps de chanter :

Nos chers amis c'est votre tour
de vous laisser parler d'amour (bis)
Le temps que l'on prends pour dire je t'aime
est le seul qui reste au bout de nos jours.
ces voeux que l'on fait, les fleurs que l'on sème,
chacun les récolte en soi-même
au beau jardin du temps qui cours...

Deux ou trois fois par mois, il y a une messe ici, à la grande salle pour permettre à ceux qui ne peuvent pas se rendre à l'église, d'assister à la messe au moins de temps en temps. La journée retenue est le jeudi.La dernière en date a été le jeudi 30 mai, la prochaine sera le 13 juin et la suivante, le 27 juin. Depuis le début de l'année 96, c'est moi qui ai la tâche d'agir comme servant de messe. Avant moi, c'était une dame qui servait. Elle m'a demandé de la remplacer parce qu'elle disait manquer d'équilibre dans les moments ou elle avait à se tenir debout pour le service. J'accepte avec empressement en me disant : j'aurai au moins l'impression d'être encore utile à quelque chose. Or, le 4 avril, c'était le jeudi saint, un prêtre devait venir célébrer la messe ici dans la salle du sous-sol à 7 heures du soir.

Tout le monde était rendu à l'heure mais le prêtre n'est pas venu. A 7h 05, on pouvait penser qu'il était tout simplement en retard par un contre temps et nous l'avons attendu jusqu'a 7h 20. A ce moment là, quelqu'un a appelé au presbytère pour savoir ce qui se passait. La réponse qu'on a eu a été qu'il y avait eu un malentendu et que le prêtre que nous attendions ne pouvait pas venir, étant allé célébrer ailleurs. Comme plusieurs semblaient déçus et d'autant plus que c'était un jeudi saint, j'ai proposé un chant qui convient bien pour la circonstance. "Gethsémanie", voici ce chant:

1er: Vous n'aurez pas compris Lorsque viendra mon heure
Vous n'aurez pas compris Grand chose à ma chanson
Vous n'aurez pas compris Mais il faut que je meure
Pour qu'a notre folie Soit donné le pardon
Vous n'aurez pas compris Vous fermerez vos portes
Au soleil de l'amour et vous vous en irez
Lamentables cohortes
Vers d'autres horizons
Qui reculent toujours
Ref: O Gethsémanie ! la lune danse dans les arbres
O Gethsémanie ! Le vieux pressoir est plein de fruits
2e: Vous n'aurez pas compris
La beauté du message
Que je vous apportais
En frémissant de joie

Vous n'aurez pas compris Vous croirez être sage
En clouant la sagesse Au gibet d'une croix
Et vous profanerez Toute la paix du monde
En faisant retentir Le cri de votre orgueuil
Et vous vous en irez Pour conquérir le monde
Mais vous n'y sèmerez Que la ruine et le deuil Ref...

J'ai constaté que plusieurs du groupe savaient au moins le refrain et le chantaient avec moi.Finalement tout le monde a semblé plus ou moins consolé de ne pas avoir eu la messe attendue. Comme notre groupe forme un auditoire pas très exigeant, j'ai eu droit à des félicitations. Maintenant, avant chaque messe du jeudi soir, ils me demandent encore un chant.

Jeudi le 30 mai dernier, je me suis préparé pour un ancien cantique que je pensais connu de plusieurs parmi les vieux. En effet, quand nous l'avons chanté, la plupart chantaient. Voici un couplet et le refrain de ce cantique:

Nous voulons Dieu Vierge Marie
Prète l'oreille à nos accents
Nous t'implorons Mère bénie
Viens au secours de tes enfants
Ref: Bénis O tendre mère ce cri de notre foi
Nous voulons Dieu c'est notre Père
Nous voulons Dieu c'est notre Roi (bis)

Si les gens continuent de l'apprécier, nous chanterons encore un cantique avant la messe, en attendant l'arrivée du célébrant. Pendant la messe du jeudi soir c'est le célébrant qui a le contrôle du chant. D'habitude, il y en a très peu. Ce que je regrette quand nous avons déménagé, c'est de ne pas avoir pris soin de mes cahiers de chants de l'Alpec et autres. Je pensais bien n'avoir plus jamais besoin de cela.

J'avais aussi un vieux cantique ayant pour titre "300 cantiques". Il était rempli de beaux chants qui avaient cours au début du siècle et qu'on chantait encore dans les années 50 à 60. Depuis ce temps, ils ont été remplacés peu à peu par des chants nouveaux, plus modernes mais pas nécessairement plus beaux.

Je n'ai plus le mien mais Madame Bertrand en avait deux semblables. Elle a été assez aimable de m'en passer un. C'est dans ce livre que j'ai retrouvé le cantique à la Vierge ayant pour titre "Nous voulons Dieu" que nous avons chanté le soir du 30 mai et dont tous les vieux se souviennent.

Mme Bertrand est la soeur de soeur Bernadette que Madeleine et Gilles ont bien connu à l'école d'Agriculture de Ste-Croix. Elle est en chaise roulante. Elle n'est pas seule ici en chaise roulante. Nous en connaissons au moins deux autres à part ceux et celles qu'on ne voit plus parce qu'ils ne sortent plus de leur chambre. D'autres aussi se servent d'une marchette ou d'une canne. De temps en temps, il y en a qui nous quittent pour un monde meilleur. Peu de temps après, on voit apparaitre des figures nouvelles pour remplacer les disparus.

Parmi ceux qui sont ici actuellement, est-ce qu'il y en aura encore dans 11 ans ? Dans 11 ans, moi j'aurai 100 ans si je vis encore. Si je ne veux pas faire mentir les prophètes qui ont déja dit que je vivrais au dela de 100 ans, il va bien falloir que je sois encore là. De toute façon, ce n'est pas moi qui va en décider et je n'ai pas à m'en préoccuper.

Parfois Germaine me dit qu'elle ne veut pas que je parte avant elle. Je suis bien d'accord, mais alors si je ne pars pas avant elle, c'est donc elle qui va partir avant moi et c'est moi qui va rester là à m'ennuyer? Comment arranger cela ? Heureusement que ce n'est pas à nous d'en décider. Nous pouvons toujours espérer que nous allons bien finir par nous retrouver dans le ciel pour poursuivre ensemble notre éternité. Est-ce que je suis présomptueux? Je ne crois pas car je sais que ce n'est pas par nos mérites que nous serons tous sauvés mais bien par la miséricorde de Dieu et les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ qui s'est fait homme comme l'un de nous, qui a travaillé, qui a souffert et qui est mort pour sauver tous les hommes (et toutes les femmes aussi bien entendu) .
Est-ce que cela signifie que tout le monde sans exception sera sauvé? Je n'en suis pas du tout certain. Pour essayer de faire comprendre mon idée, voici une histoire imaginaire.

Supposons un instant que je suis un jeune homme de 25 ans . Je sors de l'université avec une maitrise en science humaine. j'ai donc une bonne instruction, mais j'ai une dette d'étude de plusieurs milliers de piastres et je ne trouve pas d'emploi.

L'avenir me parait bien sombre. J'ai bien des amis mais personne n'est en mesure de m'aider. Mais heureusement et à mon insu, quelqu'un qui me connait bien m'a remarqué et a vu mon embarras. Le monsieur est très riche, il est multi millionnaire. Il n'a pas besoin de mes services mais il m'aime et dans le seul but de me tirer d'embarras, il me fait une proposition formidable. Il vient me rencontrer chez moi et après avoir jasé avec moi quelques minutes, il m'offre un emploi permanent avec un salaire qui va me permettre de payer mes dettes en très peu de temps. En plus il m'offre d'autres avantages qui m'assurerait une sécurité parfaite pour l'avenir. Il y a cependant une condition à son offre si généreuse : Je dois m'engager à ne jamais communiquer avec son compétiteur déloyal qui voudrait bien lui ravir sa supériorité financière. Il me présente donc une formule qu'il me demande de signer. Il y tient absolument avant de confirmer notre engagement réciproque l'un envers l'autre. Si je refuse de signer sa formule, cela signifie que je refuse de profiter de sa très grande générosité. que va t-il m'arriver alors? Mon bienfaiteur sera bien obligé de m'abandonner à mon sort.

Au cas ou ma parabole serait difficile à comprendre, voici l'explication. Le multimillionnaire très généreux c'est Dieu; le diplomé très endetté, c'est le chrétien ordinaire; l'emploi à gros salaire c'est le service de Dieu; la sécurité parfaite c'est le paradis; le compétiteur déloyal c'est le démon; la formule à signer c'est la foi en Dieu, en son amour, en sa miséricorde; c'est le regret de nos fautes etc.

Quant à ceux qui ne sont pas chrétiens, qui n'ont jamais entendu parler de la "bonne nouvelle", ce n'est pas leur faute, je ne peux croire que le bon Dieu va tous les envoyer en enfer sans leur donner une chance. Je ne veux pas m'aventurer plus longtemps à parler de choses que je ne connais pas. Je préfère faire confiance en Dieu, à son amour, à son infinie miséricorde. Quant à celui qui a pris connaissance de la vérité mais qui refuse absolument de croire en Dieu Père, Fils et Esprit Saint et à la bonne nouvelle et qui veut mourir dans son péché, ce n'est pas Dieu qui l'envoie en enfer, c'est lui même qui veut absolument y aller. Ce que je viens d'écrire au sujet de la foi, je le pense et le crois réellement, mais je ne veux pas imposer aux autres ma façon de voir les choses de la foi, je n'ai pas autorité pour le faire, je n'ai pas d'études approfondies pour cela. Tout de même je crois savoir au moins l'essentiel sur ce qu'il faut croire et pratiquer pour atteindre le vrai but de la vie qui est le bonheur éternel.

Je remercie infiniment le Seigneur qui m'a donné de bons parents qui ont su me transmettre leur foi solide. Je le remercie aussi de m'avoir donné de grandir dans un milieu ou tous les gens que je connaissais avaient la vrai foi. Je dois citer les institutrices de nos petites écoles de rang et ensuite nos bons curés et autres prêtres qui ont continué ce qui était déja bien commencé. Je ne prétends pas que toute les personnes que j'ai mentionné étaient absolument parfaites, au contraire. Dans le bon vieux temps comme aujourd'hui, chacun avait ses défauts. J'admets bien aussi qu'il est plus facile pour moi de voir les défauts des autres que les miens. Il en est probablement ainsi pour la plupart des gens.

Dimanche 9 juin 1996

Jean vient d'appeler ici et c'est Germaine qui lui a répondu. Il a entendu dire que nous avons sorti ce printemps. " Il faut penser que c'est un événement mémorable puisque la nouvelle se répand à travers la province" A son tour, Jean nous invite et nous suggère une date ou cela leur adonnerait de nous recevoir. Germaine lui a répondu que justement nous avons formé le projet et que si c'est possible, nous irons les voir. Quant à nos sorties précédentes, dont Jean a entendu parler, ce ne sont pas de fausses nouvelles. Le dimanche 26 mai c'est Gilles qui nous a amené voir Madeleine à Sts-Anges dans la Beauce. Annette est venu avec nous. Tout le monde était bien content de se rencontrer. Madeleine s'est fait un plaisir de nous montrer ses appartements et toutes ses affaires.

Quelques jours après, le mercredi 5 juin, c'est encore Gilles qui nous a amené au Cap de la Madeleine chez Paulin. Encore là,Annette était de la partie. Nous les avons trouvé de bonne humeur et en bonne santé ainsi que les enfants, Daniel et Pascale. Paulin était bien content de nous faire visiter sa maison que nous voyons pour la première fois. Ce n'est pas une maison neuve mais elle a été bien entretenue et elle est en bon état. Il a certainement fait un bon achat. Elle est située sur un terrain de bonne grandeur et sur lequel il y a une belle grande piscine. Son terrain est entouré d'une bonne cloture assez haute à cause de la piscine. Nous avons admiré sa maison qui n'est pas un château mais qui répond très bien à leur besoin. Elle a les mêmes dimensions que celle que nous avions à St-Antoine, au 4015 de Tilly.

Pour continuer nos promenades, le 16 juin c'est Antoine cette fois qui nous amène voir Bibiane à St-Dominique de Bagot. Il n'a pas fait un voyage spécial pour nous amener là. Lise et Antoine étaient invités par Lorraine et son conjoint pour le baptême de leur premier enfant. Lorraine demeure à St-Pie de Bagot, non loin de St-Dominique. Nous avons profité de l'occasion pour aller voir Bibiane et sa nouvelle maison que nous n'avions pas encore vu. Elle a une belle maison, bien située aux limites d'un beau village en plein développement.

Le samedi 29 juin, c'est Jean, a son tour qui vient nous chercher et nous amène chez lui pour la fin de semaine . Il demeure à Notre-Dame des Prairies près de la ville de Joliette. Ce ne sera pas la première fois que nous voyons sa nouvelle maison; nous y sommes allé au mois d'octobre 1994, mais alors leur terrain n'était pas encore fini. Cette fois, il a été fier de nous montrer sa belle pelouse et ses belles plantations de fleurs dont il a entouré sa maison. Il lui manque encore le pavage de son entrée, mais il va l'avoir bientôt car il l'a donné à faire par un entrepreneur. Nous avons admiré aussi sa maison et son ameublement maintenant complétés. Cette maison est différente des autres car elle est aménagée de façon à faciliter la circulation et le travail journalier à Margot qui est handicapée et en fauteuil roulant. Nous avons maintenant la satisfaction de constater que tous nos enfants sont propriétaires d'une maison confortable dont ils semblent satisfaits. Antoine en est à sa quatrième. Il a fait bâtir sa première à Beauport lorsqu'il travaillait chez meubles Grenier à Beauport.

Quand il a changé de métier pour devenir conseiller en crédit agricole, il a vendu cette maison pour en acheter une à Ste-Foy, pour se rapprocher de son lieu de travail. Après plusieurs années (20 ans) dans cette maison, il a dû déménager à Victoriaville encore en raison de son travail. Il a donc vendu à Ste-Foy pour acheter sa troisième à Victoriaville. Maintenant il a pris sa retraite. Il a donc décidé de revenir dans la région de Québec qui est sa préférée. Il a donc vendu à Victoriaville et il a acheté sa quatrième maison dans le quartier Neufchatel à Québec. Cette dernière est très fonctionnelle comme les trois précédentes.

Celui qui est le plus près de chez nous c'est Gilles. Sa maison est située dans la rue St-Cyrille à deux minutes d'ici. En plus de ces deux là, nous avons aussi assez près de nous, Laurent, Pierre, Dominique et Edmond. C'est bien plaisant d'être ainsi près de plusieurs de nos enfants. Il y a aussi Madeleine et Annette qui viennent nous voir assez souvent . Nous l'apprécions beaucoup. Pour compléter l'énumération des maisons de nos enfants, il ne faut pas que j'oublie Hilaire. Il demeure à St-Louis de Terrebonne et comme c'est lui qui demeure le plus loin d'ici, c'est aussi lui qui vient le moins nous voir. Sa maison actuelle est sa deuxième. Elle n'est pas très grande mais elle a une belle apparence et toutes les commodités désirables.Je viens de faire rapidement le tour de toutes les maisons de nos enfants. Il me reste maintenant à raconter notre retour de chez Jean, lequel a été très pénible. C'est Antoine qui avait cette tâche de nous ramener et il était bien empressé de le faire mais Germaine ne voulait plus s'en revenir.

Elle voulait demeurer encore chez Jean au moins une journée ou plus afin de profiter de l'occasion pour aller magasiner comme on l'avait fait dans la journée précédente. Il nous a été bien pénible de découvrir qu'elle avait perdu la raison au moins partiellement et sur certains sujets. Il a été impossible de lui faire comprendre que son entêtement était insensé. Il aurait fallu user de force pour l'embarquer dans l'auto d'Antoine, mais même là, Lise ne voulait pas prendre ce risque. Elle craignait, sans doute avec raison, que Germaine ne nous cause beaucoup de trouble en chemin. Pour solu tionner ce problème, Antoine et Lise; Jean et Margot, après s'être consultés ont décidés de faire venir une ambulance pour la ramener de force au pavillon Mille-Fleurs à l'Ancienne-Lorette. C'est Antoine et Jean qui l'ont amené malgré elle à l'ambulance et l'ont confiée à l'infirmier et au chauffeur. Je n'entrerai pas dans les détails pour raconter tous les signes pénibles qu'elle nous a donné pour nous indiquer sa perte de raison qu'on espérait partielle et temporaire. Tous ensemble, nous avons été énormément surpris et bien affligés de cela.

Pour ma part, j'ai été d'autant plus surpris que je ne m'étais pas du tout aperçu de rien avant ça, malgré que j'étais tous les jours avec elle au pavillon Mille-Fleurs. A part ses étourdissements passagers et son arthrose, elle semblait heureuse et en santé. Elle se disait heureuse et enchantée d'être au pavillon Mille-Fleurs.

Pour la psychiâtre Claire Bouchard qui a entrepris de la soigner, cet optimisme exagéré était un indice de maniaco-dépression. Pour établir son diagnostic, le Dr Bouchard a d'abord parlé à Germaine et ensuite, après nous avoir questionné, a demandé une prise de sang.

L'analyse a indiqué un manque de lithium dans son sang. C'est un métal nécessaire dans le sang comme le fer. Le manque de fer lui, occasionne l'anémie. Elle a donc prescrit un médicament qui contient du lithium. Quelques jours après, le Dr Bouchard a appelé pour s'informer des effets du nouveau médicament. C'est moi qui ai décroché le téléphone mais je l'ai vite passé à Madeleine, pensant qu'elle était plus que moi en mesure de bien la renseigner. C'est là que le Dr Bouchard a dit à Madeleine que Germaine est maniaco-dépressive et que c'est causé par un manque de lithium dans le sang. La psychiâtre semble bien confiante de la ramener à la santé assez vite. Déja, il y a amélioration après quelques jours.

14 octobre 1996

Depuis le début de juillet je n'ai pas repris mon crayon, mais aujourd'hui, fête de l'action de grâces c'est peut-être le bon temps pour le reprendre. Depuis la dernière fois ou j'ai écrit, il ne s'est pas passé d'événement important mais la vie suit son cours tout simplement. Je racontais alors ce qui nous est arrivé lors de notre promenade à Joliette; notre retour de façon inusitée, imprévue et tout à fait désagréable. Le tout causé par la maniaco-dépression de Germaine. Après quelques jours de traitement au lithium, il y avait une bonne amélioration. Aujourd'hui je peux dire que ce traitement a fait disparaitre tout à fait les symptomes de cette maniaco-dépression. Cependant, le médecin et la psychiâtre qui la soignent ordonnent de continuer le traitement au lithium indéfiniment sinon, on risque de voir apparaitre de nouveau les mêmes symptomes. C'est donc sous controle.

On ne peut cependant pas en dire autant de son arthrose qui la fait souffrir un peu tous les jours depuis quelques années. La douleur n'est pas continuelle mais elle revient un peu, presque chaque jour, surtout quand le temps est frais et humide. Son mal augmente un peu d'une année à l'autre mais elle n'est pas encore rendue en chaise roulante comme on en voit d'autres ici. Espérons que son mal ne s'aggravera pas trop vite.

Au mois de septembre, Annette nous a amené à St-Antoine. Madeleine était avec nous. Nous sommes allés voir Mme Pichette et ses enfants dans la maison que nous leur avons vendue. M. Pichette n'était pas chez lui, il était à son travail, mais Mme Pichette et ses enfants semblent très heureux dans leur nouvelle demeure. C'est plaisant de constater sur place qu'ils sont très satisfaits de leur nouvelle maison et en bon termes avec le voisinage. Ils ont fait quelques réparations et quelques petits changements. Ils ont refait la couverture ainsi que l'intérieur de la chambre froide. Ils ont installé une cheminée neuve à la demande de l'assurance-feu. C'est devenu obligatoire le 1er janvier 1996. Ils ont remplacés le petit poele à bois par un gros poele semblable à celui que nous avions à la Plaine. C'était un modèle très répandu dans ce temps là. Ils chauffent au bois. Leur facture d'électricité est moins haute mais le bois de chauffage aussi est assez cher. Avant de quitter St-Antoine, nous avons vouju saluer nos anciennes voisines. Mme Marguerite Aubin qui demeure en face de M. Pichette et Mme Imbeau, la voisine de gauche de M. Pichette. Elles ont semblé heureuses de nous revoir, comme nous l'étions de les retrouver en bonne santé.

Il est bien possible qu'a l'avenir, l'occasion d'aller encore à St-Antoine ne se présente pas très souvent. Cela fait toujours plaisir de revoir les endroits ou nous avons demeuré assez longtemps, mais nous ne pouvons pas revenir en arrière et revivre le passé. Il vaut mieux regarder vers l'avenir, même si nous savons bien qu'il ne nous reste plus que quelques temps à vivre. C'est une bonne raison pour tâcher d'utiliser de la meilleure façon possible ces quelques années peut-être, et qui vont nous voir décliner de plus en plus vite. Pour ma part, même si ma santé est encore bonne, je réalise de plus en plus que je vieillis. Je ne dis pas que cela me chagrine et m'ennuie, au contraire, je suis heureux de ce que le Seigneur m'accorde encore. Ce que j'ai de mieux à faire maintenant, c'est de Lui dire merci. Malgré la vieillesse qui s'empare de nous d'une façon de plus en plus tangible, il est encore permis de voir l'avenir en rose. Certains vieux et vieilles que nous voyons ici chaque jour nous en donnent l'exemple.

C'est la coutume ici comme ailleurs; depuis quelques années, quand le temps est arrivé, de se préparer à fêter l'halloween par une soirée de chants et de mascarades. Il y a ici avec nous une vieille autrefois de St-Antoine, que nous avons bien connu dans le temps et qui est encore bien vigoureuse malgré son âge assez avancé; malgré aussi sa surdité et ses visites assez fréquentes à l'hopital. C'est Mme Arthur Lefebvre.

Elle m'a dit dernièrement: M. Bédard, l'halloween s'en vient! Le 1er novembre, il faut vous préparer à fêter ça avec nous autres. j'ai ce qu'il faut pour vous masquer: La petite barbe artificielle qu'on peut vous coller au menton...etc. Et puis, on sait que vous chantez! Vous allez chanter la chanson "Dans l'bon vieux temps ça s'passait d'même"

C'est une vieille chanson connue et qui se chante à deux. Il va falloir trouver une femme pour chanter les deux couplets de la femme. J'ai accepté mais pour le moment, c'est encore à l'état de projet. Si Germaine pouvait et voulait chanter, ça serait très bien mais c'est inutile d'y penser. Il n'y a pas beaucoup de chanteurs et de chanteuses dans le pavillon Mille-Fleurs. d'ici le soir de l'halloween, on va peut-être en trouver.

6 novembre 1996

Il y a déja 6 jours qu'on a fêté l'halloween au pavillon Mille-Fleurs. Autrefois, c'est a dire avant que le christianisme soit implanté un peu partout, c'était une fête paienne que le christianisme n'a pas fait disparaitre mais qu'il a plutôt transformé en fête de la Toussaint suivi du jour des morts. Depuis quelques années, l'ancienne fête de l'halloween redevient populaire. Je ne sais pas ce que ça signifiait autrefois mais aujourd'hui, je n'y vois pas d'autre chose qu'une sorte de mascarade pour s'amuser et se divertir.

Parmi ceux qui ont pris part à cette fête ici, il y a les employés de la maison. Ils étaient tous bien costumés et masqués. Ils étaient méconnaissables pour la plupart. Il y avait aussi les pensionnaires. Quelques uns étaient costumés et masqués.Il y avait aussi quelques invités de l'extérieur, entr,autre une chanteuse, une véritable artiste, trop parfaite pour l'auditoire de vieux que nous étions. Elle n'a pas été appréciée à sa juste valeur, sauf peut-être par quelques amis parmi les invités. C'est elle avec le musicien qui l'accompagnait, qu'on a été obligé d'admirer le plus longtemps. Parmi les pensionnaires il y a une vielle dame qui a eu un dialogue très comique avec M. Provost.

Le numéro le plus comique et le plus apprécié avait pour titre "Le voyage de noces". Il a été exécuté par Mme Lefebvre et une de ses amies. Mme Lefebvre jouait le role de la mariée et son amie déguisée en homme, jouait le marié. Elles nous ont raconté leurs aventures et leurs émotions au cours de leur voyage de noce à New-York. Elles ont fait rire le monde pendant un bon quart d'heure.

Le premier numéro de la soirée avait pour titre "Dans le bon vieux temps". A la suggestion de Mme Lefebvre, c'est moi qui l'a exécuté avec Mme Bertrand. J'en avais demandé une autre avant mais elle ne s'en croyais plus capable; demandez donc à Mme Bertrand, je suis certaine que ça va lui faire bien plaisir.

C'est ce que j'ai fait 2 ou 3 jours avant la soirée, mais quand le temps est venu d'exécuter le chant, elle avait la voix enrhumée, de sorte qu'il a fallu que je chante avec elle les deux couplets que normalement elle aurait dû chanter seule. Quant au refrain, il n'y a pas eu de problème. Tout le monde le sait et tout le monde a chanté avec entrain.

Pour un auditoire composé de vieux à l'ancienne mode, ce sont des chansons de ce genre que tout le monde aurait préféré. En voici les paroles :

refrain
Dans l'bon vieux temps ça s'passait d'même
ça s'passait d'même dans l'bon vieux temps

1er couplet - homme
Dis moi, te souviens tu ma vieille
du temps ou je te courtisais.
Ma tuque par dessus l'oreille
chez ta vieille mère j'arrivais
Au trot de ma vieille jument
veiller chez vous à ST-Constant
2e couplet - femme
Je m'assoyais près d'la fournaise
et bien émue je t'attendais.
Toi tu plaçais toujours ta chaise
près de la mienne quand t'arrivais.
Bien trop proche nous disait maman
qui chaperonnait en tricotant

3e couplet - homme
Quand ta mère piquait son somme
avec son tricot sur ses genoux
et que ton père le brave homme
fumant sa pipe cognait des clous.
Je profitais de ce petit moment
pour t'embrasser bien tendrement

4e couplet - femme
Tu m'embrassais vieil haissable
Et ta barbe me piquait le menton
de t'arrêter je n'étais pas capable
pour dire franchement j'trouvais ça bon.
en s'éveillant papa te chassait
au bout de trois jours tu te r'plantais

16 novembre

Déja 16 jours d'écoulés dans le mois de novembre. Comme le temps passe vite. J'aimerais avoir encore quelque événement important à raconter, survenus depuis la dernière fois que j'ai écrit mais comme il ne s'est rien passé d'extraordinaire, je vais me contenter de faits ordinaires.

Dans cette catégorie, je peux mentionner la fête du chasseur que M. Provost a organisé pour distraire et amuser ses vieux pensionnaires. Cela s'est passé dimanche dernier, le 10 novembre. Pour la circonstance, la viande qu'on nous a servi pour le dîner provenait de la chasse.

Il y avait du choix; du chevreuil, de l'orignal, du bison, etc. La balance du repas était aussi spéciale. Il y a eu du vin comme aux fêtes anniversaires des pensionnaires. La soupe a été excellante ainsi que le dessert. Comme décoration de la salle à diner, il y avait des animaux sauvages empaillés ; un ours, un chevreuil et autres gibiers. En temps ordinaire, la salle à diner n'est pas trop grande pour que tout le monde soit à l'aise. Pour réussir à placer ces gibiers empaillés, il a fallu changer quelqu'un de place et se tasser. Cela a eu pour effet de rétrécir les passages entre les rangées de tables et de compliquer la circulation pour les serveuses. Heureusement que cela n'a pas duré longtemps.

18 novembre

Un autre événement qui mérite d'être mentionné c'est la visite de Mgr. Blais, évêque coadjuteur de Québec. Il a passé la semaine du 11 au 17 dans la paroisse de l'Ancienne-Lorette. Il a visité les principaux endroits de la paroisse comme les écoles, les principaux commerces, les maisons de personnes âgées. Il est venu ici jeudi soir le 14. Pour le recevoir, on nous a réunis dans la grande salle au sous-sol. Il nous a parlé pendant environ 20 minutes de différents sujets intéressants pour tout le monde et en particulier pour les personnes âgées. Il nous a ensuite invités à poser des questions sur des sujets d'intérêts particuliers.

On a questionné sur la souffrance, sur le purgatoire, ou encore sur la prière. Je n'entreprendrai pas de répéter tout ce qu'il nous a dit, mais je dois toujours dire qu'il a eu des réponses intelligentes et faciles à comprendre pour l'auditoire de vieux et de vieilles qui l'écoutaient. Pour ma part je lui ai demandé si le vieux catéchisme que nous les personnes âgées avons appris à la petite école était encore bon. Il m'a répondu: Certainement, mais le nouveau catéchisme de l'Église catholique sorti récemment est plus approfondi et plus détaillé.

Hier le 17 novembre je suis allé à la messe de 8h45 et c'est Mgr. Blais qui a fait l'homélie. Ici, à l'Ancienne-Lorette, il y a plusieurs prêtres en plus du curé et d'un diacre permanent qui font à tour de role l'homélie à chaque dimanche. Ils font toujours de très belles homélies , mais quant à moi, l'homélie de Mgr. Blais a été spéciale et supérieure à toutes les autres. Est-ce que c'est parce que je l'ai écouté plus attentivement parce que c'est un évêque ? Il s'est inspiré de l'évangile du dimanche comme la plupart le font, mais il a su faire ressortir d'une façon particulière la leçon qui se dégage de cet évangile pour chacun de nous .

Voici un bref résumé de cet évangile :
Un homme partait en voyage et avant de partir, confia ses biens à ses serviteurs. A l'un, il donna 5 talents, à l'autre, 2 talents et à un troisième, un talent; à chacun selon ses capacités et il partit.

Celui qui avait reçu 5 talents en gagna 5 autres, celui qui en avait reçu 2 en gagna 2 autres mais celui qui n'en avait reçu qu'un seul a enfoui son talent et ne l'a pas fait fructifier. Longtemps après, le maitre revint. Il félicita et récompensa les deux premiers. mais il fit de sévères reproches au troisième. Il n'est pas demandé à tous de faire des merveilles mais chacun est invité à faire son possible.

27 novembre

Le mois de novembre tire à sa fin et la température que nous avons ressemble de plus en plus à l'hiver. Hier, nous sommes allés voter pour élire cinq directeurs du CLSC Lauren tien qui dessert un certain territoire dont fait partie l'Ancienne-Lorette. Un autobus semblable aux autobus scolaires est venu nous prendre ici les gens du pavillon mille-fleurs. Germaine n'est pas venue. Nous n'étions que 15 dans cet autobus , mais avant, un autre autobus a quitté le pavillon mais je ne sais pas avec combien de passagers . On ne connaissais pas les personnes pour qui il fallait voter, mais on nous en a donné une liste de 5 noms. Je suis allé voter sans conviction mais seulement pour faire plaisir aux gens de l'Ancienne-Lorette. Il s'agissait d'élire cinq directeurs du CLSC Laurentien et les cinq noms qu'on nous a donné sont des gens de l'Ancienne-Lorette. On nous a dit que le maire de St-Augustin voulait faire transporter le siège social du CLSC dans sa municipalité, alors que les gens de l'Ancienne-Lorette tiennent à le garder ici.

Quand on nous a annoncé le résultat du vote, les cinq personnes pour qui nous avons voté ont été élues. Les gens de l'Ancienne-Lorette semblent maintenant assurés de garder ici le siège social du CLSC. Cela est peut-être vrai mais pour ma part je ne connaissais pas les influences qui peuvent jouer pour ou contre et d'ailleurs pour le moment j'y suis indifférent.

Depuis 7 ou 8 jours j'ai le rhume et je tousse. Le docteur Larouche qui s'occupe de Germaine vient chaque mardi au pavillon Mille-Fleurs. J'ai été la consulter hier à son bureau. Après m'avoir ausculté, elle m'a questionné; Quand avez vous commencé à tousser? Il y a 5 ou 6 jours. Prenez vous quelque remède? Oui, du sirop Robitussin DM contre la toux. Continuez à prendre votre sirop selon la recommandation sur la bouteille. Je vous prescrit en plus un traitement de 10 jours aux antibiotiques. J'espère bien qu'avec les antibiotiques ma toux va guérir rapidement.

3 décembre

Le 27 novembre, j'ai raconté ma visite chez le médecin parce que j'avais un mauvais rhume. Le docteur Larouche m'avait dit de revenir la voir dans une semaine. C'est ce que je viens de faire. Aujourd'hui elle m'a examiné et elle a constaté que mon mauvais rhume est complètement disparu. Après 5 jours de traitement je me sentais très bien rétabli, mais le traitement est prescrit pour 10 jours.

Les médecins nous expliquent que même si on se pense rétabli, il faut compléter le traitement de 10 jours afin de s'assurer que les microbes qui ont causé le rhume sont tous disparus. Le 26 novembre, le médecin m'avait recommandé de ne pas sortir pendant le traitement aux antibiotiques mais aujourd,hui elle me permet de sortir quand le temps n'est pas trop froid. Le traitement sera terminé vendredi le 6 décembre.

3 janvier 1997

L'année 1996 est maintenant chose du passé. La derniére fois que j'ai écrit dans le cahier, le 3 decembre 1996, je racontais ma visite chez le médecin à propos de mon rhume. Ça aussi fait maintenant partie du passé, ma santé est redevenue très bonne. Le temps des fêtes qu'on a vu venir de très loin est lui aussi passé. La nouvelle année nous est arrivée avec une température plus normale pour la saison que celle du mois de décembre qui a été plus douce que d'habitude.

Nous avons eu notre messe de Noel ici même au pavillon Mille-Fleurs dans la grande salle du sous-sol. Ce n'est pas la première fois que nous avons une messe au sous-sol mais cette fois, la célébration a été rehaussée par la présence d'un vrai bon chanteur. Un véritable ténor comparable à Richard Verreau dans le meilleur de sa carrière. Il a entrainé toute l'assistance à chanter avec lui les beaux cantiques de Noel que tout le monde connait.

Le jour de l'An aussi est passé. Nous avons fêté ça dans une salle au sous-sol de la bibliothèque de l'Ancienne-Lorette. C'est Antoine, aidé de ses frères et soeurs, qui a pris l'initiative d'organiser cette rencontre annuelle. Elle a été bien réussie et tout le monde a semblé trè heureux de se retrouver tous ensemble. Les quatres générations étaient présentes au complet ou presque. Je n'ai pas compté les présences mais ceux qui ont tenu les comptes ont dit qu'on était 64. Il faut dire que parmi la troisième génération, quelques-uns et quelques-unes ont amené leur petit ami ou amie selon le cas. C'est bien agréable de se retrouver ainsi tous réunis, mais il faut avouer aussi que c'est très fatiguant pour des vieux comme nous deux de participer à cette belle fête. Germaine a mis deux jours à s'en remettre un peu. Moi aussi j'étais fatigué et la preuve, en m'habillant pour m'en revenir, je me suis trompé de couvre-chaussures. Je ne me suis pas rendu compte qu'ils étaient plus grands que les miens. Celui à qui ils appartenaient n'a certainement pas pu chausser les miens.

Ce qui fatigue beaucoup Germaine c'est son vertige. Comme elle est devenue un peu courbée par la vieillesse, le fait d'avoir à redresser la tête chaque fois qu'elle donne la main à quelqu'un a pour effet d'aggraver son vertige. Nous ne savons pas combien d'années il nous reste à vivre, mais nous ne voulons pas mettre fin de notre vivant à cette belle coutume de se réunir au moins une fois par année. Au contraire, cela nous ferait plaisir de savoir qu'ils vont continuer de se rencontrer même quand nous ne serons plus là.

7 janvier 1997

Hier au soir, Germaine et moi écoutions les nouvelles à la télévision. On nous parlait de la température et des suites de la pluie verglaçante qui a causé d'énormes dégats dans certaines régions de la province entr'autre dans la région de Lanaudière. En entendant cela j'ai pensé à Jean qui habite justement dans cette région, près de Joliette.

Pour en savoir plus de la bouche même des habitants de cette région, j'ai appelé Jean, espérant qu'au moins, le téléphone ne soit pas coupé. Heureusement que non. Jean m'a dit que dans Joliette et dans les environs, les dégats causés par le verglas sont énormes. Toute la région est privée d'électricité depuis deux jours. Tous les fils électriques ainsi que les branches des arbres sont tombés par terre.

Des équipes d'hommes d'Hydro Québec travaillent continuellement à la réparation des lignes. Les clients d'Hydro qui n'ont pas d'électricité pour le chauffage, pour la lumière et pour la cuisine sont bien malheureux. Quelques-uns ont du bois et un poele à combustion lente comme Jean.

Cela règle la question du chauffage mais non la question de la cuisine, du réfrigérateur, etc. Espérons pour tous ces gens privés du service de l'électricité, que cela ne durera pas trop longtemps.

1 février 1997

Dans un mois, nous serons rendus au deuxième anniver saire de notre arrivée au pavillon des Mille-Fleurs. Dans les pages précédentes, j'ai décrit sommairement nos activités et notre emploi du temps depuis notre arrivée ici. Une activité que j'ai à peine mentionné c'est le temps que nous consacrons a la prière ensemble et seuls dans notre appartement. Chaque jour, quand il n'y a pas d'empêchement, nous récitons ensemble un rosaire, c'est à dire trois chapelets.

Parmi ceux qui liront peut-être un jour ou l'autre ces pages sur la prière que j'écris aujourd'hui avec amour, il peut s'en trouver qui ne partageront pas nécessairement mes convictions. C'est pourquoi je tiens à dire tout de suite que je n'ai pas l'intention de les juger ni de leur imposer mes idées. D'ailleurs, nous sommes tous pécheurs et Jésus-Christ a dit qu'Il n'était pas venu pour sauver les justes qui n'ont pas besoin de miséricorde mais bien les pécheurs. Je pourrais raconter la parabole du pharisien et du publicain, la voici :

Un jour, deux hommes allèrent au temple pour prier. Le pharisien s'avança debout en avant du temple et disait à Dieu "Je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont menteurs, voleurs, adultères, etc.. Moi, je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède, j'observe la loi parfaitement. Je ne suis pas comme ce publicain qui ne respecte pas la loi et qui a honte de sa conduite".

Le publicain au contraire priait et demandait pardon de ses fautes. Et Jésus qui racontait cette parabole à ses disciples ajoutât : Le publicain s'en retourna chez lui justifié , mais non pas le pharisien qui n'a fait que raconter ses bonnes oeuvres. Dans le petit catéchisme que j'ai appris avec les autres de ma génération, il y a un chapitre consacré à la prière. Je me souviens encore de quelques-unes des questions et réponses. La première est celle-ci: Quest-ce que la prière? La prière est une élévation de notre coeur vers Dieu, soit pour l'adorer, le remercier de ses bienfaits, implorer son pardon ou lui demander demander les grâces dont nous avons besoin pour l'âme et pour le corps. Autre question: Dieu exauce-t-il toujours nos prières? Oui Dieu exauce toujours nos prières quand elles sont bien faites, mais il les exauce de la manière qu'il juge la plus utile à notre salût.

Je pense que ces deux réponses résument très bien tout ce qu'il serait possible de développer en explication sur la prière. Je vous citerai l'exemple du bon larron qui a été crucifié en même temps que Notre-Seigneur. Après avoir mené une vie de voleur et de brigand ainsi que l'autre larron qui s'unissait à la populace et qui disait à Jésus: "Si tu es le Messie, sauve toi donc toi-même et nous avec toi". Le bon larron lui répliqua: "Tu n'as donc aucune crainte du Seigneur; nous deux nous avons ce que nous avons mérité par nos crimes mais Jésus, lui, n'a rien fait de mal". Puis s'adressant à Jésus, il lui demanda: "Souviens toi de moi quand tu seras dans ton royaume". Il a été exaucé immédiatement car Jésus lui a dit: ',Aujourd'hui même tu seras avec moi au Paradis".

1mars 1997

Le nerf sciatique. J'ai déja entendu parler du nerf sciatique et des douleurs qu'il peut nous causer mais cette année je viens d'en faire l'expérience moi-même et je ne l'ai pas trouvé drole du tout. Au début de février, il y avait de la neige sur la galerie. J'ai emprunté une pelle pour l'enlever. Sans me hater, cela m'a pris une demi-heure environ. J'ai perdu l'habitude du travail; Quand j'eus terminé, je me suis senti un peu fatigué mais je me suis dit: Un peu de repos et demain, je serai mieux. Loin de s'améliorer, 15 jours après la fatigue était toujours là et même elle s'est mise à empirer. Il s'est déclaré un mal dans le dos du côté gauche. La douleur s'est mise à augmenter et à descendre dans la cuisse et le genoux, dand la jambe et jusque dans le pied. C'est devenu évident qu'il y avait là quelque chose d'anormal et qu'il va falloir soigner cela.

Je n'étais plus capable de me tenir debout sur ma jambe gauche. Comme je ne me méfiais pas de cela au début, j'ai tombé par terre en me levant debout sur ma jambe gauche. Une femme médecin, le Dr Larouche vient régulièrement ici au pavillon Mille-Fleurs. Je l'ai consulté et après m'avoir examiné et posé quelques questions, elle m'a prescrit deux médicaments à prendre simultanément, l'un pour calmer la douleur qui parfois devient intolérable, et l'autre sert à hâter la guérison. Elle m'a ensuite envoyé au CHUL consulter un médecin spécialiste dabord et ensuite, un physiothérapeute. J'y suis allé le 10 mars. C'est Antoine et Gilles qui m'ont amené là en auto.

A la porte de l'hopital, une chaise roulante m'attendait. Nous avons été bien reçus. Ils m'ont examiné et passé une radiographie qui a confirmé le diagnostic du Dr Larouche. Ils ont changé très peu la prescription du Dr Larouche. La physio thérapeute m'a fait ses recommandations sur la manière de me comporter dans mes mouvements avec la marchette que je devrai utiliser pendant plusieurs jours.

La cause de mes douleurs est le nerf sciatique qui part de la colonne vertébrale et qui controle le côté gauche. Je ne suis pas le premier à avoir ce mal là et ceux qui l'ont eu avant moi sont bien d'accord pour dire que c'est très douloureux. La physiothérapeute m'invite à retourner à l'hopital mardi. En suivant les recommandations des médecins, j'espère m'en remettre assez bien. Ils me disent que je peux m'en remettre complètement mais je ne serais pas surpris s'il m'en reste des séquelles étant donné mon âge.

Samedi 15 mars

Hier, Antoine et Gilles m'ont amené au CHUL tel qu'entendu à ma première visite lundi. Le Dr Lepage, après m'avoir examiné et questionné a constaté une légère amélioration et m'encourage à suivre ses instructions et celles de la physiothérapeute (le Dr Lavoie). A une date indéter minée je serai invité à retourner au moins une fois à l'hopital pour un examen. On m'assure qu'en suivant bien leurs conseils, je vais m'en remettre très bien. En attendant, je remercie le Seigneur du fond de mon coeur de m'entourer...

...d'une quantité de personnes très dévouées , chacun et chacune à sa façon, de leurs bons soins et de leurs encouragements. En premier lieu, je dois nommer Germaine, mon épouse qui elle même souffre beaucoup d'arthrose et qui malgré tout cherche par tous les moyens à m'aider. Immédiatement après, viennent nos enfants, les plus âgés, Antoine, Madeleine et Gilles qui profitent du fait qu'ils sont plus libres que les autres pour nous venir en aide de toutes façons. Ensuite, je devrais nommer les serveuses qui m'apportent mes repas dans notre appartement en attendant que je sois en mesure de me rendre dans la salle à diner. Il y a aussi les médecins qui malgré qu'on doit dire qu'ils sont payés pour leurs services, ne ménagent pas leurs attentions pour me procurer les meilleurs soins.

28 mars 1997

Je n'ai encore rien dit au sujet de la marchette qu'on m'a procurée. Depuis que nous sommes ici, nous voyons tous les jours quelques-uns, homme ou femme, se servir d'une maechette pour se déplacer. Je ne m'attendais pas à être obligé si tôt d'en avoir besoin d'une. C'est un petit meuble qui semble un peu encombrant quand on voit les autres s'en servir, mais quand on en a besoin soi-même, on réalise que c'est un article bien commode et même indispensable quand on en a besoin. Mais cela n'empêche pas que j'espère bien pouvoir m'en passer avant bien longtemps. L'amélioration n'est pas très rapide mais tout de même bien réelle. Si toutefois mon rétablissement n'est pas tout à fait complet...

...d'ici un mois ou deux, je me contenterai d'être capable de marcher sans marchette pour les quelques années peut-être qu'il me reste à vivre.

2 avril 1997

Depuis quelques années, nous sommes abonnés à une petite revue qui a pour titre "Le messager de St-Antoine" Dans l'un de ses numéros, nous avons lu un article assez court mais qui a eu le don de nous toucher Germaine et moi. C'est comme si le Seigneur lui-même était venu nous dire son amour. C'est une invitation à nous jeter dans ses bras et à nous abandon ner complètement à Lui. Cet article là c'est un message qui s'adresse spécialement aux personnes âgées, mais je pense que tout le monde peut en profiter. Le voici:

"La vie est comme une journée bien remplie et qui parait trop brève. L'enfance était comme un lever de soleil; elle éclatait de vie et de lumière. Puis est venue l'adolescence remplie de promesses et tendre comme un fier matin. Dans l'ardeur du midi, nous avons aimé, nous avons créé, nous avons travaillé. Nous avons bâti et semé. Ce fut le temps des grandes oeuvres et de la famille rayonnante . Et maintenant, c'est le Magnificat du soir, calme et chaleureux comme un beau coucher de soleil. Maintenant notre jour s'achève. Un autre infiniment plus beau s'annonce vers une aurore lumineuse dans la joie du Christ ressuscité. Notre vie n'est pas finie, elle ne fait que commencer, toute tendue vers un bonheur ou Dieu nous révélera son amour".

12 mai 1997

Depuis la fin de février, j'ai des problèmes avec mon nerf sciatique. J'ai déja raconté sommairement les différentes étapes de mes malaises. Au point ou j'en suis aujourd'hui, je ne sais pas encore si je réussirai un jour à marcher encore avec aisance comme avant. Il y a déja une bonne amélioration et je peux marcher sans marchette pour quelques pas dans le corridor, mais je n'ai encore osé sortir dehors pour un certain trajet, par exemple, aller à l'église. Au début le médecin m'a dit : Vous pouvez vous en remettre complètement si vous faites bien les exercices qu'on vous a prescrits, mais ça vâ être long. J'espère toujours m'en remettre assez bien pour marcher dehors. En attendant, je remercie le Seigneur pour l'amélioration depuis le début.

17 juin 1997

Depuis le 12 mai, dernière date ou j'ai écrit dans ce cahier,il ne s'est pas passé d'événement extraordinaire ici, mais tout de même il vaut peut-être la peine de raconter le peu qu'il y a. Mon nerf sciatique qui m'a causé des problèmes depuis quelques mois, n'est pas encore rétabli à 100% mais avec le temps, et les exercices recommandés, on pourrait dire que l'amélioration est peut-être de 75%. Depuis un mois, je suis sorti plusieurs fois avec une canne. Je suis allé au CHUL plusieurs fois avec Antoine ou Gilles pour recevoir les conseils et les recommandations de la physiothérapeute. Avec tout cela, me voici capable de me rendre à l'église et de fait, je m'y suis rendu dimanche dernier avec...

...ma canne et accompagné de Madeleine qui était ici à l'occasion de la fête des pères et de l'anniversaire de Germaine le 16 juin. A cette occasion, nous avons eu la visite de quelques-uns de nos enfants ainsi que des téléphones et des cartes pour la fête des pères et l'anniversaire de Germaine. Nous apprécions ces visites et ces voeux de bonne fête. Germaine est toute émue de réaliser qu'elle en est rendue à son 85e. Je ne sais pas si elle s'en rejouit ou si elle le déplore? Moi, j'essaie de la rassurer en lui disant que moi j'ai bien 90 et qu'il est bien possible qu'elle aussi se rende là.

En attendant, nous sommes encore là tous les deux pour voir évoluer notre nombreuse famille, nos enfants, nos petits-enfants et nos arrières petits-enfants. Nous nous rejouissons de leurs succès comme nous nous inquiétons de leurs problèmes. Cela nous donne l'occasion de prier pour remercier le Seigneur pour les succès et lui demander d'aider ceux qui ont des difficultés.

28 juin

Hier au soir, je suis allé à l'église pour la messe de 7 hrs. Demain dimanche, s'il ne pleut pas, je me propose d'y retourner . Je ne peux pas dire que je suis complètement rétabli de mon rhumatisme sciatique mais je suis tout de même bien satisfait de ce que j'ai déja de repris. Lundi dernier, le 23 juin, je suis allé au CHUL pour la dernière fois, à moins que mon nerf sciatique ne me cause de nouveaux problèmes. Dans ce cas, la physiothérapeute m'a dit de la rappeler et peut-être d'y retourner pour un autre examen;...

...mais si je suis fidèle à faire les exercices recommandés et surtout à une bonne marche quotidienne, elle me dit que je vais faire encore des progrès.

3 juillet

Après deux jours de grande chaleurs, aujourd'hui une bonne journée de pluie abondante mais sans vent ni tonnerre. Comme je me proposais de le faire dimanche dernier, je suis allé à la messe de 8 h45. Après en avoir été privé pendant 4 mois sans savoir si je pourrais y retourner. J'ai trouvé cela réconfortant. J'aurais été encore plus heureux si Germaine pouvait s'y rendre encore avec moi comme pendant la première année que nous avons passé ici. Elle m'accompagnait alors à la messe au moins le dimanche, mais depuis 18 mois, elle à été obligée d'y renoncer à cause de son arthrose. Une marche de 15 minutes la fatigue beaucoup. La dernière fois qu'elle a voulu m'accompagner, nous avons dû revenir ici après avoir fait seulement la moitié du chemin. Elle pensait ne pas pouvoir revenir si on avait persisté à se rendre à l'église. Maintenant elle fait parfois une courte marche de 5 minutes dehors. C'est assez pour elle.

Observations

Sur ce qui se passe aujourd'hui, dans le monde en général et dans notre entourage, surtout depuis le début du siècle.
-Dans le monde du travail,
-Dans le monde agricole,
-Dans le domaine religieux, etc.

Un adulte qui aurait vécu dans les premières années du siècle, qui aurait observé ce qui se passait dans son temps, qui se serait ensuite endormi pour ne s'éveiller qu'aujourd'hui sans se rendre compte qu'il a dormi si longtemps; qu'est-ce qu'on peut penser qu'il dirait en voyant agir tout le monde. En voyant tous les changements qui se sont produits, toutes les inventions nouvelles. Il penserait peut-être qu'il n'est pas encore éveillé, qu'il rêve encore!

Dans tous les domaines, il y a plus de changements pendant le 20e siècle que pendant plusieurs siècles précédents. On qualifie de progrès et d'amélioration tous les changements qui se sont produits pendant le 20e siècle. Moi personnellement je suis bien disposé à admettre avec la plupart des gens qu'il y a eu beaucoup d'améliorations et de progrès, mais il faut bien reconnaitre que tous ces changements ne sont pas tous des améliorations; au contraire!

Le numéro d'octobre (97) de la revue R N D est consacrée en entier à ces questions sous le titre de "solidarité" avec en sous-titre "Ma Société en quête de son âme". Je l'ai lue en entier; c'est très intéressant. Ce que j'ai surtout apprécié c'est le dernier chapitre : "Le franc parler du vieux Médée" C'est pourquoi j'ai pensé bien faire en le copiant ici en entier.

Le franc parler du vieux Médée

Quand le poele chauffe dans la cuisine, même la chambre du fond en profite. Quand on arrive à un certain âge, on est porté à se dire : Me semble que c'était mieux dans notre temps. Comme de raison. même si on vieillit, ça ne veut pas dire qu'on perd le génie. On se rend bien compte que sur certains points, il y a eu de grosses améliorations. Chaque fois que je vais en ville, je ne peux pas faire autrement que de penser que pendant longtemps c'est chaque habitant qui entretenait son bout de chemin. Allez vous fier! C'est comme pour le rendement. De nos jours, un cultivateur bien organisé produit dix fois comme dans notre temps. Et dans bien des cas, c'est tellement changé qu'on ne peut même pas faire de comparaison.

Pour le manger, c'est la même chose. Aujourd'hui on a toutes sortes de fruits et de légumes sur la table à l'année longue. C'est une vraie beauté de voir ça. Dans l'ancien temps on était chanceux si on avait des pommes pour Noel. Et au mois de mai, les patates qui restaient commençaient à germer. En réalité, ce qui se passe en vieillissant, c'est pas tellement qu'on devient contre le progrès. C'est qu'on se rend compte que dans la vie, il y a des choses plus importantes que d'autres. Et si on perd ces choses là, on perd tout, même si on fait toutes sortes d'améliorations. C'est bien beau d'avoir des fruits sur la table à l'année longue, mais si dans la famille, le monde se mange la laine sur le dos et qu'ils ne sont plus capables de se parler, on n'est pas plus avancés

Quand on prend de l'âge, on ne peut pas faire autrement que de regarder par dessus notre épaule. On essaie de retracer dans l'ancien temps les choses qui ont de l'importance. C'est peut-être pour ça qu'on est porté à embellir le passé. On voudrait donc que les jeunes comprennent ce qu'on a compris avec les années. Je prends rien qu'un exemple: Quand j'étais jeune,on trouvait ça rien que normal d'être plusieurs dans la même chambre. Quand il y avait 12 ou 15 enfants par famille, ça pouvait pas faire autrement. Je me rappelle que dans la même chambre on était 4 garçons sur des lits de chantier à 2 étages. Aujourd'hui les parents ont à coeur de donner une chambre à chaque enfant. Comme ça, ils peuvent mieux faire leurs études et comme on dit de nos jours, ça leur fait plus d'intimité. C'est surement un progrès. Mais des fois je me demande si en avançant, on ne perd pas quelque chose. Un jeune qui n'est jamais obligé de partager rien, comment est-ce qu'il va faire quand va venir le temps de se marier et d'avoir une famille? C'est bon d'avoir assez de place pour se retourner de bord, mais faudrait pas que ça nous fasse oublier la règle de la vie. Je me rappelle quand j'étais jeune, des fois, nos parents donnaient un sac de bonbons à la plus vieille des filles ou au plus vieux des garçons en disant :

"Partage avec tes frères et soeurs". Nos parents n'étaient peut-être pas plus fins que les autres, mais ils savaient ce qui nous attendaient dans la vie et ils essayaient à leur manière de nous montrer ce qu'ils connaissaient. Mais il y a une chose par exemple que je dois dire :

C'est que dans le temps on avait pas tellement le choix de partager. Si on avait pas partagé la même chambre, la moitié des enfants aurait couché dehors. Dans un pays ou il y a six mois d'hiver par année, ça ne marche pas. Quand la charrette de foin du voisin calait dans une baissière, on avait pas le choix d'atteler un cheval et d'aller l'aider. Parce qu'on savait bien que la même chose pouvait nous arriver le lendemain. Et aussi, on savait ce qui arrive à un cultivateur qui n'est pas capable de rentrer son foin. Dans ce temps là, il n'y avait pas l'assurance récolte comme aujourd'hui. C'est la même chose quand une famille avait plus rien à manger. Pour rien faire, ça nous aurait pris un coeur de pierre.

Parce que les allocations pour les familles nécessiteuses, on connaissait pas ça. Mais là encore je me rends bien compte que je suis en train d'embellir le vieux temps. Parce que c'était pas partout pareil. Je me rappelle que la deuxième paroisse voisine de chez nous était réputée pour marcher envers du bon sens. Tout le monde tirait la couverte de son bord. Un vrai nique à procès comme on disait à ce moment là. C'est pas mêlant ce monde là aimait mieux vivre dans la misère que de se donner la main. Parce que c'est un fait qu'ils étaient encore plus pauvre qu'ailleurs. Tout avait l'air à l'abandon. On aurait dit un village de vieux garçons. Il y avait même tout un rang qui n'allait jamais au village parce qu'ils disaient que l'église avait été bâtie troploin d'eux autres.

Quand je regarde ce qui se passe aujourd'hui, je me dis que pour les générations plus jeunes, ça doit pas être facile de se serrer les coudes. Parce que c'est bien clair qu'il y a pas mal plus d'argent de nos jours que dans notre temps. Je prends dans ma famille ; mes enfants ne sont pas ce qu'on peut appeler des riches, mais ils sont à l'aise. C'est la même chose pour mes neveux et pour mes nièces. Et quand il s'en trouve un qui est mal pris, on dit que s'il reste dans le trouble, c'est bien de sa faute, parce qu'il a bien en belle de s'adresser à la bonne porte Parce qu'aujourd'hui, il y a de l'aide pour tout. Je ne peux pas faire autrement que de me dire que c'est une bonne chose. Comme ça, personne n'est obligé d'attendre après le bon vouloir du voisin.

Mais dans la vie, il n'y a pas que de l'argent. Dans le deuxième village de chez nous, personne ne mourait de faim; mais ce n'était pas vivable. Parce que quand on arrête de partager c'est comme si on tuait la vie. Ça c'est une chose que j'ai appris en regardant ce que j'ai vu autour de moi. A ce propos-là je peux vous dire une chose. Je n'aime pas tellement les grandes cérémonies mais ce qui m'a impressionné, c'est ce qui se passe la veille de Paques quand tout le monde allume sa chandelle dans l'église. C'est comme si la lum.ère venait de tout un chacun et qu'elle était partout en même temps.

Pour moi, c'est la vie. Si personne ne veut rien donner aux autres, tout le monde reste dans le fret et la noirçeur. Me semble qu'avec les hivers qu'on a, c'est facile à comprendre.

Si quelqu'un veut garder la lumière pour lui, il y a rien qu'une façon de faire, c'est de l'éteindre. Quand la lampe éclaire pour un, elle éclaire pour les autres. Quand le poêle chauffe dans la cuisine, même la chambre du fonds en profite. C'est la même chose pour le reste. Si quelqu'un veut garder sa vie pour lui tout seul, sa vie va s'arrêter avec lui. Mais en disant ça, je ne désespère pas. Je suis sûr que les jeunes d'aujourd'hui sont capables de découvrir ça par eux autres même. Parce qu'en réalité, c'est juste comme ça que la vie peut se vivre.

Moi le vieux Médée

7 novembre 1997

Un tremblement de terre

Avant hier au soir, 5 novembre, vers 9 h30, Germaine et moi nous préparion à nous coucher quand tout à coup la lumière électrique s'éteint et en même temps on entend un grand bruit sourd et on sent le plancher bouger sous nos pieds. Germaine a dit : Voyons ! Qu'est ce qui s'passe? Quest-ce qui nous arrive?
J'ai dit : C'est un tremblement de terre! Cela ne sera pas long!
En effet, cela n'a pas été long
Le lendemain les journaux et les nouvelles à la TV nous annonçaient que la secousse forte qu'on a ressenti a duré 15 secondes. L'épicentre de ce tremblement de terre est tout près d'ici à Cap-Rouge. C'est pourquou nous l'avons ressenti assez fort. Dans le soleil d'aujourd'hui (7 nov.) on voit le titre d'un article "Plus de peur que de mal".

Tout de même dans ce même article, il est dit que le décès subit d'une dame de 72 ans résidant au village huron, est dû à un arret cardiaque dans les instants suivant la secousse principale. Quand elle est tombée, elle a essayée de signaler le 9 1 1 pour demander du secours mais comme la ligne téléphonique s'est trouvée encombrée par tous les appels causés par le tremblement de terre , elle n'a pas eu de réponse. Mais les journaux ne nous rapportent pas d'autres décès ni d'autre dommage causé par ce tremblement de terre.

30 janvier 1998
La tempête de verglas.

Je pense que cette tempête qui a causé tant de dommage dans Montréal et les environs, en Montérégie et dans une partie des Cantons de l'Est et même dans une partie de l'Ontario mérite d'être signalée. Ceux qui en ont subi les effets s'en souvien dront longtemps. Dès que nous avons appris la nouvelle par la TV et les journaux, nous avons pensé à ceux des nôtres qui sont dans ces régions. Tout de suite, nous avons essayé d'en savoir plus. Après avoir fait quelques appels téléphoniques, nous avons été heureux de savoir que plusieurs de ceux qu'on craignait être du nombre des sinistrés ont été épargnés. Jean et ses deux fils ainsi que Paulin et Hilaire n'ont pas manqué d'électricité. Bibiane et Lorraine en ont manqué pendant plusieurs semaines . Lorraine et Mario (avec Jean-François) ont dû quitter la zone sinistrée pour venir se réfugier dans le comté de Lotbinière. Quant à Bibiane et Richard, ils ont dans leur sous-sol un bon poele et une bonne provision de bois pour l'hiver.

Pour la lumière, ils en sont revenus au temps passé avec la chandelle. Au moins ils n'ont pas eu à quitter leur maison. Cette tempête de verglas nous démontre que pour toutes les commodités que nous procure l'électricité, nous dépendons d'Hydro Québec, malgré qu'en bien des endroits, on a essayé de suppléer en utilisant des génératrices.

A part la privation de toutes les commodités que nous donne l'électricité, le verglas a causé des dommages énormes aux industries et à l'agriculture. La télévision nous a montré un peu les pertes aux troupeaux ainsi qu'aux arbres comme les érables à sucre et les vergers. Espérons qu'une pareille tempête ne se présentera plus dans notre beau pays.

Épilogue

Le Larousse donne deux définitions de ce mot
1.-Conclusion d'un ouvrage littéraire.
2.- (fig.) fin, conclusion d'une histoire , d'une affaire.
Je ne sais pas si on peut qualifier d'ouvrage littéraire le récit de mes souvenirs. Je ne sais pas laquelle des deux définitions convient le mieux à ce que j'ai encore l'intention d'écrire. Quoi qu'il en sòit, mon intention est bien de conclure mon récit pendant que j'en suis encore capable. A mon âge, ma vie tire peut-être à sa fin ? (?) Cet épilogue n'est pas nécessairement le point final de mes écritures. Si d'ici 10 ans, il survient un événement méritant d'être relaté, il se peut que je me serve encore de mon crayon si j'en ai la possibilité.

Il n'est pas impossible que je vive encore dix ans comme on me l'a déja prédit il y a plusieurs années mais je ne peux pas compter là dessus. C'est pourquoi, avant de vous quitter, vous tous qui me lirez peut-être un jour ?, je veux vous faire part d'une idée qui m'habite depuis longtemps et dont je suis de plus en plus certain à mesure que ma vie s'étire. Pour ce que j'ai à écrire, je suis bien certain que votre mère (votre belle-mère, votre grand-mère, votre arrière grand-mère) est bien d'accord avec moi. Eh bien voici :

Je suis certain que Dieu m'aime et qu'il aime aussi d'un amour infini chacune de ses créatures. Par conséquent, il veut notre bonheur à tous sans exception et pour l'éternité. Cependant, Il nous a laissé libre et Il respecte notre liberté. Il ne nous fera pas entrer dans son beau paradis malgré nous. Je n'ai pas l'intention de vous faire une leçon de catéchisme pour vous enseigner comment faire pour mériter le paradis; je pense que vous connaissez aussi bien que moi ce qu'il faut faire.

Je veux pourtant vous citer l'exemple du "bon larron", crucifié avec Jésus et le "mauvais larron". Ces deux larrons étaient parait-il, des bandits de la pire espèce. Pendant qu'ils étaient en croix, le "mauvais" se joignit à ceux qui insultaient Jésus , en lui disant ; Si tu es le Messie comme tu le prétends, sauve-toi donc et nous deux avec toi ! Le "bon larron" lui dit alors : Tu n'as donc aucune crainte de Dieu. Pour nous deux, nous avons ce que nous avons mérité par nos crimes. Quant à Jésus crucifié avec nous, il est innocent.

Puis s'adressant à Jésus, il lui dit : Souviens toi de moi quand tu seras dans ton royaume. Jésus en croix lui répond : Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis. L'évangile ne nous dit pas ce qu'il est advenu du "mauvais larron". Peut-être a t-il eu une bonne pensée avant d'expirer et ainsi, il est possible qu'il ait usé de sa liberté pour accéder lui aussi au bonheur éternel.

Salmigondis

Extrait du livre "C'est bon la vie" Par Jules Beaulac
Seigneur, je suis tout petit.
Je n'ai rien d'un puissant ou d'un important
Je n'ai jamais passé à la radio
à la TV ou dans les journaux
et les gens me trouvent bien ordinaire
Mais je t'aime Seigneur
Et dans le silence de mon coeur
je veux te prier encore aujourd'hui
Je sais que tu es toujours là pret à m'écouter
Je sais aussi tous les secrets que tu as révélés
Au ceur de mon coeur
Du coeur de ton coeur
Pour toi je suis extraordinaire
ne me laisse pas
avec toi je suis bien

Une vieille chanson

Certain jour le bon créateur
Fit dire aux peuples de la terre
Que chacun choisisse une fleur
Et qu'on m'envoie un émissaire
Qu'on soit exact au rendez-vous
Chacun prendra la fleur qu'il aime
Çette fleur restera l'emblème
Du grand amour que j'ai pour vous

Au jour dit dans le paradis
Les envoyés se rencontrèrent
La France vînt choisir un lis
L'oeillet fut pris par l'Angleterre
L'espagnol eut un frais liseron
L'américain un dalhia rose
L'Italien choisit une rose
Et l'Allemand un vieux chardon

Quand arriva le canadien
Emmitoufflé dans ses fourrures
Hélas il ne restait plus rien
Que des feuillages et des ramures
St-Pierre était plein de regrets
Il caressait sa barbe blanche
Je n'ai plus dit-il que ces branches
Tu peux regagner ta foret

Mais Jésus qu'on ne voyait pas
Intervint d'un coeur secourable
Et s'en vint choisir dans le tas
Offrit une feuille d'érable
Et c'est depuis ce beau jour là
Qu'un peu partout dans nos campagnes
Dans la plaine et sur la montagne
L'érable croît au Canada

Une histoire de "mon oncle Omer"

Omer Garneau était notre voisin dans le rang de La Plaine ou nous avons résidé jusqu'en 1971. Il est devenu mon oncle quand j'ai épousé Germaine. C'était le grand-oncle de Germaine par le fait que Alphonse Bergeron, le grand-Père de Germaine et Hélène Bergeron, l'épouse de Omer Garneau, étaient frère et soeur.

Mon oncle Omer avait parfois une petite histoire à raconter pour rire. Ses petites histoires commençaient toutes par "une fois". Donc, "une fois", c'était dans un village ou il y avait des hommes et des femmes de tous les métiers utilesé Tout le monde avait besoin les uns des autres mais tout le monde éétait pauvre et c'était bien malcommode pour payer les services rendus et reçus. Un jour dans une réunion, on a soulevé cette question du manque d'argent. On s'est mis à dire: Parlons en au curé.

On va lui proposer d'organiser un groupe de prière pour demander au bon Dieu de nous envoyer une pluie de monnaie. Des pièces de 5,10, 25, 50 sous. Tout le monde a vite été d'accord. Le curé a consenti. On a bien prié tous ensemble et le résultat n'a pas retardé. On a été exaucé. Tout de suite le même soir on a eu une tempête de grêle de monnaie qui a duré une partie de la nuit. Le lendemain au matin, tout le monde s'est mis à ramasser de l'argent. Rendu au soir, tout le monde était riche. Le boulanger a dit : Moi je n'ai plus besoin de travailler, je suis assez riche, le laitier aussi, le marchand aussi, le menuisier aussi, enfin tout le monde était assez riche. Personne ne voulait plus travailler.

L'histoire à mon oncle Omer semblait terminée. Moi qui était jeune et un peu naif, je lui ai demandé : Quest-ce qui s'est passé ensuite ? Il m'a répondu : Je ne le sais pas. Moi quand j'ai vu ça, j'ai dit, y a plus moyen de vivre ici. J'ai sacré mon camp. -------------

Une deuxième ?
"Une fois" c'était un paroissien qui va trouver son curé pour lui raconter ses peines et ses malchances. Le bon curé, pour l'encourager lui dit : C'est comme ça que le bon Dieu traite ses amis. Le paroissien lui répond : Bon.. Si c'est comme ça, c'est pas surprenant qu'Il n'en ait pas beaucoup, des amis...

Une troisième ?

"Une fois" c'était encore un paroissien qui n'était pas riche et qui s'inquiétait pour l'avenir de sa famille. Il fait part à son curé de ses inquiétudes. Le bon curé pour le rassurer lui dit : Ne vous inquiétez pas pour l'avenir. Voyez les oiseaux qui passent leur temps à voltiger pour s'amuser. Ils ne travaillent pas et ne s'inquiètent de rien. Ils vivent Heureux. Le paroissien inquiet lui répond : C'est vrai que les oiseaux ne s'inquiètent de rien et qu'ils ne travaillent pas mais par exemple, ils mangent de la marde. C'était dans le temps ou il n'y avait pas d'automobiles. Hiver comme été, c'était les chevaux qui faisaient le transport routier. Les chevaux ne se gènaient pas pour lâcher leurs crottes dans le chemin et, l'hiver surtout, les oiseaux trouvaient dans les crottes des chevaux des brins d'avoine mal digérés et souvent c'était une bonne partie de leur nourriture.------------

Suggestion

Au premier ou à la première qui lira ces lignes.

Quand j'ai entrepris d'écrire mes souvenirs à la demande de Madeleine pour le premier livre et ensuite d'Antoine pour celui-ci, j'aurais aimé réussir à la perfection mais je constate que j'en suis très loin . C'est pourquoi j'aimerais que quelqu'un se charge de les copier en corrigeant les fautes etc.. Par le moyen d'un ordinateur et une imprimante, je pense qu'il serait possible d'en faire une oeuvre présentable et même, d'en faire quelques copies pour ceux qui peut-être aimeraient en avoir une. Est-ce trop demander ? Si oui, personne ne doit se sentir obligé d'en tenir compte. Je ne serai plus là.

Léonard

Les noces d'or, 20 août 1983

Les participants à cette fête en ont surement gardé un souvenir assez précis. J'ai cru intéressant d'ajouter ici le texte de l'adresse qui a été écrit et lu par Jean pour cette occasion. Ce texte est toujours pour moi une pièce maitresse qui décrit très bien ce qu'ont été mes parents. A ce titre, je crois justifié de l'ajouter au récit de mon père.

Antoine

Bien chers parents,

J'aimerais prendre quelques instants de votre soirée pour m'associer à tous les amis de la famille, à mes cousines et cousins, à mes tantes et à mes oncles, à mes neveux et nièces, à mes belles-soeurs, à votre gendre préféré, et plus particuliè rement à mes soeurs et à mes frères pour vous dire toute l'admiration que nous avons pour votre vie exemplaire.

J'essaierai de passer en revue 50 ans d'une belle histoire d'amour: un amour tendre, un amour tenace, un amour capable de tout donner à son conjoint, à ses enfants, à la société.

Lorsque je fus mandaté pour préparer cette adresse, je croyais que ce serait facile, que je raconterais tout, que je parlerais de réalisations grandioses, surhumaines; j'en avais tant à raconter...! Eh bien, je vous avoue que ce ne fut pas facile. J'ai découvert une vie cachée, soigneusement gardée dans le coffre-fort de votre coeur. Et tout ce qui a transpiré de ces 50 années d'amour, ce sont ces petits gestes quotidiens d'une vie humble, entièrement dévouée aux autres.

Passons en revue les grands événements de votre vie de couple. Il semble que vos fréquentations aient commencé en cachette, dans un camion, sous le prétexte d'un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. Par la suite, une fois par semaine, en moyenne, vous vous rencontiez. Papa quittait La Plaine pour se rendre au village et faire une petite veillée tranquille chez sa bien-aimée... Et c'était une veillée en famille...

Et puis, un beau jour, plus précisément le 23 août 1933, c'était le grand jour! Entourés de toute la parenté, vous avez célébré l'union solennelle de votre grand amour. Les meilleurs souvenirs de cette journée, vous les avez sûrement gardés précieusement pour vous seuls; nous nous sommes attardés à quelques reprises à regarder votre photo de noces: comme vous aviez l'air réjouis!

Vous avez entrepris votre "voyage de noces" en vous installant avec nos grands-parents au bout du rang de La Plaine, dans la maison paternelle. Et vous vous êtes donnés entièrement à votre engagement.

D'ailleurs, le curé Fortier ne se doutait pas de tout le travail qui l'attendait: pendant 25 ans, il ne s'est pas passé beaucoup d'années sans que les cloches de l'église annoncent le baptême d'un petit "Bédard"

Si nous demandions aux parents, aux amis, et aux voisins de nous raconter la vie de Léonard et Germaine, ils nous diraient peut-être:

- *"C'était des cultivateurs du rang de La Plaine..."*

- *"Ils ont eu beaucoup d'enfants..."*

- *"C'est du bien bon monde, bien dévoué..."*

- *"Ils ont rendu service à bien du monde..." etc.*

Pour me permettre de vous remémorer les grandes lignes de ces 50 ans d'amour et de fidélité à vos engagements, j'ai demandé à mes frères et soeurs de fouiller dans leurs souvenirs et de me présenter toute la vérité sur un plateau d'argent. Je fus très déçu! A première vue, ils ne m'ont rien offert de sensationnel. Jugez-en par vous mêmes!

Ils m'ont parlé de:

- *papa qui aimait discuter avec nous en travaillant...*

- *des réunions de famille où nous sentons un amour fraternel intense...*

- *de papa qui aiguisait sa faux sur la galerie, le soir après souper, et qui transpirait le calme et la sérénité...*

- *du dévouement de maman dans ses besognes quotidiennes et de ses multiples attentions pour chacun de nous...*

- *de votre désir intense d'avoir un "Père" dans votre famille...*

- *de la patience et de la diplomatie de papa pour améliorer les situations tendues...*

- des réunions de prières en famille...

- des longues heures passées à nous trouver des chemises et pantalons convenables dans la voiture d'un vendeur itinérant...

- des permissions demandées, refusées, et prises quand même...

- des chats qui devaient quitter rapidement la maison afin de laisser toute la place à la famille...

- des heures d'attente après la grand-messe pendant la réunion mensuelle de la Caisse Populaire...

- des périodes de santé chancelante de maman...

- des airs connus et "moins connus" que vous chantonniez tout en travaillant...

- des nombreuses distractions que nous avions à regarder le bébé de l'année faire ses premiers pas pendant le chapelet en famille...

- de la vie pleine et entière que vous continuez à savourer et à partager...

- de la présence du Christ dans la maison...

En fait, nous sommes unanimes à vous dire merci pour ces belles années où nous avons fait nos premiers pas et où nous avons grandi dans la foi, l'amour et la charité! J'ai surtout senti que chacun voulait souligner la chance qu'il avait eu de naitre de parents tels que vous. Et j'ai réalisé quel bien précieux vous nous aviez légué!

Je tenterai donc de résumer votre vie en trois thèmes qui caractérisent toute votre vie.

1.- VOUS NOUS AVEZ AIMÉS:

Vous avez aimé la vie et vous nous avez donné la vôtre! Vous avez partagé votre foyer avec nos grands-parents et vous avez trimé dur pour nous faire une place de choix. J'aimerais vous citer quelques témoignages de vos enfants, qui illustrent bien leur reconnaissance:

"La vie se déroulait chargée de travail et souvent de fatigues. Maman a souffert de cette situation et sa santé a été chancelante à plusieurs reprises. Papa travaillait fort lui aussi, et avec beaucoup de patience et de courage pour améliorer la situation. Nous étions heureux! Nous avions plus que le nécessaire, et nous avons profité d'un foyer chaleureux. L'école et le village étaient loin, et je me rappelle les nombreux voyages en voiture. Je me rappelle aussi les soirées passées sur les genoux de papa. Je crois qu'il a fait la même chose avec chacun de nous."

"Il faut se rappeler la somme considérable d'efforts et de sacrifices consacrés à l'instruction de plusieurs des enfants, et de leur objectif d'avoir un prêtre dans la famille: deux religieuses ont pris la place!!!"

Un autre se souvient des nombreux efforts que vous avez déployés pour nous fournir le nécessaire, et il vous le raconte à sa façon:

"Nos parents n'étaient pas riches. Et nous étions obligés de porter les vêtements de nos frères plus vieux. Dans le garde-robe de la chambre du SU(D), il y avait une boite pleine de pantalons. De temps en temps, nous devions avoir recours à cette réserve. Un jour, pour me trouver un pantalon, j'en sors un qui était trop petit, le 2e trop grand, le 3e, la fermeture éclair ne fonctionne pas, le 4e a un autre défaut... et je vide ainsi la boite sans pouvoir m'enculotter. Je descends dire à maman: "Je ne trouve pas de culotte!" et maman me répond sur un ton convaincu: "La boite est pleine."

L'histoire ne dit pas comment l'anecdote s'est terminée, mais je suis sûr que maman a fait un autre miracle ce jour-là.

Cet amour, qui se traduisait principalement par le souci du devoir accompli, du dévouement et d'un effort inlassable à faire de nous des femmes et des hommes capables de réussir leur vie, cet amour, dis-je, vous l'avez vécu dans une union indéfectible avec l'aide du christ. Nous sentions régulièrement que vous échangiez longuement sur le sort de chacun de nous. C'est à deux que vous nous aimiez, c'est à deux que vous nous faisiez don de votre expérience et de vos conseils. Relisons ensemble des extraits de lettres de papa à quelques-uns de ses enfants:

"Ta mère m'a suggéré de t'écrire à ce sujet pour te dire ce que nous en pensons."

"Nous ne pouvons et nous ne voulons pas décider pour toi, mais je voudrais trouver les mots qui pourraient t'aider à prendre la meilleure décision afin que tu trouves la paix, et que tu marches ensuite d'un pas ferme dans la voie que tu auras choisie."

" Courage, c"est l'effort qui compte et qui amène le succès. On a rien sans peine! Tu as raison de mettre ta confiance en Dieu, mais il faut que le but principal de ton travail et de toutes tes actions soit de bien Le servir, et non seulement d'arriver au succès. De cette façon, tu sera certain de ne pas perdre ton temps ni tes peines, et finalement d'arriver au succès... Quant à moi, tout ce que je peux faire en ce moment pour aider ceux qui ont des problèmes, c'est de prier."

A ce moment-là, papa avait la jambe dans le plâtre.

Même le curé Fortier admirait votre générosité. Un jour, lors d'une visite paroissiale, il dit à papa d'un air taquin: "Léonard, il va bientot falloir que tu agrandisses ta maison."

Votre respect et votre amour de la vie, vous les retrouvez aujourd'hui dans vos 12 enfants, vos 8 brus, votre gendre et vos 27 petits-enfants, qui vous aiment et vous remercient. Élever une famille, c'était un travail à plein temps.

2.- VOUS ÊTES UN MODÈLE DISPONIBLE À TOUS :

50 ans d'une vie simple, sans prétention, centrée sur l'effort quotidien et le goût de vivre.

Qui n'a pas senti le calme et la sérénité qui régnaient dans notre famille?

Combien de fois avez-vous prêché par l'exemple!

Qui n'admirait pas maman pour l'effort inlassable qu'elle déployait à sa besogne quotidienne de mère de famille? Une maison toujours propre, des repas succulents, du linge impeccable, qui faisait dire à grand-maman: "Tu te donnes bien du trouble à laver tant que cela."

Quel souci vous avez eu pour l'instruction de vos enfants!

Papa, vous étiez un cultivateur soucieux d'appliquer des connaissances nouvelles en agriculture: malgré une terre pauvre, vous avez tiré un rendement plus que satisfaisant; et votre entourage, sceptique parfois, finissait par reconnaitre la justesse de vos méthodes. Nous n'avons qu'a vous rappeler le nombre de cultivateurs qui voulaient obtenir une de vos vaches lorsque vous avez fait encan.

Vous avez également voulu encourager les jeunes de la paroisse qui fondaient le mouvement Lacordaire, en vous y impliquant activement. Je me souviens trop bien des quelques bouteilles de vin de cerises que j'ai dû faire disparaitre, non sans y avoir goûté... un peu...

Quel exemple pour les gens de la chorale que de voir Léonard Bédard pratiquer sans relâche les nouvelles pièces musicales! Il doit sûrement y mettre autant de coeur et d'enthousiasme qu'il y a 20, 30 ou 50 ans.

Enfin, en 1983, c'est un exploit remarquable que de vivre une vie de couple en harmonie continuelle. Vous l'avez fait pendant 50 ans, et vous êtes notre modèle. Il y a bien eu quelques mésententes, mais elles étaient si minimes qu'elles passaient presque inaperçues. Malgré tout, je me souviens d'un différend majeur qui vous avait sûrement tiraillé pendant une bonne demi-journée. Depuis longtemps, maman désirait son premier réfrigérateur; un vendeur convaincant lui avait laissé miroiter les bienfaits d'un tel appareil, et le coût (environ $200.00) lui semblait abordable. Elle a tenté de convaincre papa, mais celui-ci n'a pas cédé. "Nous n'en avons pas les moyens" disait-il. Après plusieurs minutes de discussion et d'hésitation, il s'est impatienté et lui a lancé à la figure: "Si tu en as les moyens, achète-le!" Et il a quitté la maison. J'en fus tout bouleversé, car, c'était le premier différend que je constatais... et ce fut le dernier, je crois...

Nous pouvons conclure que votre vie de couple fut, somme toute, calme et exemplaire. D'ailleurs un citoyen de l'Age d'or de St-Antoine-de-Tilly me disait l'an dernier: "Tes parents ont encore l'air d'un jeune couple d'amoureux! Tu sais, il y a bien du monde qui les envie!..."

3.-VOUS AVEZ JOUÉ UN ROLE DE PREMIER PLAN DANS VOTRE MILIEU PAROISSIAL!

Même si c'est papa qui a surtout été en évidence, maman l'a sûrement bien secondé; et nous pouvons dire que c'est ensemble que vous vous êtes imipliqués , même si maman gardait les enfants plus souvent qu'a son tour.

C'est avec beaucoup de conviction que vous avez participé à la vie communautaire.

- Papa fait encore partie de la chorale: sans doute veut-il battre le record de son père.

- A la coopérative agricole, il a donné son temps pour le recrutement et les réunions de direction, et son argent pour le capital social ($500.00 en 1945, fallait y croire!).

- A l'U.C.C., il lui a fallu traverser bien des incrédulités lors des périodes de recrutement.

- A la caisse populaire, il fut administrateur pendant 26 ans. Les réunions se tenaient le dimanche après la grand-messe, et duraient trop longtemps quand nous attendions "l'administrateur". Mais, même si nous arrivions longtemps après l'heure normale, nous avions tous l'impression de participer à de grandes choses.

- Il fut également conseiller municipal, commissaire d'école, président du cercle Lacordaire, membre du comité d'école... et j'en oublie probablement.

Enfin, sa deuxième carrière à la formation des cultivateurs était bien dans la veine de cette implication sociale; et il a su faire profiter d'autres cultivateurs de ses expériences et de ses connaissances accumulées pendant tant d'années.

Nous pourrions prendre encore beaucoup de temps pour vous dire notre admiration et notre amour: je suis convaincu n'avoir touché que quelques volets d'une vie bien remplie.

Nous voulons aujourd'hui vous répéter mille fois ce que nous avons omis de vous dire trop douvent: "MERCI"

MERCI POUR TOUT VOTRE AMOUR!

MERCI POUR VOTRE EXEMPLE!

MERCI POUR VOTRE GÉNÉROSITÉ!

Vous avez rempli à merveille les exigences de votre vocation, et nous demandons à Dieu, que vous avez consulté tant de fois, de vous prêter encore plusieurs années d'un bonheur pleinement mérité.

Notre désir à tous est de rester encore longtemps tous unis par les liens que vous avez tissés. Et, pour symboliser cette union, nous vous présentons tous le cadeau-souvenir de vos "Noces d'Or", qui identifie la grande réalisation de votre vie!

Votre famille!